

*****TABLE DES MATIÈRES*****

1 - L'écrivain maudit	1
2 - La peur du changement	7
3 - Le refus de la diversité	14
4 - L'ensemblier	27
5 - L'écrivain est une minorité absolue véritable	37
6 - Vérités pratiques	41
7 - Le changement de regard	48
8 - Oeuvres complètes ?	53
9 - Épilogue	61

annexe : diffamation de plus en plus utilisée contre les créateurs

L'ÉCRIVAIN MAUDIT

L'appellation vient, peut être, de Paul Verlaine puisque, dès l'aube du vocable, les ronds dans l'eau des réactions se bousculent. "Laissez-moi vous confier pour la forme que mes plaintes étaient chez Vanier six mois avant la publication des Poètes Maudits", s'ergottait à l'instant Jules Laforgue ; Vanier étant l'éditeur de l'ouvrage Les Poètes Maudits de Paul Verlaine en 1883. Nommer permettrait donc l'imitation ? Croyez-vous ?

Ou bien d'Arthur Rimbaud la lettre du "Voyant" du 15 Mai 1871 qui fait du poète "Le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême savant - car il arrive à L'INCONNU !". De toute façon, la juxtaposition de la transgression et de la maladie jusqu'à la malédiction persistera à demeurer dans les constructions mentales. Comme quelque chose qui a mal été prononcé dès le départ. Le médit.

"La malédiction n'est qu'un défaut de prononciation. Si Dieu, - et pas mal d'autres après lui -, avaient pris des leçons de diction, ils auraient évité de se rendre ridicules", précise alors Julien Torma dans ses "Euphorismes" de 1926, avec le mode d'emploi. "Essayer de rendre à la pensée l'ambiguïté fondamentale et impensable qui est pourtant LA réalité : désosser le langage et sortir de la littérature. Lautrémont, Hoelderlin, Rimbaud, Mallarmé, Jarry, Fargue, Jacques Vaché... C'est d'ailleurs impossible. Echec au premier degré. Mais il y a un autre échec au second degré. Car bien plus cruellement que l'insuccès de leur "carrière", la gloire présente ou à venir de ces horribles travailleurs en fait des RATES : quoique souvent, à leur insu, ils sont encore à l'origine d'une forme littéraire. Verlaine n'a pas compris que c'est en cela qu'ils sont maudits". Fortement demeure que la malédiction à TOUT à voir avec le langage.

Le Georges Bataille de l'Expérience intérieure ou du Coupable, par exemple, noircit le trait
"Tu paieras ta part de haine
l'horrible soleil tu mordras
qui est maudit mord le ciel",

le calcine ; le maudit se tord dans la douleur d'avoir tort, se consume en toute connaissance de cause sans rites d'expiation. "Je m'arrache du sommeil et j'écris, me hissant pour mieux voir (et être vu) sur le sommet de l'écriture" (Le Coupable). Le maudit qui ne mot dit crée l'architecture de son propre malheur, c'est interne, en lui seul, celui qui se désolidariserait du sort commun. Et, par cette position injustifiable, l'écrivain maudit provoque la tourmente. Ce qui le tourmente se mue en générale tourmente. Profane, il peut donc profaner, désacraliser le sacré. Roulé tout en bas des apparences humaines, qui pourraient trouver en lui la moindre miette de sacré, il a chu dans le profane de la profanation. Se dessine mieux que le maudit soit le négatif du sacré, son exact contraire, sa défloration destructrice, son sacrilège, et que la malédiction a tout à voir avec la bénédiction du sacré. Le Prométhée de la Société. L'écrivain maudit l'est parce que le noyau social, le centre de la société reste tabou, c'est-à-dire intouchable et innommable "il participe dès l'abord à la nature des cadavres, du sang menstruel ou des parias. Les différentes ordures ne représentent par rapport à une telle réalité qu'une force de répulsion dégradée" - selon la vision, à annuler, de Georges Bataille. L'écrivain maudit se trouve ainsi surchargé de ce que, dans le second Manifeste, André Breton nomme le goût "des immondices", et que Bataille concevait comme l'explication du "très sombre noyau répulsif", c'est-à-dire du pouvoir. Dans le sens où le mécanisme insiste tel le fixa le Blaise Pascal des Provinciales : "Etrange zèle, qui s'irrite contre ceux qui accusent des fautes publiques, et non pas contre ceux qui les commettent". Dire, montrer, restent plus dangereux que faire, commettre : la logique décèle, pourtant, les conséquences dans le second fait mais c'est que l'utopie, toute l'utopie est toujours au pouvoir. Ainsi "C'est le rêveur, le faiseur de plans, qui subissent l'étreinte de la loi, ce n'est jamais le philosophe". (Un beau dimanche anglais - Rudyard Kipling). Le scandale est là en permanence, il s'est installé dans toute la société ; qui le subit le plus, en souffre, se voit obligé de réagir, reçoit toute opprobre, même si c'était selon le mécanisme des Pensées d'un biologiste du Jean Rostand : "La société a sans doute le droit de se protéger contre les protoplasmes antisociaux, mais il faut bien qu'elle sache que, lorsqu'elle croit châtier un homme, elle ne punit jamais qu'un oeuf ou des circonstances." La répulsion a d'abord outragé l'écrivain, il n'avait qu'à pas se laisser fasciner, y diriger ses pensées, sa plume aux vertus descriptives ; l'écrivain maudit s'est bien permis de toucher à cet intouchable, mains corrompues, de nommer cet indicible, son nom sera nommé. Il transgresse tous les tabous et en plus donne la communication du langage le plus intime qui "n'utilise pas les formes extérieures du langage, mais des lueurs sournaises analogues au rire" (Le Coupable). L'Etre se moque de lui, l'écrivain place le corps devant sa réulsion - répulsion, son dégoût qui ôte tout goût, tout goût à vivre. Il dresse la figure tentatrice de l'échec total, du naufrage, le corps et le bien, et, seul, resterait le mal. L'écrivain n'est plus phantasmé que dans la misère morale et la frayeur

que sa seule existence suscite. Phantasmé ? "L'artiste, et c'est en quoi il se distingue du commun des mortels, offre en pâture aux sarcasmes non seulement son physique et son moral, mais son oeuvre" (L'envoûté - Somerset Maugham). Ce pourquoi devrait-on lui rester éternellement reconnaissant ; mais non ! Physiquement, il concentre toutes les monstruosité belles comme au Chant IV de Maldoror "Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre"...etc. Moralement, il apporte la maladie dans la pensée, dans les mots, jour et nuit, n'est-ce pas, il n'est attiré que par le répugnant ; c'est bien un condensé de honte. La "maladie" rassure alors puisqu'elle permet de ravalier le génie au rang de curiosité pathologique, pour qui a l'amabilité de le signaler fou ; ou bien biologique, pour qui penche plutôt pour un manque d'hygiène de vie. Ou comment effacer la face à face ! Socialement, l'écrivain maudit est le malaise. Pourtant "notre personnalité sociales est une création de la pensée des autres" décrivait judicieusement Proust du Côté de chez Swann. L'écrivain maudit se voit bien bafoué, moqué, et bien pire, par les autres, par TOUS les autres, ce qui aboutit, sans doute, à ce qu'il replie quelque peu, ô si peu, pas plus sociable que cet animal, est-ce normale réaction, que non point, C'est qu'il est tourmenté, qu'un mal le ronge, qu'il est en lutte contre lui même, détesté de lui même, dans un combat d'orgueil stérile. Alors si l'écrivain fut maudit par l'écrit, par les phantasmes d'écrivain des autres plutôt, ne peut-on lever enfin cette malédiction par l'écrit ? "Pour un homme, fut-il savant, même s'instruire et ne pas s'obstiner n'a rien d'humiliant", prônait déjà Sénèque dans De La Colère Chap. 43.

Qu'y a-t-il à apprendre ?

Le plus palpable, pour le moment, c'est le malaise que crée l'écrivain qui, d'ailleurs, ne se dit pas maudit de lui même. Le plus terre à terre possible ? Parce que, sans doute, il insinue comme la nécessité d'une prise de position immédiate, toute personnelle ; il parvient à ne laisser jamais tranquille, une fois entrevu c'est terminé, l'inoubliable ne pourra plus jamais être oublié. Cette présence trop forte, cette irruption dans chacun, doivent provenir de ce que cet écrivain procéderait sans distance ; mis hors de soi il met les autres hors d'eux mêmes, les tire par le bras et les fait tomber dans l'oeuvre sans rémission. En fin de compte, et cela n'a jamais été dit, le problème "écrivain maudit" ce n'est pas lui (ça ne vient pas de lui), mais bien les autres (cela provient d'eux).

L'impossible transparence surgit de l'intrusion de la reconnaissance de valeur, on ne reconnaît de valeur qu'à qui évite de déranger en personne. Le lecteur très rationnel a encore besoin du halo de la légende, d'un film permanent en sa tête, de la romance du roman pour admettre qu'il lit bien, après tout, l'oeuvre d'un autre et qu'elle lui détrempe même tout le paysage. Le problème n'est jamais venu de l'émetteur - écrivain, mais bien du récepteur - lecteur multiple, à si contradictoires "intérêts". Le malaise de beaucoup l'emporte pourtant sur la souffrance bien réelle de l'écrivain, ainsi maltraité. L'écrivain maudit, celui qui subit ce chapelet d'injustices assénées, sciemment et sans ciller, par tous. L'écrivain reste dit maudit par les autres parce qu'ils ne savent donc pas dire autrement, dire autre chose, parce qu'ils ne savent pas assumer leur lecture tout simplement. Puisqu'enfin y-a-t-il du "nouveau" sans défricheur, destructeur et rebâtisseur ? Pour progresser ne faut-il pas comme le mot, lui même, le flèche transgresseur, d'abord ? L'écrivain est maudit parce que le plus grand nombre ne veut pas connaître les racines du réel. S'il agit si fortement, malgré le violent rejet et le silence apparent, c'est-à-dire non paru, qui masquent d'abord l'oeuvre, s'il agit sur les valeurs de la société c'est qu'il passe partie de sa vie à regarder le futur, mais concrètement le futur dans "le champ du possible" de Pindare, en l'aujourd'hui du changement ; non dans le laboratoire de recherche reconnu, institutionnalisé, aseptisé, où la "recherche pure" n'est plus autorisée ; mais dans la mise en oeuvre de son imagination chevauchée de mots, pour inventer le nouveau. Puisque l'imagination n'est pas un don mais bien une conquête. L'écrivain devrait, tout autant que son pendant scientifique, avoir le droit à la reconnaissance de son laboratoire de recherche : mais pas un laboratoire, un oratoire. Sinon comment faire, comment procéder ? La mauvaise diction ne veut toujours bien le dire bien. L'écrivain, minorité absolue, reste ignoré comme l'ignorance entêtée seule sait le faire. Pascal dans les Pensées n'apprit-il pas que "le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus." La dimension atroce de la malédiction croupit que, du moins jusqu'à aujourd'hui, il n'a jamais été écouté la version d'un maudit. Le maudit est donc entièrement construit par les autres, leur jouet, leur colifichet ; sa souffrance et toutes ses "bizarreries" lui surgissant alors de son caractère de l'intérieur, au lieu d'être la réponse bien foutue à un stimulus insupportable. La malédiction c'est encore pire que le bouc-émissaire, parce que ça reste en travers de la gorge toute une vie. Ainsi au lieu de saisir quelles incommensurables

pressions, dont les phrases tordues, brûlées par la terreur qu'il subit sans cesse, sont un des signes ; de comprendre quelles pressions effroyables s'exercent sur l'art d'écrire et donc sur l'écrivain. L'écrivain demeure le lieu du plus silencieux et terrifiant combat pour la vérité, vérité des pouvoirs, vérité des possessions, vérités des gloires imméritées, vérité des savoirs. Les écrivains y semblent seuls contre tous. Depuis toujours et en tous lieux. Autant dire que bien peu y survivent. Abandon, légèreté, folie, durcissement dogmatique, calomnies, soumission...etc sont quelques des vies de sortie. Aujourd'hui, les systèmes médiatiques mondiaux ne sont, peut-être, là, après tout, que pour faire taire les derniers écrivains. En tout cas la pression est toujours vers eux seuls dirigée, cherchant à créer autour d'eux une atmosphère putride, flétrie, irrespirable pour les curieux, mais une persuasion incessante, millions de serpents sifflant d'insinuation pour lui insuffler lâche prise, lâche prise, lâche prise. En effet eux seuls SUBISSENT : un écran, une voix, vont-ils allumer d'autres humains en leur tendant qu'as-tu fait de ta tête, pourquoi participes-tu à la guerre contre l'intelligence saine, pourquoi refuses-tu la pensée et donc la seule possibilité de PENSER AUX AUTRES ? Non, la chose n'est ouverte qu'après les penseurs et écrivains. S'il était maudit c'était, quelque part, qu'il était persécuté, et persécuté par millions, tandis que les consciences réunies veulent troubler le fil chronologique, les fils clairs des causes et des conséquences : le mécanisme stationne même que par qui le scandale arrive en est l'auteur, faut pas chercher plus loin, dénoncer d'énoncer efface toute trace, qui est persécuté a bien donné le motif, c'est de sa faute, et les persécuteurs ont toujours raison, il l'avait bien cherché, le dessin reconnaissable ou élastique qui invoque le déclencheur lui même de la persécution, c'est le persécuté qui a commencé, les persécuteurs sont venus après, ment toujours la trame LINEAIRE. Puisque les apparences le montrent seul, il l'est, alors que, selon la définitive définition de François Mauriac, "L'écrivain est essentiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude. Chacun de nous est un désert" (Dieu et Mammon). Le même Mammon que dans l'Autre est Ammon de Lautréamont. Si donc les apparences décrètent l'écrivain seul c'est bien qu'il soit asocial, antisocial ou tout autre centripète par rapport aux autres ; même, et surtout, si tout crit qu'il est en plein milieu de la collectivité, comme en proie à la Société, son otage dont tout le monde devient le gardien exagéré. En tout cas c'est sa proie ! Tous ces mécanismes, et d'autres, dans une inconséquente cascade de conséquences, parviennent tout de même à ce qu'est la réalité pour l'écrivain dit maudit. Passée sous silence comme on dit passé sous un train. Ignorée, comme dédaignée, méprisée, mais si elle est ignorée c'est d'ignorance aussi. Lui n'est pas connu ou il est méconnu. Aucun des ressorts sertis dans la connaissance ne peut donc agir et quant à la reconnaissance inutile de tenter d'aller au remerciement. Maudits parce que volontairement méconnus pendant leur vie, affrontés pour cela à des difficultés multiples (survie, solitude, désespoir, folie ou suicide : le lot commun multiplié par cent) d'où le snobisme invivable pour qui en devient cible.

1) Le grand artiste doit être méconnu. Sinon ce n'est pas un vrai, c'est-à-dire sujet à la valeur. Comme cela bon débarras : on vit sur son cadavre ; à chaque fois même chose.

2) La misère de sa condition matérielle ou morale est un stimulant notoire pour son oeuvre. C'est donc lui rendre service que de faire de sa vie un enfer. Privations de toutes sortes, de la nourriture à la conversation, pour se faire bénévole d'une oeuvre, un enfant qui coûte tant, tout en sachant que ce sera toujours d'autres qui iront en bénéficier. Ainsi de quels tourments est pétrie cette page ? D'évacuer la réalité matérielle par la malédiction c'est refuser d'admettre que l'oeuvre soit malaxée de misères, de tas de petits faits sordides, de multitudes de tracas injustes, témoins de persécutions inlassables, épines sur le doigt qui écrit ; et que, malgré cela, son oeuvre restera éblouissante, si solaire qu'elle en devient intouchable, de la lumière enclose en des mots ; ce corps si maltraité, et toujours oublié par les futurs et donc faux admirateurs, du maudit, ce corps est de cet être, que rien ne peut plus salir, abîmer, ce qui flamboiera éternellement au creux de tous ses mots inaltérables et incorruptibles, désormais. Ce qu'il y a de plus atrocement insupportable à décrire l'écrivain maudit, c'est qu'on l'a travaillé au corps toute sa vie, souffrances inimaginables, ignobles mesquineries, et qu'aucune trace ne reste pour rendre jamais compte du prodige.

Aujourd'hui, nous sommes toujours empêtrés de ces deux horribles clichés. Moi, la minorité absolue de l'écrivain, ne me cachant derrière personne d'autre, m'exposant donc à tous les travers des autres, moi je ne peux qu'écrire sans décrire. De tous les faits dont j'essayai d'éclaircir le débat, je ne reconnais rien, ma vie, ma pensée, comme celle de mes frères, les maudits, n'ont strictement rien à voir avec cette accumulation de répulsions ; c'est très exactement l'opposé, tout le contraire : nous sommes purs dans le soleil ! Ce ne sont que les constructions des autres que nous subissons et auxquelles nous ne sommes pour

rien. Aussi je reconnais à cette ambiance répugnante, l'efficacité de détourner tout le monde de la parole solaire, prononcée pour la bonté de la beauté, de l'écrivain dit maudit. De tout ce pénible périple, je ne vis que le fait d'être livré à la clandestinité, qu'isolé comme en quarantaine, loin du scandale que je ne peux qu'immanquablement et infailliblement (où sont, quels sont les critères ?) provoquer. Si j'étais donc maudit je n'ai rien fait pour, et plutôt tout contre. C'est le fait de l'action, ou du refus de l'action de tant d'autres qui rendent mes mots si actifs. Moi à qui tout est refusé (les mécanismes voulant prouver que je refuse tout), je montre et surmonte que je ne refuse rien, que le front entêté du refus n'est pas le mien, les valeurs vraies ouf ! plutôt moi qui les défend et les crée, que les pouvoirs quelqu'ils soient. Décantons encore, décantons. A ras du réel verbalisable. L'écrivain maudit semble donc seul. Il ne l'est jamais comme son succès retardé au maximum, mais succès plus qu'éclatant le dévoile : les boucles de rétroaction existaient dès l'origine. Merveilleuse machine d'homéostasie. Malgré tout pour les apparences (c'est à dire ce que la majorité considère être le réel de la société) l'écrivain serait seul. Mais seul à mériter le traitement de faveur de la malédiction ; "quand, dans ce monde, un homme a quelque chose à dire, la difficulté n'est pas de le lui faire dire mais de l'empêcher de le dire trop souvent" (G. B. Shaw. César et Cléopâtre Acte IV). C'est que la politesse dite démocratique exige de tout placer au même niveau, tout a exactement la même valeur (sauf, pour le moment, au strict échelon matériel) il ne faut surtout pas toucher au confort de la pensée, à la bonne conscience des certitudes. Toutes les "lois scientifiques" sont donc reniées, bafouées, contredites : pour découvrir il faut penser autrement devient pour penser autrement il faut une découverte, la pilule à pensée, attendons donc, ou bien c'est l'inconnu qui mène à l'inconnu, devient c'est surtout en ne réfléchissant pas que l'on trouve la bonne solution. La simple existence du phénomène de l'écrivain maudit résume d'ailleurs la dénégation de toutes lois scientifiques. L'écrivain maudit l'est non parce qu'il voudrait toute la place, non à cause des mécanismes induits qui font que l'attention de tout un chacun le pousse dans une position très en vue, surexposée, et, qu'en même temps, il est déssoudé de la chaîne qui noue le confort du conformisme. "Qu'est la vérité, en effet, sinon ce qui est évident pour tout le monde et considéré comme inattaquable ? Ainsi, de la sympathie spontanée à la conscience de cette sympathie était partagée de la même façon par des milliers de personnes ; de cette conscience à la conviction d'être dans le vrai ; de la conviction d'être dans le vrai à l'action, la chaîne était ininterrompue, les anneaux bien soudés". (Le Conformiste. Alberto Moravia) Pour le desservir, l'écrivain ainsi phantasmé jusque dans ses mobiles, n'a qu'une incohérente et hasardeuse compréhension, et pas de désintéressement à l'égard du savoir. "L'intérêt personnel n'est que la prolongation en nous de l'animalité, l'humanité ne commence dans l'homme qu'avec le désintéressement" (Henri Frédéric Amiel - Fragments d'un journal intime). Reste enseveli le versant qui pourrait passionner : l'écrivain maudit a atteint la forme de parole qui ne peut se rétrécir, s'amoindrir à se vendre tel quel aux êtres, de telle sorte qu'elle craque aux entournares - aussi l'écrivain semble avoir toute l'attitude de l'offrande, ce qui, pour les systèmes médiatiques, qui ont kidnappé cette attitude d'offrir, de se proposer, court à provoquer la posture de jeter sans même regarder. Puisqu'en ce qui concerne le spirituel persiste le malentendu, ce qui est donné n'aurait aucune valeur, alors que c'est symétriquement l'inverse, seul ce qui a de la valeur ne peut être autrement que donné. "Malheur à celui qui n'a pas mendié ! Il n'y a rien de plus grand que de mendier. Dieu mendie. Les anges mentent. Les rois, les prophètes et les saints mentent" fait face Léon Bloy dans la préface de son Mendiant Ingrat puisque mendié loge même le dié de dieu.

Le maudit illumine à la fois, toute la gloire d'être humain et son agenouillement misérable devant la mendicité du sens. L'homme épuise la collectivité à vendre toujours le superflu mais insiste à supplier que lui soit offert tout l'essentiel. Mais qui resterait encore réceptif à ces incessants appels ? Surveillez les deux dernières décennies pour le savoir. Plus qu'une poignante poignée. On ne peut plus répondre à la demande : au secours, on se noie, se noie de vous tous. C'est le sens résiduel de ce monde ou toute parole se voit frappée d'interdiction dès qu'elle touche à l'irrationnel, veut remettre en logique l'économie, démasquer le quintuple discours du show bizz, ou tâtonner vers tout autre domaine. On ne peut plus rien dire sur rien puisque cela empêcherait de vendre, de vendre - vendre l'ultime fanatique obsession qui prend toutes les têtes. L'interdit s'embue que le prix à payer soit l'éradication de la parole, de l'écrit, de la logique et, en fin de compte, du fil même de toute pensée. Le maudit prend la carrure de cette éviction, de cette expulsion, il n'y a aucune place, grain de sable majestueux, le flot obsessionnel le bouscule toujours plus. Avec son talent, comme les trente d'un Iscariote, il devrait devenir le commercial de choc, pour faire marcher le marché, augmenter l'aura économique ou politique, ces pseudo sciences, à l'aide

de l'échangéité de la culture pour stimuler l'intérêt de tous par le biais des médias. Nous ne pouvons plus que truster la personne qui se pousse à s'enrichir. Par contre ce que l'écrivain invente à chaque pas, chaque heure, son rôle inconnu, sa fonction novatrice, n'intéresse personne. Alors que c'est la réponse appropriée, justifiée, rationnelle à ce que beaucoup des inconscients réclament sans cesse, désirent profondément. Intervint, pourtant, Voltaire épaulant "On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas..." (Zaïre Acte 1. Sc.1). Vint à la rescousse Bachelard pour qui "l'homme est une création du désir non une création du besoin". Rien n'y fait. La pièce centrale du sens de la société reste masquée, ignorée, rendue répulsive et éboulée sur la vie de l'écrivain de la plus pure flamme. Il est pris en violence par l'aveugle mécanisme politique, la sourde logique économique, par leur hypertrophie qui augmente la demande de sens et asphyxie qui pourrait encore s'offrir à être utile : l'écrivain se maintient bien en plein centre de ce que, malgré tout, l'impulsion politique ou économique, bonne au départ, tente de toutes ses forces de résoudre. Il est la solution prise de vitesse par le rejet de la solution. Tandis que la roue dentée tourne infiniment il est clair que le maudit, tiers exclu, tiers inclus, à l'encontre même de ce qu'il peut dire, se place dans l'alignement strict de la résolution des impasses tant politiques qu'économiques. Celles-là même qui "deshabituent l'humanité à compter sur l'écrivain. Elle le délaisse". Elle l'appelle mystique, aigle, parjure à sa mission. Vous n'êtes pas la colombe cherchée", ajustait Isidore Ducasse dans nos Poésies. Pendant que l'écrivain cheminerait à être "plus utile qu'aucun citoyen de sa tribu". Les diffractions, qui causent les incompréhensions opaques, provenant, cette fois-ci, de travers (qu'il ne peut tous traverser), partent toutes de ce "que de gens lisent et étudient non pour connaître la vérité mais pour augmenter leur petit moi". (Journal-Julien Green). Aux carambolages encastrés, la psychologie individuelle reste insurmontable pour l'écriture globale. Puisqu'aussi bien "penser est si difficile que la plupart des gens jugent" (C G Jung, Types psychologiques). Juger va plus vite, possède de plus simples mécanismes, bon-mauvais, oui-non, penser englobe, transforme, mitige, mélange, envole, plonge, transmute, modifie même, en final, les deux opinions contrastées. L'écrivain baillonné tient bien son rôle, mais c'est en face, dans les autres rôles, que les faits, tous les faits se troublent. Ce n'est plus du tout, plus jamais, chez l'écrivain qu'il faille chercher les mécanismes incomplets, mais dans ses récepteurs si peu attentifs, si peu investis, si peu convaincus de la valeur, sans doute incommensurable, de cette démarche, qu'ils ne déclenchent que les mécanismes déversant des flots de préjugés à odeur de régression. Lorsqu'ils renient tous leur lecture intime dès qu'en public. La malédiction existe, ontologiquement, pour que chacun trouve, par lui-même en plus, la bonne diction, comme la nuit invente le jour, l'hiver l'été, le glacial la chaleur, la durée la douceur, tout contraire invente la légitimité physique et la validité intellectuelle de son opposé. Ainsi était le sens béni de la société. Tout n'existe que parce que son contraire ex-iste. Résiste, insiste et autres attributs de cette qualité invendable. La malédiction amène au grand jour la bonne diction puisque l'humain parle enfin d'humanité. Chaque chose trouve sa juste taille. Sa place comme par enchantement. Le sens un vecteur directionnel. L'écrivain à maudire accomplit son rôle, pour cela il obtient le droit d'entrer en nouvelle fonction. L'émergence, à son habitude, se rend visible dans ces faisceaux de faits résiduels.

Le théorème s'explique : l'artiste maudit est la victime provisoire (la durée de sa vie si souvent brève) de la réaction suscitée par la révolution symbolique INDISPENSABLE qu'il opère. Pour lui, dans une torride incertitude (vais-je ou non y survivre ?) à la source d'une terrible tension qui défigure l'expression. La blessure mortelle se dévoile être l'incompréhension distraite de critiques qui prétendent toujours mesurer l'oeuvre singulière, inattendue à des règles formelles et attendues. L'injustice sempiternelle se mire en ce qu'ils se soient intronisés propriétaires figés et dogmatiques des oeuvres des maudits antérieurs, raptés illégaux, kidnappings non valides, et nul n'aurait plus le droit de tracer, de géométriser - nouvelles perspectives et renversements des lieux communs - ces oeuvres arrachées des mains de leurs destinataires légitimes. Elles sont sauvagement opposées au maudit d'aujourd'hui. "En refusant de contester l'art dans les règles de l'art il met en question non une manière de jouer le jeu, mais le jeu lui-même et la croyance qui le fonde, seule transgression inexpiable" (P 241. Pierre Bourdieu Les règles de l'art). Selon "l'individualisme méthodologique" de Max Weber, revisitée par Pierre Boudon, la question cerne pourquoi, dans un admirable ensemble, tout le monde rejette l'écrivain ? La réponse reste simple. Parce que ce qui serait proposé à la question : que proposez-vous ? doit rester incohérent, parcellaire, faible, irrationnel, utopique, gadgetisable, infantile, immature, inaccessible, inefficace, qu'il ne doit pas y avoir d'alternative - pour demeurer fonction instrumentaliste de renforcement du système existant. L'axiome se redresse : plus on tire de profit, moins on a de conscience, le

but étant de n'avoir même plus conscience de faire du profit. Le profit doit tourner à plein jusqu'à ce plein absorbe le reste dû. La différence radicale reçoit un revenu radicalement différé. Impossible doit rester impassible. Il ne fait guère bon que ce qui est proposé dépasse en cohérence, chourave le maximum de rationalité, soit tellement plus possible que ce qui persiste en place, ce qui ferait même regretter que ça ne soit pas déjà plus entamé. "Ce n'est pas la vertu qui peut fonder un ordre intellectuel libre, c'est un ordre intellectuel libre qui peut fonder la vertu intellectuelle". L'exclusion hors des débats publics de ce genre d'écrivain vise la cible de "détruire l'autonomie de la production culturelle" (Alain Touraine - Critique de la modernité). La sauvage violence se comprend mieux !

La démonstration se clot : l'écrivain maudit ne l'est pas par lui il l'est par les autres. La décharge publique ! L'âme collective. La visualisation de sa situation. Un fardeau écrasant. Et le moyen explosif de faire sauter ces démissions. Qui serait le héros de l'affaire ? Qu'il y ait écrivain maudit révèle l'état de l'époque. Car enfin pourquoi n'y a-t-il jamais de dictateur maudit, de politique maudit, de banquier et spéculateur maudits, de généraux maudits, de tortionnaires maudits, enfin tous ceux qui font réellement souffrir l'humanité, ces caïns. Non on ne s'en prend, sans vergogne, qu'à l'Abel sans défense : l'écrivain ! Ce ne serait donc guère à lui à répondre aux mobiles de ces actes, mais bien à la collectivité de part en part irrationnelle. Simplement peut-il aider : le thaumaturge c'est lui, il peut aider à soigner la société. Tout est psychologie.

- Lorsque t'es asséné une image complètement mensongère, à l'opposé exact de ton intériorité ; quand elle t'es gangrénée cette image à longueur de journées tout le temps.

- Tu n'as qu'à t'en échapper.

- Et pas moyen d'y échapper. Veux-tu que j'essaie ? Si je te calomniais que ferais-tu ?

- Je te rentrerais dedans.

- Mais là pas moyen, tu es complètement encerclé ; les proférateurs sont très loin ou proche, mais inconnus de toi, leurs mobiles t'échappent en totalité, ainsi que leurs moyens et les buts poursuivis. Tu nages dans le brouillard, la seule réalité ce sont les coups que tu encaisses sans arrêts.

- Mais c'est insupportable. Tu dois devenir un fou violent ! Hurler de douleur en t'en prenant à tout le monde et ton agressivité doit surgir.

- Ce n'est pourtant qu'une des difficultés inimaginables auxquelles la minorité absolue s'est heurtée. Il semble en effet impossible de maintenir des rapports normaux avec son entourage ou toute personne de rencontre lorsque tu atteins la certitude que, dans le lot, il y en a obligatoirement de connivence. De connivence dans ta torture socialement organisée. Milliers de combats pour en sortir. Tu souffres, sans doute mille fois pire qu'une bête, et n'as en face que des gens imbus inutilement d'eux mêmes, le coeur sec, la mémoire stérile, les fausses idées éteintes depuis longtemps, pour te remonter le moral.

- Mais c'est horrible. De la science fiction.

- Absolument pas ça se passe aujourd'hui et c'est l'écrivain, minorité absolue, qui en reste la cible. Le miracle pourtant n'est même pas ce constat apocalyptique mais que sous cette extraordinaire pression, cruelle et grimaçante, l'écrivain ne voit même pas son caractère s'aigrir, sa confiance s'évaporer, le soleil radieux de son esprit se ternir, le luxe de ses sentiments s'éliminer. La Nature lui a insufflé la survie par un apprentissage surhumain de la psychologie. Tout est psychologie et l'écrivain le parfait thérapeute.

- C'est ça ! Comment, après le terrifiant compte-rendu de la pression oppressive, croire en ce lumineux renversement ?

- L'écrivain maudit d'aujourd'hui se voit auréolé d'une autre panoplie. Que l'éditeur, symptôme parmi les autres, le refuse, il apprend infiniment plus que l'on ne peut imaginer. D'abord la manière de refuser et tous les remous afférents : guère aveugles, le moindre changement du potentiomètre l'alerte et allume son analyse qui, comme l'habitude, va jusqu'au bout, et se permet de saisir tout ce qui se passe derrière - ce n'est pas refus d'indifférence mais refus vital, coeur des familles. Ainsi le livre, non refusé mais censuré, ramène sa moisson d'infos comme s'il avait été se balader dans la tête même de ses censeurs. Tous les motifs du refus lui reviennent comme parfaits motifs du texte textile. Il les sait pris au piège même que son livre déjouait d'avance. Collés au passé, impuissants devant le futur sauf à la frileuse action d'opinion de silence, occultation, masque, cache, voudraient ils garder le maudit pour eux tous seuls ? Quoiqu'il en soit, même par la censure, l'écrivain maudit gagne plus que son rejetteur répulsif. Les voies de l'esprit n'est-ce pas ?

- Si ce que tu dis est démontrable, cela pourrait devenir imparable.

- Il semble préférable de jouir des êtres de leur vivant et non en tant que signes sur de l'insensible papier. A toutes les époques cela a capoté. La faute n'incombait pas à qui vient

le premier à l'esprit (le looser, le pas dé-brouillard) mais bien à ceux à qui jamais rien n'est reproché, dont l'attitude reste toujours flattée, non critiquée alors que, jamais, ils ne sont apparus être le sel du collectif. Aujourd'hui, même situation, les solutions seront-elles enfin différentes ? Puisque l'écrivain est pièce nécessaire aux révolutions symboliques, absolument vitales pour le renouveau des sociétés, il devient inutile, après connaissance des mécanismes, de l'exclure, de manière si barbare et avec faciès si dégoutté, des fruits de son labeur qui deviennent si indispensables à tous. L'écrivain maudit, concept externe, les idées que s'en font les autres, tous étrangers à l'oeuvre, cette notion ne peut aller au fond des choses. Ce n'est pas un bon fil conducteur, ça ne mène nulle part ; l'idée est à rejeter enfin définitivement. L'écrivain maudit fut la vision impudique des autres, bien plus passionnant paraît la version de l'ex-écrivain maudit. Faire l'audit du maudit ! Maudit ? Je m'audit moi même, n'est-ce pas en ce verbe "réfléchi", tel le savoir qui devient s'avoir soi même. Les effets de miroir rejoignent la spéculation la plus brillante lorsque l'écrivain devient le trésor de l'humanité. Trésor qui exclut toute appropriations locales, parcellaires, particulières, étranges, inachevées, en un mot nationale. Maudit je m'audit moi même afin que plus personne ne puisse vous posséder. Les mots furent appelés à triompher de tout !

La peur du changement

- Rien de neuf sous le soleil, crache Jean Célèbre.

- Le soleil est nouveau tous les jours, répliqua justement Héraclite, ose l'Anonyme Unanime. Cette phrase représente l'anti-poison idéal à l'inactivation, débilitante et démoralisante que répand rien de neuf à dire, rien de neuf. Il feuillette : "ce qui est venu à l'existence, c'est cela qui viendra à l'existence ; et ce qui s'est fait, c'est cela qui se fera ; et ainsi il n'y a rien de nouveau sous le soleil".

(L'Ecclésiaste 9.1)

- Rien ne changera jamais, la tour de Babel en son babil de Wolton, rafale Jean Célèbre, et toi tu n'y peux rien.

Tu ne peux changer la société. C'est à dire que cette phrase se voit reprise, répétée sans cesse, déléguée partout et assénée à tout le monde.

Qui que ce soit râle donc sans arrêt pour que ça change. Mais cela reste fermement interdit à quiconque. Nul ne peut en émerger tout flamboyant du fil accepté d'un début de changement.

Tout le monde veut donc que tout change mais sans que rien ne change. Sans qu'il soit personnellement impliqué, bousculé, par le changement. Les autres, oui. Lui, non. La même chose se trouvant dans toutes les têtes, se répercute à l'infini, nul ne peut changer la société. Les langues lient et ne se délient. Comment faire ?

A voir ainsi exténuée toute logique, épuisée toute raison, aplatie toute action, la démoralisation, la démobilisation illégale et incompétente portées au niveau d'un seul mot ; quasi tout un chacun aurait depuis belle lurette baissé les bras.

- Il y aura toujours des pauvres, spécule à la hausse Jean Célèbre.

- La peur du changement ne serait-ce pas parce que le changement a un DEBUT ? Tu ne vas pas changer tout seul le monde, c'est à dire, qu'implicitement, rien ne changera jamais. Personne n'a à le changer, à s'y mettre ; commencer c'est toujours par le début, la mince fêlure, la lézarde qui va devenir un autre tableau. Le sens esthétique de la majorité préférerait plutôt la permanence du même tableau, de l'injustice, des inégalités grandissantes, de l'indifférence par les différences. Mais c'est à cause de la première touche, de la cassure imprévisible - tout doit demeurer même - pour l'esthétique. C'est l'ordre des choses puisque seules les choses donnent des ordres. Toutefois le barrage têtu du refus se fissure dans le bourdonnement lancinant du mot. Tu ne vas pas changer le monde. Bon, cela implique que l'on ne puisse modifier la société tout seul (soit sans les autres) ce qui devrait mettre un bon frein aux illusions politiques et aux essais ambitieux des multinationales, qui, elles, ne se gênent pas pour changer le monde toutes seules, sans les gens, même contre les gens. Tandis donc que l'on s'évertue à entraver l'humble démocratie, ces entités pratiquent, sans vergogne, sans anicroche, ni reproche, ni gêne aux entourmures tout ce qui m'est faussement reproché, moi l'Anonyme Unanime, n'est-ce pas un monde ?

- Les multinationales ont le droit, le droit divin de in god we trust d'une civilisation romaine méconnue, le centre du monde, l'aligne Jean Célèbre.

- Outre que 6% de la population mondiale usent 38% des ressources mondiales, c'est-à-dire qu'ils vivent sur le dos du reste du monde, l'empêche^m de se développer, ce qui ne semble pas attitude très noble, il faut bien saisir que le doublement de la population américaine pillerait quasiment toutes les richesses mondiales, alors que, à l'opposé, qu'il y ait quadruplement des africains, même leur nombre multiplié par dix, ne toucherait qu'à 10% des richesses mondiales. Actuellement ils n'utilisent qu'1% des ressources planétaires. D'un côté un style de vie qui est une catastrophe pour la Terre entière, et de l'autre, une catastrophe que pour soi même. Or la mentalité collective pense, rêve, plus, exactement, l'inverse. L'Afrique est négative et les Etats Unis positifs. Le renversement de cette hallucination c'est précisément ça changer le monde. Et par les briques élémentaires de la matière sociale, que représente la mentalité individuelle, contaminée par d'inexistantes valeurs, mais par de réels préjugés, stéréotypes, fausses images, blocages, blocus médiatiques, idées erronées, mots cadencés en expériences toutes faites. Changer le monde est déjà réalisé lorsque l'on s'est changé soi même.

- Tu ne pourras changer la tête des gens, supprime Jean Célèbre, nous faisons tout contre signale même son rictus, partout est suspendu "ne pas déranger", alors que la devanture décore, enfila le déguisement réaliste et de quel droit, légitimité, et comment, tu n'as pas les moyens de ce que tu dis, soit pour convaincre il faille s'armer, dictateur, se barder rambo ou robocop ; convaincre serait réduire à l'impuissance, rétrécir l'autre, le congeler de réductinisme. La force extérieure est exigée et non la force intérieure qui offre la faiblesse comme garantie de la sincérité et de la portée de ce qui est dit.

- La concentration devient telle, retourne l'Anonyme Unanime, que chaque partie révèle le tout. Chaque nouvelle formulation est la formule recherchée. Changer la société dénote, esquisse, dessine, démontre la vision centralisée, la société a comme un centre, enfin une prise qui puisse déclencher la modification. L'on change cette société en changeant ce centre. Tous tournent autour de ce centre et de toucher à ce centre se répercute sur eux, la société leur est substance essentielle. Il aurait pourtant dû être impensable, qu'après Aristote et Platon qui signalaient qu'il n'y a pas de substance en dehors des corps, pas d'égrégores, d'éons...etc, la naturalisation des mots ABSTRAITS persistât. Tout autant que leur anthropomorphisation. La modification de la "Société" porte contre coup à leur substance. La Société leur est maternelle. Or la "Société" n'existe pas "concrètement", c'est un corps + un corps + 1 le S (1,2,3,...n, de la mathématique des ensembles. C'est tout ; et c'est très heureux. La modification c'est "changer" chacun des S (1,2,3...n, 1,2,3, jusqu'à l'espérance d'englober tout, jusqu'à n. Changer ne doit pas être non plus naturalisé. Et "changer" chacun reste bien modifier sa mentalité. Il ne fallait pas s'en faire un monde, le "changement", terme générique abstrait, n'est pas une bourrasque, une tempête, un torrent, une inondation, un tremblement de terre. - il n'est pas ce genre de naturalisation mais bien quelque chose de plus humble, beaucoup moins imagé, spectaculaire, dans son lent cheminement sinon dans son assomption finale. Le changement c'est simplement changer de mentalité et de style de vie. Cela n'a pas l'air de grand chose, mais c'est tout. Ainsi l'échelle des "valeurs" se renverse, les Etats Unis "deviennent" négatifs et l'Afrique positive. Par rapport à la globalité, au reste du monde, c'est évident. Comme pour le global changement de mentalité comment le pratiquer si ce n'est en commençant par soi même. Chacun devient nécessaire, indispensable, même ; les petites choses, humilités ignorées, sont appelées à un grand avenir. Se changer soi même. Et le signaler, lorsque chose suffisamment entamée, pour l'extérioriser dans chaque conversation, détail de la vie quotidienne. Le but y est déjà. Chaque partie contenant le tout. Et chaque détail "devient" aussi important que l'essentiel. Soi même et son attitude devant chaque conversation, acte quotidien, détail de la vie de tous les jours, prouvent infiniment plus que les apparences le dénombrent. Heureusement donc qu'il y ait (vision extérieure et aveuglée) des personnes, qui "veulent changer à elles toutes seules la société". Leur courage reste grand : essayez d'affronter seul la majorité et vous comprendrez... d'ailleurs seuls ceux qui l'ont pratiqué "comprennent" en vérité. Le plus grand malheur sera lorsqu'il n'y aura plus personne de ce genre. "Il a fait de la modification de soi la condition de toutes les modifications" insufflait quand même Wittgenstein dans je ne sais plus quel ouvrage. "Vers l'écologie de l'esprit" de Gregory Bateson poursuivait "la culture occidentale préfère changer la nature (ou la nature des autres hommes) plutôt que de se changer elle même".

- De toute façon les classes moyennes trouvent avantage à ce début de chaos, touille Jean Célèbre ; elles ne changeront pas.

- Mais c'est que lorsque tout est subsumé par ce plan du changement tout change de plan. Le monde nouveau qui s'annonce se ressent en ceci qu'il est chargé de sens, bourré de

sens jusqu'à la réalisation de la sensualité même. Chaque mot qui est dit révèle, désormais, tout de la personne (philosophie, attitude sociale et planétaire, personnalité, sensibilité...etc) puisque plus personne, absolument plus personne, ne peut se cacher derrière quelque système que ce soit, et quelque porteur de système que ce fut. Dire "niveau de vie" se renverse en "niveau de mort" lorsqu'il se déconnecte de l'environnement humain global. La manière précise dont l'individu va envelopper d'arguments ce point qu'il considère nécessaire, comme point de repère dans la navigation sociale, pour impliquer malgré tout qu'il tient à son "niveau de vie", flotteur de plomb sur un naufrage collectif, ce non sens relativisé ne se pose même pas PAR RAPPORT à autre chose. Chacun module sa hiérarchie de valeurs mais aux yeux de tous dorénavant : les mots sont tout nus, ils n'ont plus de système de pensée, mais la pensée d'un système qui peut se démonter, s'analyser méticuleusement.

- Qu'est-ce que tu dois t'ennuyer en province, dédaigne Jean Célèbre. Hors les capitales, pas de vie.

- Le renversement d'optique est pourtant déjà achevé. Albert Jacquard insiste que 100 Millions de Parisiens c'est très dangereux pour le monde et 1.000 Millions de Bengalis pas du tout. La globalité triomphe des egos hypertrophiés. En France c'est désormais la Province qui "devient" positive. L'anonyme Unanime poursuit, nous savons tous les jours un peu mieux que, lorsqu'il s'agit de la transformation positive du monde, tout un chacun est au même point. La multinationale ou le simple quidam. Tout un chacun est utile. Tous les actes comptent. Il n'y en a pas de plus positifs que d'autres, ils sont tous également positifs, tendant vers la position positive comme le mot le récélait jusqu'à ce que la pensée en ait besoin. Puissant ou humble, l'impact d'une correction positive est même.

La grande différence, la cassure essentielle, l'inégalité béante demeure bien dans les EFFETS NEGATIFS. Le simple citoyen ne peut agir très négativement sur l'environnement et ce qui en est le révélateur, le moteur surprenant, le futur en gènes, sa mentalité. Par contre les puissants peuvent avoir, ils ne se gênent pas non plus, d'extrêmes conséquences négatives sur le monde et la tête des gens. Ce qui différencie de plus en plus les puissants du commun c'est que les puissants perpétuent la marque de l'esclavage, la dégradation de la vie mais sur la matière première, et, comme le nom l'a toujours su, la mater materia, la matière mère, sur leur propre mère, co-naissance polluée de même. Le puissant pose son fer brûlant de propriétaire de l'esclave, mental ou physique, sur le monde, ses ressources, ses richesses. L'inégalité grandissante "devient" le pouvoir désormais détenu dans de moins en moins de mains de la destruction, de l'irréversible, des dévastations vastes, de ravages sans rivages, en parallèle avec la négation de l'effort de la pensée, du sentiment, de l'humanité, par le ricanement, la méchanceté et la brutalité de Jean Célèbre. Le gigantisme de la négation d'une part et la négation du gigantisme par l'humble et fragile humain qui se relève des cendres laissées par le cataclysme de l'ambition et du profit, aveugles et sourds, pour oser je peux changer les choses tout simplement en COMMENCANT par les changer. L'oeil du puissant, et de ses médias, ne verra rien, il ne me voyait déjà que comme rien, cet inactif qu'est le spectateur, ce décervelé comme négation achevée de la pensée ET de l'action, alors qu'est-ce que cela ontologiquement change ? Moi seul saurai tout ce que je modifie par mon minuscule acte plein de foi, comme l'invisible atome, je suis centre et périphérie de la pensée, comme le microbe, la bactérie invisible, je guéris l'immense organisme ; mon acte indétectable compte autant que tout ; dans la pensée même commence à se glisser ma situation géométrique parfaite. Je sais que j'agis POSITIVEMENT mais que le grand Tout des puissants et des médias me crachera comme un déchet, un inutile, un inefficace, parce que ce Tout ne fait pas partie des parties constituantes, plus rien ne le rattache à la réalité : il ne peut rien réaliser dans le concret. La cassure est brutale, j'adhérerai à leur vision de la réalité, ne m'apparaît plus que la réalité de leur vision. La gloire, le gigantisme, la renommée, les paillettes et projecteurs, les ovations, tout se résorbe : je ne serai jamais reconnu, nul ne m'applaudira, aucune fête, mon acte, au moins, ne sera pas porté par l'artificialité de ces compliments dévitalisants, ma pensée ne reposera plus sur les doux coussins de la flatterie. L'avenir revient au marcheur, à l'artisan, à l'homme de tous les jours de la rugueuse réalité. Le pouvoir médiatique ou les médias au pouvoir ne peuvent plus connaître ou reconnaître personne : le "changement" ne leur montre que cela. Pourtant mon acte positif dans sa persistance, dans sa multiplication quotidienne les supplante tous en effets. Les actes ramifiés trouvent plus d'impact sur le moyen et long terme que les agitations forcées de l'audimat.

- D'avoir raison trop tôt et tout seul c'est avoir tort, grimace, dans son prêt-à-penser, Jean Célèbre.

- Donc d'avoir tort à l'instant et très nombreux c'est avoir raison. Cette nouvelle illustration de la logique semble d'autant plus ancrée dans les têtes que seul le tiers exclu, l'écrivain minorité absolue, paraît pouvoir en sortir tout le monde. Mais comme on le place dans le lieu commun premier c'est lui qui ne peut plus s'en sortir. Pour en sortir tout le monde c'est au prix de sa perte, corps et biens. Seule sa destruction au bout de son sacrifice est prétendue rassurer la majorité. La majorité qui persiste à demeurer vitalement abouchée aux minorités vives avec pour seule récompense, pour ces dernières, le rouleau compresseur de son ingratitude et insulte surnuméraire.

- Personne ne va se risquer à se brûler vif en une minorité agissante, se frotte les mains Jean Célèbre.

- La peur du changement de la majorité aboutit à ce qu'elle se place sur le grill de transformations multiples, qu'elle se retourne et se recroqueville sur la poêle brûlante de mutations à répétitions. Leur peur du "changement" aboutit à une course en avant de changements perpétuels. Pour, au pied du mur, se retourner vers les minorités toujours dénigrées, sâlies et reniées, et une fois de plus déléguer les transformations, le changement à la minorité. Et le "changement" ne trouve jamais son DEBUT ! "Croire au progrès ne signifie pas croire qu'un progrès ait déjà eu lieu. Cela ne serait pas une croyance - Le progrès n'a jamais eu encore lieu, sinon pourquoi y croire ", prévenait Franz Kafka dans les huit cahiers in-octavo.

- Mais enfin seul qui passe dans les médias a de l'influence. Ce qui ne va pas à la télé n'est pas réel tout simplement. La télé donne la vie, la vraie vie ; c'est la maman. Qui donc refuse le média refuse de vivre avec son temps tout simplement, fronce Jean Célèbre.

- Outre que ce n'est pas SON temps mais celui des autres qu'il vit alors, assagit l'Anonyme Unanime, la réponse reste toujours disproportionnée par rapport à l'attitude raisonnable, par rapport au réel ; changer son environnement immédiat, en commençant par soi même, mentalité et style de vie, pour les rendre cohérents entre eux, cela semble plus naturel et rationnel que la magie incongrue de regarder un écran pour soi disant changer les choses, de ne scruter que le lointain pour en être plus affecté que de son prochain.

- Tout se vaut, tout le monde est pareil. Rien ne mérite plus d'effort, d'attention qu'autre chose, tente le croc-en-jambe Jean Célèbre.

- Ce qui n'est plus réponse bien appropriée, bien adaptée à la situation, en phase avec l'air du temps, c'est l'obligation de suivre ces processus, l'évite l'Anonyme Unanime ! Le visible de la Société, circuits décisionnels, d'exécution ou autre, se poursuit dans les têtes. Au lieu d'inventer la pratique de sa propre théorie se construisant l'on vit en schizophrénie permanente. Chacun pense cela, par devers soi, ou même ceci, mais applique à son labeur quotidien tout autre chose. Les nommés processus - ces processus accrochent chaque mot d'ouverture à l'action et le défigurent au passage. Changement devient ainsi un circuit tout balisé, alimenté par le haut, suivant certaines étapes appelées à l'amener, le cas échéant, vers des impasses, ou bien parvenir prémâché au bouclage final. Le processus, le circuit processuel, empêche l'idée de prendre vie. En effet, ce n'est pas en s'aveuglant que sur du connu, du déjà fait, déjà dit et redit que l'on peut faire du nouveau : apparemment les têtes se contentent de cette incongruité logique. Le changement se voit ainsi évacué de lui, coquille vide avec décoration d'un dessin, signifié sans signifiant, sans référent même. Le changement c'est qui est habilité à le déclencher. C'est le bloc de compétence qui est permis de le permettre. C'est une matériabilité visible qui ne peut être apte à modifier quoique ce soit sinon l'idée même de la modification, du changement. Le changement n'existe plus puisqu'il ne peut modifier le circuit processuel qu'il emprunte, parce que ce circuit processuel monopolise le concept de changement et en évacue la possibilité même. Incapables d'avoir une vision externe d'eux mêmes, neutre et sans préjugé, de changer justement de POINT de vue, leur pensée ne peut fonctionner qu'en dehors de toute contradiction, diversité, foisonnement de la vie ; ne peut donc qu'être acculé à exclure et non inclure. Ce qui explique que l'exclusivité représente leur système de "communication" : faut le faire tout de même que d'appeler cette non-communication (du t'es exclu lulu - de l'exclusivité) de la "communication". Le changement, ou tout autre concept vidé de même de son essence, de sa substance, ne sert plus qu'à éclairer le circuit processuel qui ne vit plus que pour lui même. Ce n'est plus l'idée qui compte mais le processus. Ainsi - exemple - l'idée de partage du travail ne compte pas, c'est pure utopie, mais si, tel décisionnel dit qu'il s'agit de faire le partage du travail, ce n'est plus utopie. Donc, à ce rythme là faute de lanceur d'idées, vu le sort de plus en plus affreux qui leur est réservé (et j'en parle d'expérience) que va devenir le circuit processuel ? Il restera toujours si loin de saisir que ce n'est pas la position sociale qui crée l'inventeur, le découvreur, l'homme d'esprit mais ceux-ci qui inventent les nouvelles

positions et fonctions sociales. Que ce n'est pas QUI dit mais **C'EST** dit qui reste essentiel. Aussi quoi d'étonnant - le darwinisme social persiste encore et encore - que la pensée du changement qui sait évidemment se former, se développer, grandisse en toutes directions, tels les processus de la genèse du bébé sont déclenchés dès la "conception", les processus de la pensée, qui restent **AUSSI** physiques commencent dès la "conception" d'une idée. Que cette pensée neuve soit sortie définitivement de tous ces circuits processuels stériles qui refusent jusqu'aux nouvelles naissances ne doit plus étonner mais rassurer. La reproduction semblable, ce rêve absurde, masque encore la connaissance de l'inconnu. La pensée neuve, depuis au moins deux décennies, a abandonné l'utopie, toute l'utopie qui se maintient donc rêveusement au pouvoir. La réalité a déjà reconnu les siens.

- Les mutations n'ont jamais rien apporté de bon. Il ne faut se regrouper que sur le pire, s'entasse Jean Célèbre.

- Dans cette optique des processus, ne dévie plus l'Anonyme Unanime, sûr que le changement paraît avec apparence fâcheuse, bouscule le balisage habituel, et le changement n'est plus perçu que sous une seule qualité, ou fonction : le **DERANGEMENT**. Si tout le monde se croit dans le noir, c'est que personne n'allie l'imagination, cette image en action, visualisant la lumière, lançant les concepts comme des lumières éclairantes pour inonder de clarté le paysage. Bref, d'allier l'imagination avec l'analyse, puis le point de vue du plus de disciplines possibles, en ne gardant que le (ou les) plus illustratives, pour la clarté des phrases ; la synthèse elle même s'appuie sur le son, le sens, la composition visuelle interne, l'étymologie des mots autant qu'il reste possible. L'ensemble devient alors tellement **CONCENTRÉ** qu'il résiste vaillamment à la dilution anesthésiante, à la logorrhée verbale de tous les thèmes démissionnaires.

- Tu lâcheras bien prise, nous arriverons bien à t'user, assène Jean Célèbre.

- L'existence du monde en "devient" l'explication. Les médias sont pris au piège, cela se passe "parce que" l'image que l'on montre. Nous "expliquons" le monde en le montrant. Ce qui, du point de vue logique, correspond à ce que l'estomac mange parce qu'il digère et non digère parce qu'il mange. A vouloir utiliser la causalité hors de propos c'est ce qui arrive. Le monde tel qu'il se présente dans ses apparences ne s'explique pas, il se montre, infantilement se montre. Les apparences qui se doivent d'être mises en perspective pour "trouver" un sens. Puisque sans structure, sans mécanismes, sans effets de rétroaction, ce n'est qu'une pensée qui dure le temps d'une image et disparaît. C'est donc avec circonspection que nous devons vous présenter le radical neuf à vous sans pensée qui êtes devenus nos enfants, nos sâlissants enfants - et non plus nos parents.

- Et maintenant une génération subsume les autres ; a trouvé le point de transcendance qui lui donnerait toute légitimité, grogne Jean Célèbre.

- A s'aveugler de statistiques, de soi disant sondages, serait-on parvenu à ne plus croire qu'à la valeur du nombre. Comme reflet du nombre que serait la valeur. Ce qui fait louper la diction de l'Unique. Ce qui a fait que la civilisation occidentale, jusqu'à ce jour, n'ait pas saisi l'importance du tiers-exclu. La nécessité vitale de ce concept. Et des hommes qui savent l'incarner, scande l'Anonyme Unanime. Sur le chemin si un se trompe et impose son choix aux deux autres, quoiqu'il arrive, ils s'y retrouvent toujours. Sur le chemin, si deux affirment avoir raison et que le troisième abandonne son opinion ; pour les trois, tout est définitivement perdu. Sur le chemin, un des trois doit, une fois sa conscience complètement épluie de la rayonnante et non aveuglante clarté de la certitude, maintenir, contre vents et marées, son opinion contre les deux autres.

La démocratie sera justement que le troisième maintienne son opinion contre les deux autres. Et non l'inverse. A partir du moment exact où ces deux auront compris cela, alors **COMMENCERA** la démocratie. Et non avant. C'est bien pour cela qu'elle n'a, nulle part, **COMMENCEE**, d'ailleurs. La démocratie ce n'est pas la loi du nombre mais bien que le nombre n'impose pas sa loi. L'écrivain, minorité absolue, si facile à écraser, et pour cela les spectacles politiques, médiatiques, voire musicaux ont cravaché des millions contre un, pour y parvenir. Minorité absolue, l'indice du **COMMENCEMENT** de la démocratie sera donc sa reconnaissance. Si cette civilisation se reconnaît, même mal, elle sera sauvée. Si elle écrase, elle se détruira elle même. Ce n'est plus le nombre qui fait sa force, mais le respect à l'unique, le soin à l'invisible solitaire. Le retour triomphal de la subjectivité, responsable d'elle même, est nettement attendu. "Tout le monde devient responsable de tout et de tout le monde" atteint, en même temps, au miracle de la "communication" qui n'a, évidemment, pas encore **COMMENCEE** et qui se décrit par "tout le monde est multiplié de tout le monde", les autres te grandissent, et tu es le petit pois dont tout le monde a absolument besoin chez soi. Le changement de mentalité provoque le changement de comportement qui provoque le

changement de style de vie et ainsi supprime les problèmes. "Rien n'est moins souhaité qu'une solution simple à un vieux problème philosophique" (lettres à Lucilius - Sénèque). Et même si cette démonstration avait demandé vingt ans, il n'y a nul réalisme qui puisse s'écarter de cette solution. Celui qui sait n'en parle pas.

- Comme si on ne savait pas qui est qui, et ce que chacun apporte, lui balance Jean Célèbre. Est-ce que c'est celui qui passe dans les médias qui devient puissant ou est-ce que c'est parce qu'il est puissant qu'il passe dans les médias ? La réponse est, de toute évidence, que les médias sont transparents.

- Comment savoir la part de chacun dans ces gigantesques mouvements qui remuent les sociétés de la planète ; rétorque l'Anonyme Unanime. Est-ce lui tordu, cinglé par le vent, plié, arc-bouté à résister, pousser ou retenir, il est impossible de deviner un gigantesque globe, dix mille fois plus grand que lui ? Comment savoir l'impact de chacun dans le flot mondial. La certitude c'est que la mentalité et le style de vie de chacun, soit la somme de toutes ses pensées, paroles volantes, désirs ajoutés, consommations et rapports sociaux, aboutisse à un total qui tourne soit vers le pillage du gaspillage soit vers le partage - recyclage. Alors la réponse cynique, faite au proférateur, il n'a pas les moyens de faire ce qu'il prétend se retourner contre le cynique : lui les a-t-il au fait ? Et comment sait-il cela ? Sa vision bouffie par ses pré-supposés ne s'aveugle-t-elle pas, puisque les conséquences peuvent être d'autant plus décalées dans le temps, et d'autant plus répandues, qu'il reste impossible de suivre la contagion provoquée par une simple boule de neige ? Sans l'effraction de la violence, sans la bousculade confuse de la nécessité, sans l'amertume de la défaite, le petit grain de sable a tout agrippé sans rien gripper. La plus petite chose, la plus infime poussière a "muté" le gigantisme en complexe ensemble de vie tout simplement. Le petit grain de sable, que je vous explique, c'est une seul qui décida un jour, il y a vingt ans, de changer sa mentalité. Voyez les résultats. D'autant plus évidents qu'il n'y avait pas de passage, en quelque média que ce soit, de possible. Pétrone dans Satyricon ne savait-il déjà "Que peuvent les lois (même scientifiques), là où seul l'argent est roi".

- Pour les passions collectives, on a déjà donné, s'expérimente Jean Célèbre.

- Aucune parole ne m'impressionne comme les définitives il y a toujours eu des riches et des pauvres, la guerre c'est dans la nature humaine, il ne faut rien changer. A quoi sert donc de vivre si tout est programmé d'avance ? Je croyais que la science avait annulé le déterminisme : ce n'est donc pas officiel ? Tout pourrait le faire croire tant elles semblent vissées dans la tête des gens. Aussi ai-je, me plaçant dans le ruisseau de la vie quotidienne, sans cesse tenté d'annuler leurs nihilistes effets. Pour moi il n'y a pire cynique, pire anarchiste, pire immoraliste, que qui croit en ce genre de phrases antisociales, à la fatalité illégale. En effet, si la guerre avait ses racines dans la réalité, tel un virus, ne serait-il temps de faire la guerre à la guerre, là où est le mal là on le soigne, de lutter contre ce mal que l'on aurait aussi en soi. N'est-il pas simple de faire croire à la permanence d'un problème en empêchant tout simplement d'en connaître la solution ?

- Une bousculade de conséquences, l'effondrement innombrable des chaises du confort et de la certitude, une contamination de déflagrations en tous sens, tel reste la nature de l'intensité qui court sur les fils des images connotées par le mot "changement", nul ne peut changer le monde, trop vaste entreprise. Comment un grain de sable peut modifier le désert dont il fait partie, vertige écrasant, triomphe Jean Célèbre.

- Ne rien demander aux autres que l'on ait d'abord tenté soi même. Et le renversement se révèle à rafales de conséquences, contre l'Anonyme Unanime. En fin de compte, le tu ne vas pas changer le monde cachait, masquait, refoulait, planquait le je ne veux pas changer mes habitudes, je reviens sur mes rails coutumiers, je n'aime pas l'effort, surtout intellectuel, le labeur moral, le crapahut affectif. La peur du changement dévoile juste les façades sociales. Ni leur corps, ni leur esprit, ni la base de leur vie, ne sont déstabilisés, remis en doute, mais juste le léger effort que demande un rebadigeon de leur pignon sur rue. La société est donc congelée à cause de pareilles balivernes. S'ils fuient le dialogue de l'inconnu c'est qu'ils ne connaissent pas l'inconnu du dialogue, le tiers exclu. Antigone sait mieux que Créon que "Le savoir est de beaucoup la portion la plus considérable du bonheur" (Sophocle - Antigone). Parce que le savoir doit être VRAI.

- Le langage n'est qu'une convention et n'a aucune signification, abîme toujours Jean Célèbre.

- Prise dans un carcan préexistant, la singularité, cet or du particulier, ne peut s'y mouler. Jusqu'à un Alain Touraine dans "Critique de la Modernité" qui soit acculé, malgré d'antérieures dénégations, à ne trouver le futur que dans la subjectivité irréductible qui se redresse de la gangue des gangs de l'interdiction de la pensée pratique (sens qui va de Kant

à Willian James), de la pensée en genèse et qui le montre, voire de la pensée synthétique. Prise dans le carcan lui préexistant, la personne ne peut que se désouder d'elle même, se jeter aux oubliettes, abandonner la route du futur, et accepter le fantôme d'un robot social à la place. Cette séparation d'avec soi même serait d'autant plus profonde que toutes les apparences le démentent. Au point qu'une allégorie, seule, pourrait tracer l'étincelle de la compréhension par-dessus les monceaux de préjugés. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, en effet, le vieux étouffe, écrase, censure, écrabouille, efface, ignore le jeune. Même si l'image prétend le contraire. En n'importe quelles sciences, dures ou sociales, en n'importe quel domaine couvert par l'économie ou la politique, en n'importe quel média de quelque peu de poids, en n'importe quelle grosse infrastructure, gros commerce, à n'importe quel lieu social où il serait permis d'aider et de comprendre les autres, toute la diction symbolique et la prise de valeur sont réservées aux vieux symboles. Pas d'alternatives visibles. Une seule version trône. Seul le Jeune - désespoir ou soi disant réalisme - qui endosse les oripeaux morbides de cette unique version peuvent se rendre visibles. Le vieux a perdu toute mémoire du déroulement de l'histoire, du renouvellement des sociétés. Le futur se prépare toujours dix ou vingt ans en avance. Des espaces de liberté y pourvoient. Des penseurs ou des artistes font émerger des versions qui, lentement, vont se détacher du présent, et devenir l'avenir. De nombreux mouvements dans le Jeune en extrait les meilleures substances pour une pensée neuve. Cette pensée contredit, subvertit, subsume, inclut ou dépasse la pensée du moment ; elle ne s'y plie pas, ne s'y range pas et, surtout, ne s'y soumet pas. Et la vie des fils différent de celles des pères. Aujourd'hui, ce mouvement de fond, indispensable et vital, se voit congelé. Il n'est plus fait aucune place à l'avenir. En tant qu'il se prépare dès aujourd'hui, il attire ce qui a entre vingt et quarante ans. Ces mouvements aux vastes ambitions, revigoraient en quelque sorte le corps social, libéraient les germes du futur, débridaient les plaies et accouchaient d'un avenir qui prouvait que toutes les précautions avaient été prises, avec méticulosité et passion pour ces enfants. Désormais, c'est-à dire depuis bientôt deux décennies, toute pensée neuve, toute émergence du Jeune se voit barrée toutes les issues. Citez m'en une, une seule, et j'admettrai n'être pas bon observateur. Mais vous savez bien qu'il n'y a aucune pensée neuve qui puisse toucher à la place publique. Ce qui ne semble pas du tout, mais pas du tout raisonnable, ni sensé, ni efficace. Cachez le Jeune que je ne saurai voir ! Le vieux, dans cette espèce de folie dictatoriale, paraît avoir complètement phagocyté le Jeune, l'empêchant, par la possession exclusive des voies et moyens de communication, de voir plus loin que le court terme ressassé. Ce qui contredit les sagesses millénaires pour qui l'oeil doit se garder sur la clairière illuminée du long terme, pour toujours trouver les chemins tortueux qui sortent de la situation, apparemment sans issue, lorsque l'on a le nez collé dessus. Le Vieux possède tout de la logique des barbares du passé, ces conquérants acculturés, pour qui la vie culturelle se résumait à l'interdire. Enfin, que me soit cité, en n'importe quel domaine, le nom d'une femme ou d'un homme entre vingt et quarante ans, profondément original et moderne, contredisant ouvertement la vision dominante, tout en proposant ses solutions concrètes et inédites, qui puisse s'exprimer à égalité de légitimité avec le vieux et j'annule - avec joie ! - cette analyse. L'impossibilité de cette annulation montre bien l'horreur de cet étouffement complet du Jeune par le Vieux : après nous le déluge ! Sigmund Freud expliquait, symboliquement, le monde par le meurtre du Père, la symbolique, de nos jours, porterait à voir la mort des enfants. Ne dirait-on pas que le Vieux ne veut plus que le Jeune lui survive ? Qu'il se souviene, combien a-t-il gardé de ce que son père lui enseignait il y a quarante, cinquante ans, dans le monde qu'il nous façonne actuellement ? De la sincérité de la réponse dépend qu'il soit pigé que pour le prochain siècle ce sera pareil. Alors pourquoi se démener ainsi à nous laisser un environnement bien saccagé, une vie sociale à la limite de l'impossible, un savoir ligotté de rétentions multiples, un décalage hallucinant d'avec la simple sagesse qu'en toute chose il faille du temps, que le temps puisse se déployer, se déplisser, exposer toutes ses méandres à l'air libre et dégrassant. Le vieux se définitise réaliste, ayant toute la vérité, scientifique et technique, morale et cognitive, fin stratège il nous mène vers le meilleur futur possible, en lui se concentre toutes les bonnes décisions à prendre, lui seul, d'ailleurs, sait manier l'économie et le politique avec une évidente efficacité, et, de peur d'entendre tout autre version, même tout autre son de voix, il décrète, unilatéralement, que le Jeune est utopiste, rêveur, antiscientifique, et rétrograde (faut le faire !), incapable de gérer quoique ce soit et donc pour l'empêcher de faire des bêtises (style 68, puis l'humanitaire à tous crins et puis l'écologie, sans doute) il va tout simplement l'empêcher de s'exprimer. Tu veux encore changer le monde - juste but normalement, signe de raison et de santé intellectuelle et morale - alors je

vais te l'interdire ; tant que tu auras une ambition autre que la mienne je t'ôterai toute possibilité d'agir et de communiquer. En fin de compte, l'idéal ~~sera~~ que tu disparaisses avant ou avec moi : la réalité du moment se voit enfin dévoilée, le vieux doit régner partout sur le monde, sans descendance possible. Les enfants, en général, et le Jeune, en particulier, sont définitivement exclus de la planète. Adieu ! La "génération anthropophage" ceux qui avaient 20 ans en 1940 mais aussi ceux qui en avaient 20 en 1960, jusqu'aux avant-postes de 1970 a gagné. La génération hypertrophiée a pris toute la place !

Le Refus de la diversité

Dans la marée des visages, dans les 30 000 programmes mondiaux qui génèrent, sans cesse, le tapis roulant des images que l'on nomme écrans de télévisions, nul besoin de fumée pour masquer la réalité, lui faire écran. C'est qu'elle jaillit de partout, en l'irruption des millions de faces, toutes pleines d'elles mêmes, imbues de leurs certitudes, ou bues par la recherche assoiffante d'un modèle, d'un repère, d'une imitation à enfiler, vêtement de lune ; millions de figures qui submergent à n'être plus que fêtu englouti en leur nombre. Dans cette marée des visages, je me suis marié à la marée, de mon néant obligatoire quoique je sois, d'où je vis, quelque soit ma fonction, président ou mondial marcheur de lune, dirigeant ou guide vrai, quelque soient ma richesse ou ma gloire, je suis dans le même flot que quiconque, mon corps n'y peut surnager plus que la survie de l'espèce, il ne peut se faire voir, à la fois, oiseau, poisson, colosse de fourrures ou insecte ignufigé, il ne peut tout résister, tout se dire, tout être, plus puissant que ses récoltes annuelles de santé ; enseveli de la masse gigantesque du flot de tous, je suis comme tous sont cachés du flot des autres, flot auquel la goutte de moi participe aussi. Je ~~serai~~ obligé de "collaborer" - même un tout petit peu. De ce muscle irrésistible de la masse humaine, j'ai pu, pourtant, m'extraire, sans quitter le courant toutefois, parfois même le remonter, lui résister à ce courant, et tracer sur l'amour jamais vraiment donné, à la plus poignante proximité des baibutiements, l'apparence du même, toujours une oeuvre humaine, une oeuvre d'écriture sertie tout autant de peinture que de musique et autres danses (je m'exerce à tout cela sans l'exiger, sans le capter, mais parce que faire autrement je ne le puis vraiment !). Cette oeuvre qui, pour qui la produit semble produire si peu, si peu de gigantesques sensualités, feux d'artifice de sens, lumières brusques sur le sombre infini comme elle produit toujours, une demi seconde à une seconde après, et pas parce que c'est une loi de la nature, de l'univers, une nécessaire fatalité soumise au hasard du foisonnement de la curiosité humaine, mais, parce qu'à son émergence, demeurent comme complotés, toujours les mêmes faisceaux de refus, de rejets, de silences outrés et de censures bruyantes, depuis le fils des siècles et puis des siècles. A tel point, surtout en écritures, que l'on ne peut intituler de petit oeuvre à chef d'oeuvre, selon l'intensité de son individuelle émotion, que ce qui n'apparaît (ne paraît tout simplement à la réalité) et n'est reconnu qu'un demi siècle à un siècle après. Ne serait-il pas temps de briser cet infâmant cercle vicieux ?

Le producteur d'écrits est tout aussi démuni, désarmé devant l'ouvrage que lui a fait produire le flux incessant des autres, tous armés des griffes de la critique, du rejet, de l'exclusion, du piétinement, tout le temps martelé de leurs pas sur son coeur et de leurs crachats sur son âme ; l'auteur est aussi pris à l'improviste que vous devant son livre, la petite avance qu'il aurait sur vous n'est que tout le temps en plus qu'il lui a consacré, mais pas plus - qu'il se voit coagulé, tout collé indélébile, à son oeuvre, il en est tout responsable, nous on a rien à voir ; alors que toute oeuvre, toute littérature est collective, l'écrivain n'en étant que le marcheur de lune. La nouvelle envolée de sens, en tous sens, que provoque le nouveau bouquin, ne lui appartient pas plus qu'à n'importe qui et les milliards de millions de paramètres réunis qui permettaient à un seul perdu, mais retrouvé, dans la foule, de s'en voir tout joyeusement illuminé, incandescé, intelligent, alors que sa petite personne restait inattendue, imprévisible, impromptue, sûrement pas lui auquel on aurait songé pour être l'esplanade d'un tel attrrissage collectif. L'auteur ne saura même jamais qui aura le plus profité, comme on dit d'une nourriture qu'elle lui profite, d'un cours qu'il lui profite...etc de son livre. C'est injuste, vraiment injuste n'est-ce pas. L'oeuvre échappe somptueusement toujours à celui qui l'a commise. Et, ainsi, le fait entrer dans le mystère même que Bouddha décrivait, sommairement, de l'unité de la diversité. L'oeuvre grandit des autres, et si peu, dans l'immensité universelle, se répand dans le cerveau qu'est le cosmos. A tel point que lorsque l'on scrute en arrière, on se sente si vide de soi même, si rien, si petit donc si insignifiant, mais tout l'inverse, si plein, si grand de soi même, dès que l'on se regarde en avant, on n'aurait rien pu faire d'autre, rien de mieux, mais quel impact, en réalité, sur les autres.

Gageons qu'il soit, sur le long terme, nettement supérieur à tout impact politique, économique ou technologique et, malheureusement, si peu introduit dans le concret, le matériel de la vie quotidienne où, là, un acte politique peut déstabiliser complètement des vies, une décision économique détruire tant d'existences et une multiplication technique blesser tant d'âmes et de corps. Pour le fond, se dégage, nettement, que c'est l'écrivain qui guide le monde. Et l'écrit persiste comme une bougie fragile mais un brandon indestructible, un lumignon incorruptible, une lueur irrésistible face au colossal blizzard de la société. Puisque c'est dans les moments difficiles qu'est enfin rendu aux livres l'amour qui leur est dû : pour le moment, s'y trouve le meilleur de l'âme collective. Alors les modalités exactes ? Nul ne sait, nul ne peut savoir, parce que tout simplement l'univers est si grand, les pensées tant immenses et que soi même s'est tant fait dévoré par les autres, la collectivité cannibale, qu'il ne reste que quelques miettes pour élucider l'essentiel. Le collectif est si trouble qu'il en est changeant, si changeant qu'il ne retient rien, n'a l'explication d'aucune chose et n'écoute vraiment l'explication d'aucun être. Seul qui, par amour, sait s'en extraire, parvient à éclairer le collectif, n'est-ce pas mystère ?

Et je marche dans le jour comme les trottoirs élargissent la rue. Je suis la flaque qui reflète tant d'ignorée beauté que terne est la vitrine à travers laquelle est admiré l'objet, je suis la flaque qui mire tant d'insoupçonnée bonté, que le pied inconscient et ignorant vient me sâler. Je ne peux être reconnu ou ignoré que tel quel. Et puis dans la succession ininterrompue des cruelles saynètes que l'on nomme la vie, je suis pris dans le ring d'une fausse conversation, les cordes des regards ne me sont pas, à priori, favorables, il sera donc fait comme si le poing d'une phrase m'assommait. Par le fait même qu'hypocrisie vienne d'hypocrites, en grec, "l'acteur", et que, transplanté dans une autre culture, elle se soit vue contaminée par la nécessité du marquage comme réalisation de la possession, de la propriété ce qui, dans le domaine spirituel, se signale par le "fait pondéral", mettre du poids sur une valeur, la faire pencher en tel sens ou tel autre devient la seule activité intellectuelle de la "bella" romaine. "Penser est si difficile que la plupart des gens jugent" nous tendit pourtant Jung (p 153 - Types psychologiques). Une seule chose, "l'unique" doit triompher. La diversité n'a jamais raison. Et les ricanements, regards d'éclairs, gloussements, commentaires rêches me submergent afin de m'empêcher de répondre ; l'avenir ne retiendra que ma réponse si répétée, mais là, dans le présent, l'actuel, c'est fait comme si je n'étais rien, je ne valais rien puisque dans ce jeu (truqué puisqu'il n'y a aucun jeu, aucun espace dans ses rouages, pour les bien faire et, équitablement, tourner) de la violence qui, depuis des millénaires empêche la majorité d'ECOUTER ce qui VRAIMENT est dit, juste d'écouter pour se FAIRE une idée. Marx, génialement, a montré que le capitalisme était principalement, une manipulation du TEMPS. Tout est décallé dans le temps pour que les idées ne trouvent pas leurs résolutions, les théories leurs pratiques, les écrits leurs yeux, et les musiques leurs oreilles. Pourtant n'a-t-il pas fait confiance dans les mots, ces riens d'humilité, ces brins d'herbe de pauvreté, ces apparences tellement anodines que le trésor, tout le trésor était caché dedans. Les mots ont, entre autre, assumé toute la dialectique, ils la sont et la montrent et démontrent dès qu'il le leur est demandé. Dans le même mouvement, l'inversion dialectique parfaite, la plénitude du sens, REALISER donne "piger", comprendre, et l'espace de la vision claire s'étend, se répand partout, et "construire", faire, créer, et le résultat concret de l'idée se fait voir dans le même élan physique, affectif qui l'avait fait naître aux mots. L'idée est la mère de l'action. Ce que contredit cette société, où tout dans l'organisation sociale est fait pour évincer l'idée, l'idée même de l'idée, où l'idée est toujours traitée en moins que rien, pur résidu ou rien vaporeux et nuageux qui se dissipe dès que l'on souffle dessus, et son porteur, le penseur ou l'écrivain ne sera jamais traité "comme le plus utile à la tribu" qu'il est. Dans nos sociétés où l'utopie, toute l'utopie est au pouvoir, l'action précède l'idée, on fait et on joint ensuite par un collage de mots. Il y a 150 ans, pour de pauvres motifs de méthode intellectuelle, il a été entamé la "dominialité", la séparation des couloirs respectifs qui étranglent clairement désormais toute vie intellectuelle, qui donne - exemple parmi mille - la vie économique, politique, sociale, juridique, religieuse...etc. Bon. Le problème "devient" lorsqu'est cru que ces séparations existent en réalité et que la solution de papier veut s'adapter à cette inexistence. Les grilles de déchiffrement mettent des barreaux sur les regards emprisonnés, "comme si l'emprise de la rationalité technique était si grande qu'elle en était venue à se substituer à toutes les finalités". (p 123 Critique de la Modernité. Alain Touraine). Bien loin de la technique vraie de l'idée, bruissant à travers les effets de langage, puisque la formule est dans la formulation, c'est dans la manière de formuler que se trouve donc la formule recherchée, la "poésie" étant seule universelle. La Résolution, le dénouement du problème remis en mouvement, telle la bonne "solution" se convertit, dans le même mouvement, en

"décision", la volonté "convertie", assurée de planter ses racines dans le vrai, va jusqu'au bout, la matérialisation proportionnée du projet. L'intériorisation complète, avec boucles rétroactives, de la finalité : le but est à bâtir sans arrêt, le but étant le butin se voit ainsi "devenu" atteint. Qu'y puis-je si je nage comme un poisson dans tous secteurs de la pensée, et qui le pratique suffisamment pour me "reconnaître" ? Cette civilisation (à la différence des trois autres) n'a pas de rapport assez PHYSIQUE avec la pensée, l'idée pour comprendre réellement ce qui s'y passe. Malgré Hegel qui hypostasie l'idée, "l'unique réel", "la procréation éternelle", "le concept, la réalisation du concept, et l'unité des deux" (Logique III 242). Ou encore Schopenhauer "l'idée, c'est l'unité qui se transforme en pluralité par le moyen de l'espace et du temps, formes de notre appréhension intuitive". L'idée, la pensée, n'ont jamais été prises au sérieux, et en réalité, utilisées dans la vie sociale. Ce qui permet bien de saisir, au vol, que "Celui qui ne connaît le monde que par sensation ne fera jamais de ce monde un problème moral" (Jung p 393 Types Psychologiques). Serions nous la civilisation la plus infantile qui soit ? La réponse inappropriée à la fonction de l'idée prend source dans la peur du changement qui s'enracine elle-même dans le refus têtu de la diversité. Par quel DEBUT bien commencer ?
L'unité a lâché les ballons multicolores de la diversité.

Tout ne va que dans un seul sens, tout demeure simple, la pensée la plus rectiligne doit être la meilleure. La découverte de l'Amérique est ce sens unique, qui obtient tout le sens, qui embrasse toute la surface du sens disponible, et cache ainsi l'horizon désormais coulé-vue, c'est simple l'Amérique n'était pas connue et puis elle l'est, on l'a trouvée, bien planquée derrière le mur sombre et opaque de l'ignorance. Mais, à aucun moment, le regard figé ne se demande mais qui, de quel coin parle-t-il, quelle est sa compétence, à découvert cette Amérique ? Le monde entier ? La globalité ? N'y avait-il pas déjà des habitants, et eux, alors l'ont-ils découvert ? Si nous avons découvert l'Amérique, eux qu'ont ils découvert ? L'horreur ? Pour la pensée à sens unique le regard de l'Autre est impossible. Les questions doivent rester sans réponse, et les problèmes sans solution. La personnalité paraît congelée dans le mouvement unique de son avancée, une seule direction perçue pour la réalité, de soi en avant, mais rien ne peut venir vers soi, pas de réaction attendue. L'automate blanc paraît d'une simplicité enfantine. A condition que nul ne lui adresse la parole.

Mais dans le monde de la diversité, l'Occident est encerclé de toutes parts. Pour le meilleur, selon les pronostics des sages, c'est-à-dire qu'il ne peut plus rien dire sans que l'écho ne lui réponde. Les phrases se retournent, l'opinion de l'Autre sur nous brille au soleil chaud, met le projecteur clair sur nos archives monologuées, les regards nous renvoient nos visions ternes. Toute l'Histoire de l'Occident fut relatée faussement; elle ne le peut plus, à chaque phrase l'Echo répond, elle ne veut plus mourir pour Narcisse désormais. Nous avons découvert l'Amérique sonne creux, mais les indiens qu'ont-ils découverts, exige un peu plus qu'une réponse : une réparation ! Tout se voit "relié", désormais. La civilisation occidentale qui reposait sur l'UNILATERALITE, le pseudo-temps linéaire, le monologue philosophique et l'espace unidimensionnel, se "voit" acculée au renouvellement radical. Mais ce n'est pas parce que nos ancêtres auraient failli qu'il faudrait s'en prendre à nos enfants. Arabes et musulmans de tous lieux, sachez que j'apprends de mon mieux votre langue et écriture par simple politesse à votre égard. Sachez que votre mystère, comme ceux de toutes les autres civilisations, me sera toujours nécessaire. Je suis à l'avant-garde du nouveau blanc qui ne sera plus jamais dans un scaphandrier étanche, inaccessible à la moindre influence de l'Autre ; les autres arrivent. Se voir de l'extérieur c'est sentir, sincèrement, les conséquences de ses actes. De ses paroles. De ses regards aussi bien. Le changement des mentalités émerge dans le moindre aspect de la vie et nous "relie" désormais à tout. Nous sommes tous responsables de tout et de tout le monde. Notre unité c'est la diversité même du monde et des êtres qui en forment le ciment.

Les vagues de la végétation, sorties de l'océan au rythme des millénaires, m'enveloppent de partout sans me toucher, me palpent et me portent dans leurs spirales qui ne sont que ma respiration. Je ferme les yeux, la blancheur de mon souffle éclaire l'ogive de mon corps. Les rumeurs de même me ressemblent. J'ouvre les yeux, je me vois en tout et tout me voit. La voie est ce qui ne commence pas, pas de recherche superficielle possible, mais le passage d'un niveau à un autre, le saut instantané et infilmable de l'électron. Se débarrasser du bric à

brac insensé surnommé égoïsme, s'alléger des champignons hallucinogènes, qui sont les seules sécrétions de cet égoïsme, et que l'on nomme pouvoir, gloire et argent. Alors léger, plus jamais pris au sérieux, léger, plus personne ne t'écouterait plus jamais, léger, plus âme ne te regarderait plus : soudain tu es dans la voie. Les yeux fermés. Les yeux ouverts tout est désormais même. Même à travers toutes ses métamorphoses.

Comme le laisse présumer Carl Gustav Jung, page 13 des Types Psychologiques, lorsque l'individu n'était pas différencié, décollé de la masse, séparé de tout, loin de l'ombilic des limbes, lorsqu'il n'était que la pulsation du collectif, ne pouvant se retourner contre cette sensation pour dire. Je, s'affirmer en se confirmant spatialement, bras actifs, c'est à moi, prolongement de moi, le moi comme l'espace visible dans toute sa gestualité. La personnalité et sa conscience disparaissent englouties, dans la collectivité uniforme et unique. Les avoirs de l'Être et le Je sens ceci, je pense cela, qui n'est pas semblable à cette masse d'espace que serait l'Autre, les autres, qui n'ont, visiblement, pas les mêmes pulsions extérieures que moi, ne vinrent que plus tard. "Le terme "individu" désigne une acquisition relativement récente dans l'histoire de la pensée et de la civilisation" ; avance C.G.Jung, "or cette absence de pensée psychologique a eu pour effet de "psychologiser" toute la connaissance", c'est-à-dire que nous avons déguisé l'Autre de psychologie là où il eût été nettement préférable de le comprendre. Ce qui ne pouvait aboutir qu'à l'ignorance spectatrice qui se dénomme béhaviorisme, et qui a donné, par exemple, les grandes théories comme la science politique, l'économie ou la stratégie militaire. Mais l'être en pulsation du collectif se réfléchit à la fois sur les autres et sur lui-même ; et la spirale qui donna aussi bien le Tao, que le soufisme ou le Rêve de l'indien Joseph, aboutit à un savoir bien autonome, et que l'Occident étanche ne daigne toujours pas consulter. L'Autre quitte donc la surface plate et terne du behaviorisme, de ses postures et animations gestuelles, pour qui "la conscience n'est qu'une boîte noire", et donc la non-reconnaissance des différences aboutit à l'indifférence et la solitude organisée comme stade terminal d'une civilisation de l'UNILATERALITE. Ignorant la conquête de l'individu autonome ne retournons-nous pas à la collectivité amorphe et sa version unique ? Puisque de l'individu comme battement du collectif, de l'individu massif, indiscernable dans l'obscurité de la collectivité, il y eut passage à l'individu ne valant, c'est-à-dire selon la perception gestaltiste ne sortant du fond unique que par une unique forme, ne se détachant, différenciant, ne se séparant que par l'invisible escaladant, le transcendant, le haut, l'extérieur de sa pratique, par rapport au divin, mimant une croyance. L'individu n'a encore pas de vie personnelle discernable, elle s'espace sur l'unique étalon de la croyance en dieu et, malheureusement, sur l'apparence déguisée de sa pratique, faire comme si, prendre la posture qui signifie que, se cacher derrière les gestes qui montrent tant d'intensité dans ma croyance. La vérification n'est que dans les apparences pas dans l'essence. Aujourd'hui, quoique la vie sociale soit bien plus sécularisée, que les sciences ont soi disant désenchanté le monde, le collectif ne réagit-il pas pareil ? Mur du refus de l'extrême diversité. La valeur de l'individu, ce qui le différencie, c'est l'apparence de ses avoirs, signes de richesse extérieure (sans légitimité intérieure), sa place donc mimée sur l'unique étalon des critères apparents de la possession. L'individu, dépossédée de sa profondeur intime, n'est plus que l'esclave de cette pantomime désuète. Les maîtres sont tous devenus esclaves, esclaves de leurs apparences. L'individu paraît séparé de lui-même, contraint de présenter une vitrine et un rôle pour la soi disant paix de l'entier système, et l'épaisseur maladroite de sa stratégie aux réponses d'une pesanteur pataude au "Où allons nous ?" "Il suffit de poser le postulat qu'un changement admissible ouvre automatiquement la voie à un changement inadmissible, que tout détail touche à l'essentiel et que toute correction enclenche un processus révolutionnaire" (Alain Touraine Critique de la Modernité). Mais encore "le malaise serait réduit si chacun pouvait, sans entraves et de manière purement égalitaire, exprimer ses vues et ses vœux. Le degré de légitimité d'une Société se mesure à sa distance par rapport au modèle d'une société de communication pure et parfaite" (P 119 L'Idéologie. L'origine des idées reçues - Raymond Boudon). Ne pouvant plus exprimer ni sa finalité, ni ses buts, et, empêchant du même mouvement, qui peut dire dans les moindres détails, méandre et recoin, la finalité et les buts du futur, serait-elle encore légitime cette collectivité ? "Tout son entourage dit, et vit de l'idée, que tout succès et tout bonheur est au dehors et qu'il suffit de méthodes convenables pour atteindre ce qu'on désire" (Jung) Le futur n'appelle que la victoire de la vie intérieure, sincère et sans fards. "Ainsi l'homme ferme, énergique, tenace, même brutal dans la vie

publique, est-il souvent, dans la vie privée, bon, délicat, accommodant, faible. Où est le vrai caractère, où la personnalité authentique ? Question souvent insoluble. Ainsi le dédoublement (voire le quadruplement) du caractère n'est nullement impossible même chez le normal". (P 406 - Types psychologiques Jung). Et ce qui bondit à l'esprit mais si cet être peut être positif en privé, ou public, pourquoi ne l'est-il tout le temps ? Il prouve que ses "facettes", pour un sens moral élastique, sont la définitive installation en lui de la diversité et non d'une unité de marbre. Les fissures des variations incessantes l'ont déjà atteint. Pourtant il persiste à faire semblant, alors pourquoi, sinon faute de croire qu'un système alternatif complet, vivable, ouvrant autant à l'humilité qu'à la fierté, soit prêt. Pourtant il l'est et j'en donne la clé.

Qui est là, attentif et présent, pour observer, aimer et restituer tous ces mouvements browniens ? Ce bouillonnement insensé de toutes les volontés instrumentalisées par des machines, cet enchevêtrement dévitalisant, démoralisant, des phrases fléchées, articulées par toutes ces représentations imaginées, qui masque leur diversité digne d'amour ? Qui désire, pas à pas, reconstituer le collier de perles qui redonne l'appétit de vivre ? Sa fonction reste tellement obscure, sa méticuleuse gestuelle dans l'ombre, que nul ne parvient à admettre combien vitale, plus que tout autre essentielle, reste son rôle dans la collectivité. Lui seul est TOUTE la société. Ces milliards de pensées qu'il lui faut traverser pour s'en guérir une seule. Lui seul en a la clef. La clef de l'amour qui en veut encore ?

L'uniforme de l'uniformité dépassionne toutes choses, dépassionne tous débats et il n'y a plus de mobiles, plus de motifs, de raisons de s'éreinter à chercher des solutions à se maintenir, désintéressé, à s'occuper des autres. L'uniformité est cause de démobilitation : il ne fallait pas chercher ailleurs. Si les hommes sont traités en objets, il n'y a plus de conflits de personnes, c'est sûr, mais il n'y a plus personne du tout.

Ce n'est pas parce que c'est complexe que c'est le bordel. La diversité réelle des opinions, sensibilités, tempéraments, réactions, sentiments, pensées, n'est que la juxtaposition de chaque goutte de personnalités uniques. Uniques mais pas unifiées. La complexité peut être exubérante et positive lorsque désirée. Mais aussi tortueuse et insoluble lorsque derrière les apparences de la vision unique, se cachent l'écroulement interne, et dont le fil récupérateur s'est englouti, des êtres. L'apparente complexité de la diversité répond, par contre, sereinement, à la générosité de la vie.

La ville, comme un sanglot de pierres qui ne veut pas se ravalier, permettait aux êtres de surgir tel le souvenir à la mémoire. Dès que le pied touchait le trottoir tâtonné, nous ne nous rappellions plus où l'on était, et dans quel siècle nous apparaissions ; un axe rotatif, cerclé de tôles brillantes, y faisait crachoter l'éternuellement malaisé de son moteur, posant ainsi l'estampille de localisation. D'ailleurs, une voiture pour un déplacement visuel dans l'espace, traduisait en vecteur cinétique la certitude séculaire. Tandis que, géographiquement, nous serons toujours quelques rues plus loin. Si tout devient trop semblable le gong final ouvrira le rideau sur ce premier monologue nécessaire : personne ne doit nous ressembler. Faites tout pour vous différencier toujours de nous. Faites nous donc plaisir, ne nous copiez plus jamais.

- La vie est dure.
- Surtout pour ceux qui l'aiment.

"Ce qui est taillé en sens contraire s'assemble" savait déjà aimer Héraclite. Le cadre est tellement fondu en profondeur qu'il en sort complètement. Les époques, derrière les apparences, se ressemblent. L'essentiel reste toujours évité. Aussi la ville est-elle cernée de toutes les autres, à elle semblables mais opposées, les vecteurs incessants de mouvements tentent d'y tracer les simples lignes de différences. A la même seconde, les circuits des déplacements ne se superposent jamais. Les déplacements n'ont jamais arrêté de déplacer quelque chose : mais quoi ? Toute ressemblance n'est plus fortuite, mais parcourue à longueur de journée : à qui veulent ils tous ressembler à ce point ?

Le décor, qui ne décore plus mais essentialise bien, conspire, pourtant, à essorer de cette coagulation centrifuge de tout le monde voulant toujours plus ressembler à un seul modèle, à la reconnaissance de sa vitale impossibilité. L'aspiration de tous passerait par le siphon qui entrainerait donc tout le monde dans la succion de tonnerre qui avalerait toute individualité dans un maelström d'imitation en vu du clone unique.

"De ce qui diffère nait la plus belle harmonie, tout devient par discorde" aimait somptueusement Héraclite. La diversité la plus vaste est le rutilant chemin de l'unité. "Puisque la route qui monte et descend est une et la même". La nouveauté ne peut surgir que de la diversité.

La confusion et l'incohérence viennent, toujours, de vouloir trop ressembler. La diversité par contre, offre toutes les garanties de pouvoir s'y reconnaître, y trouver la voie. La diversité certifie la multiplicité des solutions activées, leur supériorité de nombre qui phagocyte les problèmes. La diversité n'est-ce déjà nos 5 sens ; 5 sens, 5 routes pour nous conduire au réel, 5 directions qui ne se copient aucune mais pourraient encore se différencier tellement que notre taille pourrait aussi bien toucher à celle de l'univers. Nos moyens d'accès au réel nous empêchent déjà de percevoir la raide poignée de l'unification ressemblante. Dans notre main ne pourra enfin plus se rejoindre tout ce qui se ressemble, tout ce qui se rassemble. Mais nos doigts touchent aussitôt, à la frontière où tout se dissémine dans la variation, la nuance, la "distinction claire" de Descartes, pendant que les 5 doigts de nos sens se rejoignent dans la paume, la clairière de l'Unité. Accepter la diversité de toute son âme, obtient, comme par hasard, l'amour de l'humanité, en retour.

Le rêve de la démocratie devait bien impliquer la démocratie du rêve. Un rêve existe (pas le mien, en ai-je, il n'est même à personne), accessible à tous, discernable à qui en fait l'effort, visible, à qui y travaille, un rêve pour toute l'humanité. Malgré les persistantes horreurs, bosnie ou somalie qui le nie ou le lie par le mal. Ces horreurs totales qui neutralisent toute possibilité de dire, d'écrire, de penser, de croire à quoi que ce soit de nouveau. La glaciation, la vitrification nucléaire. Il faut, malgré tout, poursuivre. La démocratisation du rêve. L'évolution, judicieusement, aide au plus grand nombre, méfiance rétractile et diffusion miraculeuse des nouvelles, non il ne sert plus à grand chose d'être supposé puissant, riche, célèbre ou supposé bien informé, pour avoir de l'effet vrai, dans la société. Qui maîtrise le flot des énergies en tous sens, qui a le carburant symbolique, qui précède tous ces mouvements déjà super mondiaux et apparemment incohérents ? Le désintérêt devant ces prodigieux phénomènes me rend du même coup bien étriquée la vie du supposé riche ou puissant. Le refus de tout changement avait acculé à l'invention d'une nouvelle science de vie qui se glissa et se faufila en tout, partout, pour une transmutation en d'autres pratiques. Impossible de dicter à ce flux de potentialités un acte unique, tout s'évanouit selon les lois encore indicibles de la globalité. La célébrité devient encombrante, enchevêtrement d'un passé qui annihile le bien et le bon, la gloire n'est plus que faiseuse de croc en jambe. L'essentiel du vrai et du réel sont déjà partis ailleurs. La pantomime sociale ne peut que durer en buée faute de ressort. Pendant ce temps, les créateurs intraitables poursuivaient dans une solitude injuste le travail, permanent et harassant, que représente la démocratisation du rêve. Où en sont ils aujourd'hui ? Bien, à même d'offrir le mode d'emploi de cette nouvelle réalité sociale, qui devrait, tout de même, couvrir de honte tous les soi-disant penseurs patentés, pour cette étourderie théorique qui en dit trop long sur le reste. La

formule vraiment si magique ? "Apprendre à vivre tous ensembles". Comme pour tout, faut commencer par le début. Par les plus humbles détails. Seuls ceux qui ont tout le plan peuvent, évidemment, trouver cela infiniment passionnant.

Dans la course aux valeurs symboliques, l'occident semble, brusquement, bien défavorisé. Pourquoi ? Et pourquoi trouve-t-il - bien le seul ! - cette "mutation" sans valeur ?

La poésie, puisqu'étrangement il est si peu parlé de réaliste manière de la poésie, existe de tout temps, existe partout. En toutes civilisations. Elle semble bien universelle. La science, par contre, n'existe pas de tout temps, non plus elle n'existe partout, en toutes civilisations. Des civilisations ont pu se passer de la science, aucune n'a pas se passer de la poésie. J'en suis d'autant plus marri, contraint à ce constat, que, malgré les apparences, j'ai toujours plus eu un penchant pour la science que pour la poésie : tant pis pour cette partie de moi, une autre qui "croyait" en la poésie "devient" hilare. Puisque si des civilisations, et beaucoup, ont pu se passer de la science, c'est qu'elle n'est pas universelle, donc pas légitime, n'a plus le monopole du vrai et du réel ; la science est une vision partielle de la réalité, une vision partielle de l'humanité. Elle semble, tout l'indique, appartenir principalement à la civilisation occidentale. Mais l'ouverture tragique c'est qu'elle ne sait absolument pas expliquer, faire sentir, partager, transmettre cette civilisation. Elle est englobée non englobante, la science ; englobante, elle aurait cette lumière qui révèle la réalité à elle même. La science est une partie, récente et locale, de la civilisation occidentale. Le développement tragique serait que l'explication englobante ne soit bientôt plus accessible à personne : ce mélange de science humaine, sociale, de philosophie, et de ce qu'il faut bien, malgré ma réticence croyez-moi, puisque pour moi la poésie N'EST PAS les poèmes, nommer poésie, la sagesse existe, mon vieux, malgré moi.

La sagesse paraît bien universelle. Elle est recherchée de tout temps et en tout lieu. Toute civilisation - sauf l'Occidentale ? - la prône comme valeur suprême. Ce n'est pas être débranché de l'action, rester peinard, mais avoir appris à obtenir le maximum d'efficacité et pour le meilleur bien du plus grand nombre avec le minimum d'efforts. C'est ça la sagesse, mon vieux, le levier qui soulève les montagnes. La sagesse, vision APAISEE de la vie, victoire de l'être sur l'avoir, la transmission, apparemment incohérente, à qui que ce soit - loin des hiérarchies INVALIDES ! de l'explication englobante et de la méthode (du grec, avec voie) qui "devient" le chemin individuel (miraculeusement la voie s'adapte à la fragilité balbutiante de chacun) pour y parvenir.

LES BALLONS MULTICOLORES
SE LOUVENT
UN
UNITE
AVANT
DE LA DIVERSITE

C'EST LORSQUE LA SITUATION
SEMBLE INSOLUBLE QUE
LA "MEILLEURE" SOLUTION
SURGIT.

"Tu ne recherches que les actes qui n'attirent pas de punition. Comment espères-tu, par ce seul moyen, amender le prince en ne s'occupant que de ton propre esprit ?" (Tchouang - Tseu).

La masse campait, relativement basse, ses reflets bercés par un mouvement de vent et d'ombres bousculant la lumière. Un bruit sec, puis de plus en plus appuyé vers le rugissement, surgit du côté droit, connu ensuite, un accès qui souleva la masse dressée sur

des portions de sphères bien circulaires puisque prise dans la partie médiane de la sphère, et, enfin, ronronna sur toute la membrane qui soutiendrait le volume. En écrasant de ses dessins parallèles la poussière, la voiture démarra. "Je vois clairement dans l'égalité deux tendances : l'une qui porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles, et l'autre qui le réduirait volontiers à ne plus penser." (De la démocratie en Amérique - Alexis de Tocqueville) . Où se trouverait la pire des réprimandes aujourd'hui ? Signaler le forcing bien entâmé pour dissuader de vraiment penser ? Ce qui devrait briller de mille feux, attirant filons de lumière, de douceur de pure et lente diffusion faisant ressentir au corps, qu'il est autre chose que des automatismes, mais bien une espèce de forge qui permet d'y produire les plus somptueux bijoux qu'aucun procédé de captage d'image ne pourra "révéler", ainsi laissé à l'abandon. Ne pas penser (en soi, pourrait être une méthode) par contre crée un maelström de conséquences jamais détectées et analysées. La voiture avait démarré : son but : porter les solutions le plus loin possible pour que l'on ne puisse les utiliser.

Le refus de la communication n'illustre que la communication du refus (rejet de tous les étrangers ce qui ne rime à rien puisque ce sont juste des "inconnus") mais refus de toute conversation profonde, comme une aventure dont personne ne sait où elle va mener, un pont entre deux rivages, autrement inaccessibles. Comme l'essai de tous les mots tels des clefs dont il faut user, un fort trousseau jusqu'à trouver les bons. Les mots, ces jumelles qui permettent de voir l'inconnu, ces microscopes qui amènent à l'invisible. La conversation, telle un gain sur l'inconnu, parvenait à faire comprendre que la connaissance c'était se faire un maximum de connaissances. En lieu de ces visages lisses qui ne portent plus que la lassitude extrême d'user de tant d'énergie pour s'éviter, détourner les regards, rengainer les mots et prendre l'attitude digne et fermée de celui à qui on ne la fait pas. L'être humain était celui qui fut tant sûr qu'il avait tout à gagner à fréquenter de façon fréquente les autres. Humain, très humain, qui adore affronter l'inconnu, découvrir l'inconnu, avide d'inconnu. Et que sont donc ces inconnus de la foule sinon de prodigieuses galaxies, de somptueux mondes insoupçonnés ? Le manque d'entraînement général, et souvent total, à l'art de la conversation aboutit à ce que même en le voulant très fort, il deviendra bientôt impossible d'aider les autres, d'user du langage pour les aider. "Beaucoup de gens s'identifient si complètement à leur attitude extérieure qu'ils n'ont plus aucune relation consciente avec leurs processus internes", alertait déjà Jung dans Types Psychologiques. Et Sören Kierkegaard, dans "la maladie mortelle", de concrétiser plus encore, or il faut bien reconnaître que rares sont les hommes dont la conscience intérieure soit véritablement continue. Le plus souvent, nous n'avons conscience de nous même que par intermittence, au moment des graves décisions, sans faire même attention à la vie quotidienne : nous n'accordons guère à notre vie spirituelle, débarrassée de tous autres soucis, qu'une heure environ par semaine". D'un côté, parler serait tout autant la pire catastrophe à éviter que la pensée doit toujours plus s'éloigner, en tant que principale source du conflit entre les êtres. De l'autre côté, l'absence grandissante de parole et de pensée semble ouvrir à des blocages sociaux en cascades, tournant vers l'asymptotique. Pour les philosophies orientales, ce n'est pas le but qui compte mais le chemin. Détournons de ces deux extrêmes. Puisque de l'ignorer fait prendre la pensée pour un objet saisissable, que l'on peut prendre en main, mettre dans sa poche, dans un tiroir pour le retrouver plus tard. C'est faux. La pensée de l'autre c'est tout le chemin qu'il faut parcourir pour y accéder. La distance. La difficulté. Ainsi la compréhension de ce qu'est la pensée est en train de disparaître de presque toutes les têtes en occident. Le but, avec son hallucination de profit à s'emparer, le but qui masque le splendide chemin de la transformation interne, c'est ce qu'il y a de plus dangereux, avait parfaitement retenu Gregory Bateson. Ainsi, si penser était une belle habitude individuelle et bourgeoise qui fait que, pour agir, on se range à la coutume et à ce que tout le monde fait, il semble y avoir contradiction. Ne pas penser conduisant à l'inverse ! A l'action très originale, personnelle. La simple observation dément et redresse que le penseur depuis toujours fut le plus original, le plus subversif des êtres sociaux. Même Alain, réconfort des comforts immérités, devait reconnaître : "Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort : au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se prépare d'elle même (...). Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner" (Propos sur la religion) Définitivement, donc, c'est en cherchant dans ce qui dit NON que l'on risque de trouver de plus en plus de pensée. De celle-là même pourchassée par la nouvelle religion de la chasse à l'intelligence.

Une Embardée. Les crissements du nuage de poussière élevait avec redoutable habileté un treillis lâche de gravillons prestes. Le véhicule ayant pris ses roues, il ne restait plus que ces chapeaux-là.

Ce qu'il fut si difficile à saisir c'est qu'il fallait que tout, en tout domaine, demeure à l'état d'échec, but toujours déplacé, projet sempiternel, rêve évanescent. On peut amender un peu mais il ne faut toucher à quasiment rien, cette civilisation vit sur ses soi-disants problèmes, ils sont sources d'une grande rentabilité. Puisque, pour un esprit délié, il y a réellement bien moins de vrais problèmes et que l'on reconnaît ces problèmes dans ce dont il n'est jamais parlé, fait mention, jamais le moindre regard, le moindre battement d'attention. Nous sommes en train de désapprendre, et de si morne façon, tout ce qui fit notre civilisation. Le problème central auquel il n'est plus porté attention est que justement nos cerveaux ne sont plus du tout dirigés dans de bonnes directions. "M'avoir collé un langage dont ils s'imaginent que je ne pourrai me servir sans m'avouer de leur tribu, la belle astuce. Je vais le leur arranger leur charabia" (L'innommable - Samuel Beckett) - Le premier mouvement restera toujours cette mise en retrait de l'absurde. L'on aperçoit, immédiatement, que toute discussion sociale ressemble, désormais, à un refus de discussion. On parle pour ne pas parler. On parle pour tout taire. Qui tente de dire cela est "perçu" comme bien irréal. "Tant que vous le prenez tel qu'il se donne, le donné se donne à vous sans problèmes. Tout va tout seul, tout va de soi. Les portes s'ouvrent, et les bouches aussi. Quel est le groupe qui refuserait l'enregistrement sacralisant de l'historiographe ? (...) et les patrons qui s'empressent de venir commenter les résultats, ne manquent pas de décerner un brevet d'objectivité au sociologue qui a su donner une réalité objective - publique - à leur représentation subjective de leur propre être social. Bref, tant que vous restez dans l'ordre de l'apparence socialement constituée, vous avez pour vous, avec vous, toutes les apparences, et même les apparences de la scientificité" (Pierre Bourdieu - Réponses) Qui sait encore que la vie ne vaut d'être vécue qu'au delà des apparences ? "L'opposé c'est la société de l'altérité. L'homme est un autre pour l'homme. Et ça ne se démontre pas non plus, elle a en elle même sa propre justification. Je traite l'esclave en esclave parce que, étant esclave, il ne mérite pas qu'on le traite en homme. Le raisonnement qui exclut a toujours été circulaire - la preuve indéniablement que l'autre est irréductiblement différent, c'est en dernière instance son exclusion, - que celle-ci s'appuie sur des critères de sexe, race, âge, position, statut." (Isaiah Berlin - Equality). Ce qui conduit à une "justice" sportive (que le meilleur gagne) depuis que la compétition de la société du spectacle à tout envahi, l'amour est compétition, la pensée de même, aider les autres en plus, tout ce qui demande une fragile approche est ainsi broyé. La morale de l'efficacité ne se voit efficace qu'en cela, elle qui prétend remplacer les relations interpersonnelles par le fonctionnement d'une immense "nous nous affairons à promouvoir le bonheur de nos congénères, en songeant plus à perfectionner et à améliorer la beauté et l'ordonnement du système qu'à prêter attention à leurs peines ou à leurs joies" (Traité des sentiments moraux. Adam Smith) - c'est bien de ne pas aimer les êtres humains, de ne pas aimer les enfants que l'affolante majorité acceptent cette société de TENTATION que d'autres daignent nommer la société du spectacle.

Nous avons presque rejoint le véhicule, fins prêts à lui couper la route au prix même d'abandons de tôles et de peintures, bien décidés à ce que nous soient rendues les solutions.

"L'éloignement qu'éprouve l'observateur à l'égard du comportement de l'observé l'incite à se prendre lui même comme pôle de comparaison et, naturellement, à conclure à l'irrationalité de l'observé. Comme considérer le fait de gagner quelques dollars de plus, de gagner un échelon ou de pouvoir améliorer son confort comme une réussite" (P 148 - Raymond Boudon - l'idéologie) Ainsi dans les méthodes-impasses de penser actuelles les "catastrophes sont réservées aux poètes et aux romantiques", l'acharnement à dévaluer ce qui n'est qu'un moyen vraiment universel de respecter l'intelligence de son vis à vis, exclut, en fait, cet observateur qui se fait froid de la MATIERE des débats. Lorsque l'on a encore un corps, les débats c'est où l'on se débat. "Nous voici donc rassurés, ça marche comme dans la société : à chacun son étiquette ; il suffit de désigner du doigt le bon - l'arbre - et le méchant - le gui, et tout est dit : les consciences peuvent dormir en paix. Mais la nature a horreur de ces jugements sommaires, et les choses ne sont jamais aussi simples que nous croyons. Les sages, les philosophes, les initiés, les mystiques savent d'instinct que le mal n'est que l'ombre du bien, et qu'une grande épreuve "n'est pas toujours un mal". Ne dit-on pas de même que "le mieux est l'ennemi du bien ?" De sorte que, "à vouloir trop bien faire on fait mal ou on se fait du mal" ! les autres ? Il faut les aimer comme soi même, mais pas plus que soi même. Il est vrai que, à l'époque du "moi d'abord" et du "chacun pour soi", le risque

est insignifiant". (Jean-Marie Pelt - Fleurs, fêtes et saisons) Il est au contraire terrible, puisque la poursuite de l'automobile nous avait permis de savoir que quelques uns pouvaient avoir la solution et qu'ils correspondaient à la description même de pour qui le risque devient horrible. Dans le virage, le dérapage propulsa des mottes de terre, herbues, par en haut. Ce n'était pas le véhicule premier mais le nôtre qui avait failli aller embrasser fougusement le ravin.

" L'exclusion hors du débat public des artistes, des écrivains et des savants" (Alain Touraine - Critique de la modernité) se voit expliquée comme résultat de plusieurs facteurs : la spécialisation de plus en plus poussée qui empêche la vue d'ensemble, la technocratie et le journalisme en concurrence, qui crée l'irresponsabilité organisée, avec la complicité immédiate des technocrates de la communication qui veulent transformer toute culture en compétition, jeux et sports. L'on sait donc qui est exclu et un peu ce qui est exclu. Pierre Bourdieu le rappelle dans les Règles de l'Art. La pitrerie, qui risque de tourner au drame, c'est que là où il y a maladies à soigner l'on exclut les hommes de guérison, que là où il y a problèmes les hommes de solution. La guerre contre l'intelligence était donc devenue extrême. Juste contre ceux qui savent se battre avec leurs pensées, en ce sens qu'elles doivent devenir méthodes et grilles de déchiffrements, pour dénouer et rendre absorbable l'inconnu, puisqu'ils travaillent, tous ces exclus, sur les découvertes, l'inconnu, le non encore su. Le travail qu'ils ont pratiqué sur leur cerveau qui a pu connaître harmonieusement l'inconnu les rend, évidemment, bien plus souples et inattendus en face du problème de la société trop proche des DEFINITIVEMENT SEPARES. Le vent échevelle les hautes herbes et les arbres, grincent les haubans de la terre en flot. Chaque corps de plus en plus fermé sur lui même, à sa propre vision aveugle des choses ; l'écrivain, prégnant de ce qui l'entoure, n'est après tout d'aucune corporation. Est-ce pour cela que l'on ose dire qu'il est un rêveur ? Le rêve à la Freud me semble sans attrait. Celui à la Jung non plus. L'oracle de Delphes ne m'aurait pas eu comme client. Par contre, l'adaptation permanente de tous mes systèmes réceptifs me passionne. Ce qui implique une observation rétractile, lente et méticuleuse, ou ultra rapide pour une accommodation précise comme humer l'air du temps, une posture apparemment plus immobile mais bouillonnante d'influx de toutes sortes. Bref la position qui n'a pas tous les gestes de l'attaquant perpétuel. D'où l'étiquette fautive de rêveur. Et le discrédit conjoint, chocs futurs des conséquences, de l'efficacité comme posture brutale, écrasante mais écrasée. Alors que la quasi majorité perd son réveil à régler ses systèmes réceptifs sur les journaux les orientant vers les faits qui se passent ailleurs que leur présence et bien avant leur réveil, et dont leur lecture n'aura absolument aucun impact. Cette attitude peu rationnelle de lire des nouvelles d'hier pour savoir ce qui SE PASSE aujourd'hui me semble plus correspondre au flou lointain de rêveurs que de réalistes comme moi. Dans ce système l'on ne sait plus en fait qui fait quoi, remplit quelle fonction, avec quelle qualité, attribut et conséquence. Et l'on taxe de rêveurs, inefficaces et inutiles ceux qui sont en fait indispensables, réalistes, puisque utilisant tout ce qui existe, même le rêve, mais à un autre niveau, et d'une redoutable efficacité puisque, même sans moyens, ils arrivent à quelque chose. Un monde à ce point à l'envers tient du chef d'oeuvre. "Le dominant n'a jamais l'initiative de mise en question des problèmes dans un monde sur lequel il n'aurait rien à dire, n'y trouvant rien à redire, n'étaient les mises en question opérées par la pensée critique qu'ils ne cessent de critiquer" (Pierre Bourdieu - Les Règles de l'Art). Les dominants n'ont donc pas de pensée, pas de pensée dominante. Ce ne sont jamais eux qui mènent le monde en profondeur, la preuve en est, qui fait infailliblement leur désespoir à chaque siècle, c'est que les penseurs les plus originaux et coriaces suivent la voie si mal reconnue de la pensée sans bénéficier des apparences stériles des dominants. La majorité préfère encore, et même plus, les vaporeuses et évaporées apparences que la pensée qui guide. Aidant en ceci, la seule activité poursuivie qu'exercent les dominants, à mettre des bâtons dans les roues du penseur, sâler l'arabesque parfaite de son trajet. Il reste pourtant si facile de se poser la question (c'est pour cela que, bientôt, toutes les questions vont être interdites) qui passe la meilleure journée ? du dominant tentateur ? ou de l'athlète de la pensée de fond ? Le cynisme des sociologues, ou la perception de leurs analyses vers une défiguration cynique, paraît porter à croire que ce sont les riches. En effet, le plus grand capital serait le temps (puisque, selon Marx, le capitalisme serait, principalement, une manipulation du temps). Ils auraient les moyens de s'offrir beaucoup de temps. Et à quoi sert le temps ? Sinon se permettre l'accès aux biens culturels, à la qualité de la vie même très agrémentée de chairs. Comme ils ne participent pas à la genèse qui ne peut être que sincère et authentique de la culture, je ne vois guère quelle jouissance pourrait en couler, que de copiée et non ressentie. Et le mince angle-temps de l'argent ? Contempler visuellement les

effets de son pouvoir personnel sur l'obscurité dans les regards, la morsure des bouches, l'échine qui se courbe, le sang qui déraile au niveau de la peau. Cela me semble sensation bien mesquine, infantile ambition. Et quoi d'autre ? A bien ausculter rien, sinon la satisfaction avachie de chosifier tout être. Attitude régressive s'il en est. Quand à l'écrivain s'il ne peut accéder à la qualité de la vie c'est pour une vie de qualité, le temps disponible pour parfaire ce que son corps mérite bien pourtant, puisqu'il est décidé, quoiqu'il arrive, à partager le sort commun. C'est PARCE QU'IL est intelligent qu'il vit dans la pauvreté et non qu'il vive pauvrement MALGRE son intelligence. C'est un choix. Judicieux ; mines d'informations, bons angles de vue sur l'entière société, bonnes retombées qui dégonflent suffisamment les "réalismes" enflés des puissants pour qu'il soit plus facile d'en ausculter la flatulence. Que vit-il ? Il prend un bout d'étoile, un flot de pollen, trois couleurs, une odeur, une structure de pensées et l'utilise comme carburant à son radiateur interne, énergie à son arc de lumière. Nageant comme un poisson dans l'eau en la culture, le moindre fait illumine son vif argent une enfilade de pièces somptueuses jusqu'à l'infini, et se nourrit par scissiparité, infiltration de l'aventure de la nouveauté, du contact avec le charnel inconnu. Les journées sont tellement pleines que la vie vient y tinter une mélodie d'une douceur à fendre l'âme. La sincérité offre bien plus que le cynisme. La vie donnant encore plus à qui a plié devant elle le genou, que le riche peut voler, dérober, arnaquer, arracher aux autres hommes. Et la "substance", "l'essence", de ce qui parvient à l'écrivain sans qualité de la vie, homme sans qualités, est tellement supérieur à l'illusion du riche au point que le siècle suivant n'accordera de réalité qu'à l'écrivain. Mais poursuivra tout de même la mise en orbite de tentation suprême de la richesse et du pouvoir pour d'illusoires rapports humains. Qui vit la meilleure journée ? Comme la question ne sera pas posée, l'organisation sociale si stérile ne sera jamais revivifiée. Ni la façon de traiter l'écrivain. Sans documents, sans moyens, la moindre vérification lui demande des efforts physiques et des courbatures superflues. Pourtant se met en branle l'activation de l'intuition, de la concentration, l'optique du travail haut sur les mots, les concepts, tout ce qui est à la portée. Le temps est écartelé par ces foules de détails : écrire d'un trait ne peut que ressembler à une gourmandise. Trouver les solutions c'est sans arrêt des privations. Le moindre détail matériel qui n'existe même pas pour le commun grandit : entretenir une oeuvre, surtout maudite, tient de la plus dévoreuse maîtresse. En retour la certitude que ni la diffusion, ni la reconnaissance méritée ne seront au bout. Où est le mobile ? Le ressort parfait. Au mot chaque mot pèse, l'irresponsabilité est par trop fatigante. Le travail d'écrivain c'est beaucoup d'argent vital, d'efforts acharnés, de fatigues et chagrins inutiles puisque dûs au refus entêté et prémédité de reconnaître son vrai rôle. Parce que, non seulement, il bat à plate couture tout le monde, mais il assume double labeur pour gagner sa vie : le temps, tout le temps est donc contre lui. En résumé, pour lui, ce serait comme une course où lui est à pied et le concurrent en turbo. Pour renforcer l'égalité on a attaché jambes et bras de l'écrivain, baillons partout avec des poids accrochés, sans oublier toutes les personnes qui le harcèlent sans cesse. Le merveilleux c'est que c'est toujours l'écrivain qui gagne ; évidemment, il ne fait pas la course ! Le tragique c'est que tout le monde s'en foute. A cumuler tous les "handicaps", en effet, l'écrivain vaut exactement, cent personnes. L'athlète complet c'est lui ! Il ne peut donc que triompher de la société du spectacle, ce rabaissement à la compétition de tout ce qui fut, dans le passé, de plus authentiquement humain. Ainsi sans aucun moyen, et en me disqualifiant seulement, sans surtout l'aide des médias, en n'étant jamais diffusé, je suis parvenu à des résultats asymptotiques. Malgré des éboulements de réactions inextricables, j'ai toujours agi selon le maximum d'efficacité et le minimum de moyens, la recherche du concept qui se transforme selon les aléas et dans le descrescendo trouve obligatoirement son impact ; une pensée en étoile à ramifications multiples qui a bien servi à subvertir toutes les cloisons étanches entre les êtres, les classes sociales, les peuples et civilisations, comme les séparations entre domaines de compétence, si une discipline de la pensée n'a pas reçue ma visite c'est que son domaine de recherche était couvert par une autre, je me suis donc tapé toutes les sciences mais comme pièces d'un ensemble à bien rassembler dans l'épiphanie de "l'ensémblé" d'Albert Jacquard. L'écrivain accoucheur du changement et séducteur de la diversité, tient bien la possibilité de la solution. "L'esprit créateur pénètre intuitivement au fond des choses, plus il devient étranger à la masse et plus augmente la résistance de tous ceux qui, de quelque manière, se distinguent de la masse. La masse ne le comprend pas, mais elle vit inconsciemment ce qu'il exprime, non point parce qu'il le traduit, mais parce qu'elle le vit dans son inconscient collectif, que le poète a su déchiffrer. Les meilleurs de la nation saisissent certes quelque chose de ce qu'il dit, mais comme cela est d'abord conforme à ce qui se déroule dans la masse et que, d'autre part, cela anticipe sur leurs propres

intentions, ils haïssent le créateur, non par méchanceté : par simple instinct de conservation personnel" (P 186 Jung - Types psychologiques) mais encore l'oeuvre ; "Elle devait évidemment dès son apparition se heurter à l'indifférence des contemporains dont le plus grand nombre a toujours pour rôle de maintenir le présent immédiat, de le faire valoir et d'amener de cette manière l'issue fatale dont l'esprit créateur qui la présentait, avait déjà cherché la solution" (P 251 - Jung). La solution venait de qui on ne voulait absolument pas l'attendre, dévoilant ainsi, dans un à pic vertigineux, les monceaux de préjugés sur lesquels repose cette civilisation : un crissement, le pneu avale une partie de l'hébétude de la route, une stridence vient éveiller quelques branches, un choc de tôle plus aigu, pendant que tout le paysage se cache, tout plié derrière le talus, et ne se relève que lorsque le silence vient épousseter les herbes. Il y a bien quelques hommes qui ont quelque chose à dire, quelque chose de tellement important qu'ils se sont permis de tout bien vérifier, bien observer partout - ils vivent tous la même aventure. Normalement, telle est au moins ma réaction à cet égard, ils devraient passionner, intéresser ; mais, étrangement, ils reçoivent méfiance hargneuse et méchanceté froide. Tous les pouvoirs se prennent les pieds dans leurs mots. Successivement, ils virent leurs noms brandis (vieille coutume, fétichiste), leurs images toutes gesticulées, fait-il ci ou ça, leurs ambitions soupçonnées et donc obligatoirement décelées - mobilis in mobile - ce ne sont que les images extériorisées, du pouvoir, de la gloire et de l'argent établis. En aucune façon, ce ne sont eux, paradoxalement, c'est même l'inverse d'eux. Ecrire, cet acte fondamental puisque fondateur, n'est plus que pour dire que la même chose que tout le monde, pour ressembler, le moindre accroc dans le tissu des phrases provoque rejet, lire s'est se bercer. L'on n'écrit plus pour se différencier, pour laisser chance à toutes les versions, sensibilités et intensités, pour laisser, consciencieusement - ce mot qui a déjà disparu du langage courant - scrupuleusement, tous les possibles aux futurs. Finalement personne n'écoute ce que disent ces derniers hommes. Qui se sortent aisément de ces circuits d'illusions dans lesquels il paraissait que ce fut la seule ambition de s'y faire enserrer, bref les seules choses dont ils se désintéressent tellement, "Tout le reste", seul, les passionnant. Par exemple, suis-je donc si unique, je n'aimerai absolument pas passer à la télévision et résisterai autant que les circonstances le permettent devant cet acte me paraissant inutilisable. Où sont donc mes ambitions? Sinon assurer le succès méthodologique, artisanal; pas à pas, prise à prise, argument à argument, d'une oeuvre qui ne cache tellement rien qu'elle semble faire reculer la réalité de quelques pans de la collectivité. Qui aime son oeuvre ne doit pas la masquer de soi même, ses forces et ses faiblesses. Avec mon caractère plutôt brillant je pourrais faire encore plus d'étincelles, seule l'oeuvre compte, pas moi. Plus une seule oreille ne peut entendre des sons pareils dans un système qui n'est plus que le reflet permanent de lui même, il s'agit de toujours lui ressembler, en différer sur son seul détail - vraiment si peu de chose - ne sonne plus que différer EST diverger. "Je n'abdiquerai jamais le droit de ne jamais faire ma cour." (Montesquieu) Si les rois ont le droit d'abdiquer, le citoyen jamais. Il lui est plus nécessaire que quiconque de conserver la vertu. Les "grands de ce monde" ne se trouvent plus que chez les petits. Les symboles se renversent tous d'eux mêmes, comme la cuvette d'une machine à laver, les manèges Tornado, ou la pompe d'un puit de pétrole. Les points de repère changent tout simplement d'apparences : vue "d'en bas" de la société il y en a foison. Sûr que vu "d'en haut" c'est une disparation qui tend à devenir complète. L'ensemble du corps social donc, plutôt inconsciemment que sciemment d'ailleurs, semble désirer une re-vision de l'ensemble de ses fonctions, de la hiérarchie de ses valeurs, des points d'ambitions considérés comme les plus hauts, cet appel tout tiré par les groupes et individus porteurs d'une vision si complète et radicalement neuve du monde et des rapports humains et sociaux, qu'au moins, ils créent de la déconcertation. Leur pensée englobante se heurte de plein fouet à la pensée d'exclusion dominante ; la pensée d'exclusion de plus en plus dangereusement coupée de tout réel puisque le leitmotiv humain devient inaudible, la société, toujours de plus en plus complexe, n'a toujours pas commencée, pas seulement commencée, même malhabile, maladroit, son premier pas, tout premier pas sont essentiels - j'en sais un petit peu ; à force de faire les premiers pas vers les autres, je ne suis pas loin d'avoir fait le tour du monde. Le risque de la pensée englobante se précise à être trop taillée par la pensée d'exclusion dont toutes les fonctions deviennent bloquantes. Deux choses qui diffèrent radicalement de qualité ne doivent pas être empêchées de réagir très diversement à une situation nouvelle. La mutation intégrale de validité est à ce prix. Le véhicule stoppé, la portière arrachée aux sciures de ferraille, de caoutchouc, de plastique et de verre, planant en tous sens, il restait discernable le bloc du conducteur agrippé au volant. D'un geste, pas du tout calculé, brusque et sauvage d'une voix forte, attrapa l'épaule conductrice. D'une

lenteur encore plus ralentie, sans un soupir, sans un souffle de vie, il s'effondrait en poussière de l'intérieur de ses vêtements, tellement bien mis, qui tombaient si bien, qu'ils en restèrent raidis très longtemps, avant que de manquer de force et se replier, résignés sur eux mêmes. A l'arrière du véhicule trônaient toutes les solutions interdites d'utilisation, les problèmes devant rester éternellement sans résolution finale. "La compatibilité immédiate de toutes les positions sociales qui, dans l'existence ordinaire, ne peuvent être occupées simultanément, ou même successivement, entre lesquelles il faut bien choisir, par lesquelles qu'on le veuille ou non, on est choisi, c'est seulement dans et par la création que l'on peut la vivre". (P 52 - Les Règles de l'Art - Pierre Bourdieu) C'est dire qu'exister socialement, "c'est occuper une position déterminée dans la structure sociale et en porter les marques (automatismes verbaux ou mécanismes mentaux, les idées reçues chez soi et les autres) et aussi dépendre, tenir et être tenu enserré dans un réseau de relations, appartenir à des groupes, enseveli sous la permanence des choses." C'est dire que l'on est cloué à une position d'origine, il ne sert à rien de prôner l'Education puisque personne ne s'y éduque, n'y change ; ensuite c'est-à-dire quelques modifications de positions plus loin, l'on est cloué dans ce qui est prétendu être pensé et dit dans son soi disant groupe social d'appartenance. Normalement, ce n'est pas parce que l'on entre dans une banque que l'on devient banquier. Les apparences triomphent, puisque là oui ! Le travail que l'on effectue ne contamine en rien les subjectivités radicales. Lorsque l'on reste tout tendu vers les changements sociaux nécessaires, la tâche transitoire que l'on effectue n'est entachée en rien par la version qu'en donnerait tel ou tel groupe, par les connotations qui restent accrochées à tel rôle social. Rien ne peut modifier la volonté d'un individu décidé. "Ce que je vois dans la cour d'en face dépend de ma position et de mes dispositions (...) Et le malentendu provient de ce qu'ils sont, de ce fait, dans une situation différente" (P 118 - L'Idéologie - Raymond Bourdon) les deux personnes qui voient très exactement la même cour mais n'y voient rien de pareil. Les effets de position et de disposition créent le résultat d'une situation. C'est à dire que les dirigeants et puissants, du fait de leurs positions et dispositions, sont vraiment les moins aptes à parler pour tout le monde, ils ne parlent que d'eux mêmes. Alors qui le peut ? Le refus des déterminismes sociaux, d'une position sociale attachée, ligottée, est la première avancée. S'éloignant de l'amoindrissement et de la fermeture intellectuelle qui découlent de ne comprendre, voir, recevoir le monde que d'après ce que l'on fait, apparence du travail et de l'environnement direct. Personne n'a le droit de nous clouer à une position, de nous clouer à un préjugé : les intellectuels qui sont encore accrédités, donc discrédités, ne servent plus qu'à clouer, clouer, clouer, tout le monde dans des apparences ; et ainsi leurs becs seraient rivés. Ce lieu neutre d'où l'on peut survoler les groupes et leurs conflits, les différentes catégories et leur globalité, est-il recherché ? Qui essaie de parler pour tous ? Pierre Bourdieu prône "l'indétermination active du créateur" mais ce ne peut être qu'une méthode de déplacements incessants pour saisir tous les points de vue, chacun avec son excellence y paraissant évidente, qui se doit d'être couplée avec des analyses surgissant de toutes les disciplines scientifiques, afin de cerner librement chacun de ces points de vue, et de laisser à la globalité, qui s'élève de l'ensemble de tous les points de vue juxtaposés, de prononcer sa vérité la plus humaine possible, vous savez de celle que l'on a immédiatement envie de serrer dans ses bras - ah bon ça ne vous est jamais arrivé ? Dire la phrase qui plaise à tous, tendre l'idée qui rapporte à tout le monde. Est-ce devenu impossible ? Presque tant la marge se rétrécit. Les intrépides chercheurs de nouveauté, les courageux randonneurs de l'inconnu, tous ces esprits d'une souplesse et d'une rapidité de détente synthétique, d'un accord maximal entre l'écrit, la parole, et la sensualité de la recherche des rapports humains authentiques. Ces esprits bien trempés dérangent, désormais, immanquablement tout le système, ils sont donc rejetés. Juste le temps de happer la notion instrumentale qui prévaut : c'est l'étiquette de l'individu qui compte, et non le contenu de ses créations. D'ailleurs plus personne n'écoute plus personne - l'écrivain - observateur le sait. Si, quelques uns résistent encore ! Voilà ce que c'est que de traiter les êtres en objets, lorsque n'importe quelle marchandise vaut plus qu'un être, le système ne peut que perdre, lentement d'abord, puis, de plus en plus vite, toute légitimité. Le problème n'est pas de ce fixer sur cette péripétie mais de clairement dessiner, qu'après le trait est déjà fermement posé. Qui peut parler pour tous devient qui peut dire à tous les mots "clairs et distincts", selon Descartes, qui puissent ECLAIRER tout le monde, tout en donnant la méthode qui fait quitter une réalité d'un système bloqué en une perception soudain extérieure (selon les "sauts cognitifs" de Piaget) de cet entier système, et donc la distance, le recul, suffisamment, pour saisir les prises visibles et transformer ce système trop simpliste, et donc cannibale de ce qu'il y a de meilleur chez chacun, en un système prévoyant une autosurveillance

permanente. Comme l'image de l'antipouvoir collée au pouvoir pourrait en donner la sensation, la mise en place des contrepouvoirs doit toujours précéder celle des pouvoirs, et dans la hiérarchie des valeurs et dans la méticulosité des précautions. Nommer ces nouveaux pôles d'impulsion et de correction sociale d'antipouvoir aurait un capital symbolique nettement supérieur à "contrepouvoir". Ainsi se dévoile la nouveauté radicale de nouvelles fonctions sociales qui n'ont même pas encore de noms, d'activités neuves issues d'un dépliement de la vie sociale arrachée à la crispation infantile d'un centre de décision, qui soit à la fois d'observation et d'octroi de la hiérarchie des valeurs sociales. L'argent comme valeur sociale centrale ne peut plus désormais faire croire qu'il soit, tout à la fois, source, moteur et but de la vie collective : l'argent ne peut enrichir tout le monde, il ne peut enrichir que le plus petit nombre supportable pour la collectivité. Tel est son but, son moteur y reste tendu, et sa source, depuis toujours déviée. L'importance de la compréhension que ce n'est pas, que ça ne peut pas être aux décideurs de décider de la hiérarchie des valeurs, mais à ceux qui s'intéressent "aux joies et peines des gens" (Adam Smith) "Lorsqu'on veut changer les moeurs et les misères, il ne faut pas les changer par les lois" (Montesquieu - l'Esprit des Lois). Les nouvelles fonctions, non encore nommées, sont de toute façon menées par l'écrivain, qui les rend visibles, et surgissent d'une vie sociale pétrie de changements en douceur et de développement, de toutes les diversités puisque, selon le mot de Benjamin Constant, l'uniformité c'est le mécanisme, et la diversité l'organisme. Notre civilisation monolithe veut retrouver son corps. Et faire plein de choses avec. Afin que le mot de Kierkegaard, puisque le catastrophisme ne doit sûrement pas être attribué aux poètes, vous savez chacun son rôle et jamais la question QUI distribue les rôles, que ce mot de Kierkegaard ne se réalise pas "Il arriva que le feu prit dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit de plus belle. C'est ainsi je pense que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce". Même si l'inconscient de la société recherche un joker, ce qui sonne comme une bonne blague autant que comme un sorteur de situation, même si les soi disant élites se délitent - il suffit de comprendre qu'il ne suffit pas de se déguiser en sérieux, de se déguiser, sournoisement, du costume du sérieux, du faciès du sérieux pour l'être. Qui l'on prenait pour un bouffon l'est, lui, infiniment sérieux, puisque voulant réussir en VRAI l'émergence des nouvelles fonctions, il ne se cache pas derrière les apparences, sachant le sérieux de la tâche, il laisse toute possibilité aux détracteurs de juger sur pièce. Tandis que ceux qui se déguisent en gens sérieux montraient que, pour eux, seules les apparences comptaient, ils ne risquent pas de travailler sérieusement donc à l'émergence de quoique ce soit de nouveau. Entre ces rôles se fermant sur eux mêmes, corporatismes et aveuglement, des visions, et le rôle tourné vers le plus vaste, vers le toujours plus vaste d'une pensée qui inclut, le possible, valide et légal, ce qui fait regretter que ça ne soit pas déjà plus entamé - le nouvel écrivain. La pensée incluse. L'induction de Robert Musil. Qui submerge le technocrate, le spécialiste au surgissement du danger qu'ils représentent ; pour comprendre un problème en profondeur il faut oublier que d'autres problèmes se posent, mais, comme toutes les disciplines agissent de même, les problèmes actuels ne dessineraient-ils pas, tout simplement, la carte géographique de la frontière entre toutes les disciplines, et chacune entre elles. Un savoir qui exclut, ignore (un comble pour la connaissance !), oublie, omet, écarte, rejette, ne peut se targuer d'avoir grande efficacité humaine. De quelques parts que l'on retourne les pseudosolutions actuelles, mais avec l'authenticité qui débarbe les fils en la pureté de leur projet, l'on ne peut qu'admettre que la société appelle à de nouvelles fonctions. Ne serait-ce que pour mieux se voir et se comprendre elle-même. Jean Giraudoux, dans Intermezzo, avait proposé "l'Ensemblier", qui rassemble les pièces du puzzle, leur donne sens et permet une vision globale. Albert Jacquard a repris le thème. Il faut donc maintenant l'incarner. QUI, maintenant, peut faire fonctionner au mieux cet "Ensemblier" ?

L'ENSEMBLIER

Pour qu'émerge avec clarté la fonction novatrice "d'Ensemblier" n'est-il pas judicieux que je parle de ce que j'ai le mieux vérifié, ce que j'ai vécu.

Je suis le résultat de tous vos projets, mais pas reconnaissable ; inattendu, au-delà de vos espérances. Je ne suis pas objet, je "deviens" donc ce qu'il est, charnellement et humainement. Le plus adéquat, ce en quoi un pouvoir de papier et une technique d'objet ne peuvent reconnaître le phénomène. Je suis ces résultats, mais n'agissant pas où et pour qui vous voulez, je n'aspire qu'à l'humanité, n'aider que les pauvres et rester dans le peuple, qui a le don d'être peuplé. Les résultats persistent malgré tout, les apparences sont de plus en plus trompeuses, et comme je commence avec les résultats je vois plus loin que les projecteurs dans l'avenir.

Ainsi suis-je la réalisation du projet éducatif dans son entièreté : apprendre à apprendre. Sans arrêt, je le pratique en passant d'une discipline à une autre, mais comme cela dessine en moi la vision globale, ce projet ne pouvait que me rejeter. Puisque je suis la réalisation de l'espoir de chaque science, chacune pour soi : un esprit curieux, tout le temps en alerte, sans a priori ni a posteriori, sans préjugé ni désir de juger de même, un esprit hypercritique, transversal d'insolence, humble et tendre et autres facettes, ce en quoi je saisis toujours la nouveauté la plus tatouée de vie qui scintille vaguement dans le flot du conformisme. Bref, je suis le désir secret de chaque science ignorante des autres : mais comme elles ne veulent pas se l'avouer, elles m'excluent.

Tout aussi bien je suis l'ambition de vie de tout un chacun : une richesse intérieure telle qu'en pâlisent d'envie tous les signes extérieurs de la richesse. Mais comme chacun reste coagulé dans son milieu, qui n'est même au milieu de rien du tout, chacun, pour les bonnes et excellentes raisons de ce groupe social, me rejette. C'est pour eux que j'étais réussi, pas pour les autres. Que je déborde toutes ces classes mesquines de séparation ne peut inclure un succès de ma part. En eux, c'est eux qui décident dans la perte vertigineuse des valeurs. Qu'y puis-je si toutes ces classes me semblent étriquées, notamment les classes dites supérieures : je le sais, elles m'ont frôlé ! Je suis, pourtant, la réussite qui subsume tous ces stationnements interdits dans les rapports humains que l'on nomme classes sociales. Enfant de ce siècle, j'ai sans cesse écouté, et sans cesse regardé, je ne plane donc jamais, j'ai expérience très riche et, pourtant, en tant que minorité complète, complètement tout le monde me rejette pour des motifs qui se trouvent donc être l'inverse de ce qui fait l'étoffe de leur carrière, la structure de leur évolution de vie, leur caractère. Bref me reniant, c'est eux mêmes qu'ils renient, piétinent, c'est sur eux mêmes qu'ils crachent, comme ils ne rejettent qu'eux mêmes en m'expulsant. Jour après jour, je suis vraiment au courant des nouvelles du jour puisque, chaque jour étant nouveau, ce qui va s'y passer et s'y dire ne peut être connu, prévisible, ni d'ailleurs dicible. Sinon ce ne sont plus des nouvelles mais des vieilleries. A cet exercice permanent puisque la pratique de la réflexion est un sport complet, de très haut niveau, et nécessite donc un entraînement de fonds, le dommage c'est que les athlètes de l'esprit ne soient pas montrés comme étant bien plus souvent plus doués que les athlètes physiques - ah bon vous ne saviez pas que pour penser l'on utilisait TOUT son corps. D'ailleurs, n'y-a-t-il pas une ressemblance entre la structure interne des glandes du cerveau et celle du sexe mâle ? L'imagination étant évidemment un muscle, à l'entraînement torride. Avec mon POINT de vue sur les nouvelles, sûr que ma parole devienne de la vitesse de la lumière, en même temps commentaire sur le commentaire du commentaire et vision externe et interne du phénomène, avec zoom rapide et large, et approche microscopique, simultanées, aussi tout le monde veut l'effacer, l'annuler, la porter vite loin de ses yeux. Et de cette profondeur, souplesse et habileté de vues ils ne décèlent qu'une personnalité naïve, rêveuse, irréaliste, incompetente, alors, qu'à toute évidence, il faille être plus que réaliste, sans illusions, radicalement téméraire, pour maintenir la multiplicité des ancrages des points de vue. Me rejetant si légèrement, c'est toutes leurs possibilités mentales qu'ils ne prennent pas au sérieux, et passent, rêveusement, leur temps en pensant que la vie ne serve qu'à arnaquer, se méfier donc, profiter, ne jamais écouter ni reconnaître donc, des autres. Pauvre litanie, monotonie terne bien pire que, celle qui serait imposée par une autorité répressive.

Malgré tout cela, je suis totalement présent. Tout seul. Et tout le monde contre moi. Pourtant plus à la page, à la dernière mode vu que c'est moi qui l'invente, dans l'air du temps, mais en "vrai". Alors comment puis-je être perçu seul, si je suis déjà si nombreux ? J'ai même plus d'amis que je ne pourrais jamais tous voir et visiter. Je suis, de plus, tellement dans le futur que je puis en parler dès maintenant. Alors ne me repousse-t-on pas sans cesse, puisqu'avec une telle fiabilité je réalise, et tous les jours, les désirs secrets de tout un chacun. Mais en "vrai", pas pour en faire parade sociale, pour savoir et vivre, et pour savoir vivre.

De plus, mon style est si tendre que je le confie à chacune et chacun, je lui parle comme si depuis toujours l'on se connaissait, bonne méthode pour se connaître tout de suite, avec la vitesse de la lumière pour trouver et éclairer l'essentiel, une aventure à chaque parole. Je ne

m'éloignais de personne, en ne me ponctuant élite, je me rapprochais de tout le monde en vivant la même vie, mais transformée avec mes dix doigts sans moyens. Voilà comment que c'est. De cela je suis parti, c'est ce qui est dit et fait à ce sujet, voilà comment j'ai trouvé ce qui bloquait, et voici comment j'ai contourné l'obstacle. Mais trouver la solution "devient" tabou, la rechercher déjà une transgression, et l'élite doit rester en cage loin et isolé, dans tous les sens du terme, de la masse, elle ne peut partager le sort commun. Ecoutez donc le son, ce ne sont pas des ordres, des enseignements, des conseils, juste une beauté, une vérité, une sensation à votre portée, gratuitement. Si vous vous en saisissez, je n'ai rien vu. Ce n'est certainement pas moi qui vous jugerez pour quoique ce soit. Sinon pour votre esprit négatif, vos ondes négatives, vos pensées négatives, votre refus des actions immédiates qui transforment, donc vos rapports humains en négations lorsque tout et non non et non. C'est que notre vie est à ce point liée, coagulée au changement indispensable, même déjà légal et valide, des mentalités, que le changement de chaque détail, l'un après l'autre, nous tient tellement à coeur. En échange, ça change, ça change pour l'échange, mes arts, EN GRAND, sont mon but - aucune limite ne semble m'effrayer, le gigantisme peut convenir à l'art mais guère à la vie sociale. Ecoutez donc ces mots, ils ne remettent absolument pas votre réalité présente en danger. Si je parle vous n'êtes pas en danger. Ce serait même exactement l'inverse. C'est moi qui suis en danger. Je parle pour dévoiler le trajet, les directions et les clés que recèlent les mots, parfaits instruments de navigation et bien impénétrables pour qui ne sait pas que "Si tu veux connaître, agis" (Von Foerster). Les mots, par leur structure, sont un projet social permanent, le diagramme même de l'action, concentrant la réflexion des positions et dispositions, ils ne sont toujours pas pris au sérieux. Pour moi, ils sont ce qu'il y a de plus sérieux. O.V. Quine signalait, récemment, "et c'est pourtant par les mots que l'on peut s'en sortir." Il paraît que c'est un original - alors ! Les rebuffades incessantes, dès l'ouverture du dialogue à bijou de mots m'ont quelque peu dissuadé de parler, si peu ; sauf d'aborder qui que ce soit, dans la rue, pour l'embarquement dans un voyage de mots. Je me rends compte, avec le recul, qu'avec cette méthode sincère j'ai beaucoup, beaucoup aidé les gens qui partirent en ces voyages. Ainsi avec des mots le "changement" leur fut transmis. Malgré cela, fraîcheur éternelle, sans nulle aigreur, ni amertume (raté le coup du maudit, du proscrit, du hors la loi, si l'indien est chez le shériff et que les bandits disent que ce n'est pas bien du tout d'être chez le shériff, vu leur haute moralité, l'indien ne reste pas l'indien c'est à dire n'est que joué dans les phantasmes de pouvoir des bandits qui voulaient juste devenir aussi shériff. L'indien continue toujours sa vie d'indien, je signale.) Qui parvient à meurtrir ma vue embuée parfois de quelques larmes ? Que pouvez vous donc reprocher à ce visage sinon les chagrins que vous lui avez délibérément fait ? Alors au fait de quoi pourriez vous donc me parler maintenant que vous "découvrez" (étrange c'est toujours vous qui découvrez) que ma parole et sa méthode sont devenus non seulement indispensables, mais très responsables ? Faudrait tout de même pas exagérer !

J'ai donc fait tous les plans de déprime et d'échec et lorsque, pour la millionième fois ou la milliardème, comment voulez vous que je me rappelle, le quiconque me jette l'obstacle cette fois-ci décisif, j'en sors, ce qui crée la surprise. Mauvaise. Les prouesses permanentes sont chassées par les images banales qui hypnotisent tant les porteurs de prothèses visuelles à écran zappeur. Ayant fait tous ces plans, je sais pertinemment comment réussir, alors comment croyez vous que je ne réussisse pas à réussir, c'est à dire ces rapports "humains" de profits et d'arnaque, de méfiance et de surdité solitaire, de fronts entêtés et d'ambitions si stupidement matérielles. J'appelle cette réussite un échec, un échec social, un échec individuel et un échec humain. Comme je ne suis pas très nombreux à opter de même, mes "réussites" sont prodigieusement ignorées (cette étape décisive de la connaissance !). Ma démarche reste, parmi le maëlstrom, dans les plus scientifiques du siècle, j'avance, je prouve, laisse le passage écrit mais avec un filtre à lumière qui empêche la lecture à tout ambitieux pour lui même, c'est-à-dire qu'il suffit de décaler les phrases de mots poétiques pour qu'elles paraissent ne pas être le constat clair d'une vraie expérience. Je reprends la voie. Et cela depuis mes dix ans. Autant dire que le nombre de rues découvertes ont largement eu le temps de "se découvrir" devant moi. Aussi je donne au futur toutes ses chances, dès aujourd'hui. Pourquoi attendre demain ? Je suis dans le futur souffrant tout ce qui reste d'invivable aujourd'hui. Le "changement" paraît bien plus compréhensible s'il est vécu physiquement non ? Ce passage risqué me semble très utile, scientifiquement, puisque je suis très ambitieux pour les autres. Je voudrai tant qu'ils s'élèvent, qu'ils créent, qu'ils s'épanouissent, qu'ils réussissent leurs vies. Je suis plus ambitieux pour les autres que pour moi. Et c'est pour cela qu'un rien me ravit, me surprend, m'étonne, me fait fondre : je demande tellement peu aux autres, qu'ils ont de la marge. Et tant à moi même. Puisque le

soleil de la société je sais où il est, mais si dur à fréquenter "La pauvreté est une compagne ardente et redoutable ; elle est la plus vieille noblesse du monde. Bien peu sont dignes d'elle". (André Suarès - Péguy). Le soleil de la société est dans la pauvreté, cette définitive royauté. Personne ne semble heureux des trouvailles de qui que ce soit, de la petite musique de son cœur. Moi si. J'écoute tout avec ravissement. La grande aventure spirituelle, ainsi agrémentée sans cesse de petites offrandes individuelles. Ce n'est pas ce que je dis moi qui rend ce que je dis intéressant c'est parce que c'est intéressant que je le redis. Ce qui m'importe ce n'est pas QUI dit mais ce QUI EST dit, c'est pour cela, qu'avec moi, des parties de l'élite ne restent pas longtemps élite. Bien peu paraissent multipliés des lumières des autres. A chaque petit fait positif, musique, succès de telle diversité, passage d'une sincérité et d'une authenticité...etc je suis épanoui, c'est un peu plus pour l'humanité, c'est un mieux pour le travail et l'Esprit, me dis-je. Est-ce si mal ? Impression d'être sans cesse à transgresser des tabous, n'est-ce pas moitant ?

Ainsi suis-je à tous les carrefours. Quoique vous parveniez à penser, je le suis déjà. Rapport entre l'axiome trouvé et l'action à entreprendre qui survient comme un flash avec toutes ses implications. Je suis incontournable puisque je suis dans tous les jeux. Et tout le monde me veut dans son jeu, mais me renie devant les autres. D'une façon ou d'une autre, il faut en passer par moi : ça forme comme le temps qui guide tout ça, non ? Tout ce qui fut dit, écrit, pensé dans ses meilleures moulures se réalise bien un jour. J'y ai ma part. Tout est concilié, depuis toujours, même si tout est fait pour semer du conflit, de l'opposition : "réaliser" rend réel par deux immenses voiles à la fois, piger, le réaliser dans la tête, et le faire surgir concrètement à l'extérieur. Chaque mot est gigantesque pour qui daigne prendre tout au pied de la lettre et se dire que si Dieu est verbe il n'y a qu'à regarder dans chaque mot - monument et la solution s'y lit clairement. La microscopie appartient aux humbles qui voient donc la structure enchanteuse de l'univers. Pour que quoique ce soit soit réel, la tête toute entière doit le piger, le réaliser, l'accoucher au monde, et l'imagination sera, encore et toujours, essentielle, rien ne renie rien, l'esprit n'est pas divisé contre lui même, tout concourt à "réaliser", inconscient comme conscient, intuition comme logique, image comme concept etc... Le cerveau tout entier se réalise à "réaliser" donc. Sans esprit pas de réalité. Alors que pensez de ceux qui cinglent que pour être "réalistes" faut surtout pas penser ? Penser est une fontaine de jouvence, un élixir de vie, penser est l'éternité en réponse. Se moquer des idées reste irréparable ! Mais "réaliser" c'est sortir de la gangue du concret, bon la tête et ses sens bien sensuels sont là pour le saisir, le réaliser, objet interne ou intime - spectateurs intransigeants - mais c'est un travail de montagne, d'élaboration, de sculpture, de précision, de mécanismes qui est en cours. Le corps de muscles et d'os, d'organes et de chaleur, de battement et de pulsation se montre. Il n'est pas divisé contre lui même ni en conflit avec la tête. La sagesse lente sait que l'esprit doit, D'ABORD, imaginer, devenir facettes et reflets, où se colle la modélisation, l'objet réduit, l'impulsion gainée de formes et de forces, que l'esprit prime, puisqu'ENSUITE il demeure nécessaire au bon déroulement de la mise au monde et de l'apparition du nouveau. Sa sagesse muette dans le frénétisme ne peut comprendre les frénétiques qui hurlent, sans arrêts, après les mots, les idées, la pensée, l'écriture...etc en ne disant ce ne sont "que" des mots. Bel argument ma foi, va-t-on dire ce n'est qu'un corps, qu'une tête, qu'un pied, qu'immédiatement une complicité injustifiable s'établirait. Le refus de penser, car ça fatigue, ça fait mal (normal ça dé-rouille !), se marie donc très bien avec le rejet violent de l'écriture, cette bombe de vie, cette exubérance qui sans jamais AVOIR raison est toujours DANS le vrai, se baigne sans cesse, tête et corps compris, dans la raison. Loin de celui qui A la raison, mais ne sait comment la manier, et donc ne peut que vaciller j'ai raison, tu as raison, garde là donc, planque là, avare. Etre DANS le vrai, résonnerait, plutôt, comme asperges en tout, répands-le sur tout, guéris tout de lui. Le refus de l'écrit, donc de parler et de penser pour du vrai ne peut aboutir qu'à tout est faux et tout est inversé. Comme le nazi le savait lui qui refusait penseurs, écrivains et artistes, la culture, petite ou grande, ses premières cibles.... et premiers occupants dans ses camps, avait bien construit un monde à l'envers, où toutes les valeurs étaient inversées. Cette ressemblance commençant d'être tapageuse, avec tant de "modes" d'aujourd'hui, dessert qui au fait ?

Je ne suis pas l'anarchiste qui voudrait tout casser mais le démocrate. Ce n'est pas la vision des autres sur le "changement" qui décide de la réalité de mon action. S'ils vivent au XIX^e siècle où l'anarchie pouvaient être un acte total, de se cantonner en cette vitrine dans un monde parfaitement spectaculaire paraît bien étourdi. Je suis donc un démocrate et si la définition m'en était demandée, je poserais la question : aux U.S.A. quels sont les partis politiques ? Républicains et Démocrates ! Pourquoi ce n'est pas la même chose ? La République n'est pas la démocratie et vice versa. Comment aller jusqu'au bout d'une telle

pensée ? Etre démocrate comme exigeant la démocratie tout de suite et en sa totalité, semble soudain plus subversif "qu'anarchiste". Ce ne sont, une fois de mieux, pas les autres, surtout ceux qui ne me connaissent pas, à décider de mes opinions. Les mêmes qui "inventent", les calomnies invitent à ne pas "se prendre" la tête avec ça. Surtout dès qu'il s'agit de penser c'est à dire de penser...aux autres, sans la tête pas moyen de réellement penser aux autres. Alors vous pensez si moi je me "prend la tête". "Il n'y a pas de modèle pour celui qui cherche ce qu'il n'a jamais vu" (Paul Eluard).

Je ne suis pas étiquetable puisque je ne suis pas encore nommé. Même si je montre clairement que j'assume la montée d'une nouvelle fonction, parmi d'autres qui présagent des nouveaux fondements de la vie sociale. Des appels incessants de l'inconscient de la Société décrivent, même maladroitement et dans une incohérence de contradictions, son désir de ces nouvelles fonctions libératrices...

Je suis celui qui guérit la société. Freud, et personne ne l'a contredit, efficacement là-dessus, a démontré que le langage pouvait guérir, que les mots soulageaient les maux. Mais ces guérisons se faisaient dans un coin, en cachette, pour un seul, à part ; et, ne s'interrogeant pas sur leurs buts, leurs fins, ont pu être gravement considérés comme retaper la machine individuelle pour qu'elle fonctionne dans le système social - ce qui n'est plus une guérison mais un badigeon. Cependant, pour la société en grand, grandeur nature, totale, il est possible d'élargir le concept et de tenter de soigner la société par les mots, de la guérir par un usage très nouveau du langage. Ce que j'ai systématiquement pratiqué dans mes oeuvres. Avec le recul, la méthode me semble non seulement excellente mais indispensable.

Je suis toutes les métamorphoses et les moyens de le dire.

Je suis toutes les révoltes et les réconciliations.

Je suis surtout les conciliations et puis les réconciliations entre les hommes et les femmes, les races et les enfants, les riches et les pauvres, les penseurs et les pensifs, les amoureux et les réalistes, pour qu'ils soient les mêmes.

Je suis toutes les attitudes positives, ce qui enthousiasme, fait se surpasser, ce qui passionne et stimule.

Je suis tous les projets, tous les plans, toutes les entreprises, les lignes d'horizon, ce qui tire vers le futur et fait que nous fassions quand même quelque chose pour les autres.

Je suis tous les savoirs et les manières de savoir, de toutes les civilisations, orales ou écrites, de tous les lieux et de tous les temps, les sagesse me croient toutes et les folies me poursuivent.

Je suis celui que tout le monde recherche, mais, en sa présence, le rejette comme d'avoir vraiment trouvé ce qu'il cherchait, la recherche doit demeurer permanente et son aboutissement ne jamais commencer.

Je suis toutes les minorités, amoureux des ghettos, mais je suis tout de même la majorité puisqu'assemblant tous ces ghettos, j'encerle et transmute l'actuelle dictature des classes moyennes.

Je suis tout ce qui peut se penser, rêver, ressentir, émouvoir, se rendre visible, audible ou sensible.

Je suis tout. Et même le reste.

Je sais donc à quoi m'attendre.

J'ai déjà tout vécu des rapports humains. Surtout le pire. Je n'espère plus que le meilleur. Je sais D'AVANCE que je vais être mal compris, mal traduit, mal présenté, exprès. Trainé dans la boue, ridiculisé, traité comme chose dérisoire, mais, à la fois, summum de quelque chose, ce qui reste extraordinairement contradictoire, mais n'intrigue toujours personne - manié avec une inexplicable familiarité qui dévoile son tatouage de propriétaire, voulant me posséder au sens d'arnaquer, ils veulent aussi m'avoir - mais sous la main. Cela m'est déjà arrivé, et je sais donc que je n'ai rien de bon à attendre. Alors pourquoi persister ? Si ce n'est pour moi c'est donc pour les autres. Et voilà le mobile. Un désintéressement définitif qui va même jusqu'à risquer sa vie. Pour moi jusqu'à mon dernier jour, je n'aurai rien de bon à attendre sinon le labeur permanent, et somme toute bénévole, auquel je me suis attelé : montrer que tous les problèmes intellectuels, absolument tous sont résolus, ce qui confirme la légitimité, la légalité et la validité du monde nouveau qui émerge désormais. Tous les problèmes intellectuels sont résolus et la résolution ferme et inébranlable, qui découle de cette conclusion, change radicalement tous les rapports sociaux et humains ; il ne reste qu'à vivre la légitimité de tout cela la société se redistribuant différemment et bien plus largement, que congestionnée, agrippée et étreinte dans un polycentre de décision, vision et modélisation. Le changement de vision, au contraire, retrouve les spirales des lois de l'univers et frappe à la porte individuelle de chacun pour lui rappeler que son action est

irremplaçable, indispensable, et pour cela irradie d'une valeur incommensurable, puisque devant l'ampleur actuelle de l'enchevêtrement de la complexité, les solutions aux problèmes ne peuvent plus qu'être individuelles. C'est la clé qui entre en toutes les serrures changeant de position et de point de vue puisque le but recherché reste le changement de mentalité et de style de vie. Et dans ce domaine, la subjectivité irréductible que je suis a, peut-être, plus d'impact, d'effet sur la collectivité, que les colosses des organisations en tout genre rendant donc incompetents, inefficaces, les millions qui sont piégés par les mécanismes stériles des systèmes. Et tout cela sans être jamais passé dans les médias. Comment expliquer cela : c'est (et ça pouvait être) qui n'a aucun moyen qui a le maximum de répercussion, qui est impublié qui reste le plus lu, qui ne passe pas dans les médias qui est en fait, le plus connu ? Comment expliquer cela ? C'est parce que l'appel vers la nouvelle organisation sociale est si fort, si puissant, même si profondément inconscient, hé bien puisque personne n'est autorisé à l'expliquer, que chaque mot que je dis, chaque acte se voit, à l'instant, répercuté en ricochets, à une vitesse folle. L'on suppose que j'aurai un pouvoir surnaturel alors qu'il est fruit d'observations permanentes, d'analyses et recoupements, d'utilisations de nombreuses grilles de déchiffrement de tout une armada qui peut, effectivement, faire croire au surnaturel à une époque où le goût de l'effort, du désintéressement, du bénévolat devient solidaire de TOUTE la société, même des parties qui doivent s'amender. Cela c'est mon action. Mais je ne veux que la faire disparaître sous toutes ses lignes de départ de tous les autres : à la limite, peu m'importe d'être oublié pourvu que le "changement" ait un DEBUT. L'élan se devant de venir de l'intérieur, du plus profond, de chacun, et de ne plus être cette chappe lourde qui en déguise tout l'extérieur à la forme d'un diktat venu du haut, d'un impératif terrorisant lancé du bas, de la pression antidémocratique de tous contre un (ou l'inverse du CHEF du premier 1/2 siècle), chacun a d'autant plus de valeur qu'il en reconnaît aux autres. Les rapports humains commencent à ressembler à des présentations de bijoux. Mon oeuvre, soit l'ensemble des livres qui constituent un ensemble de sens, une figure complète, présente déjà cela. Il est donc toujours plus inadmissible qu'elle soit censurée, Plus air du temps qu'elle, impossible. Le fait que cette oeuvre soit censurée me laisse présager du sort qui peut m'être réservé, je ne me fais d'illusions sur rien ni personne. Et pourtant, je continue : le mobile encore ! Tous ces actes à court terme, qui n'ont pas de sens porté par une direction fléchée claire, me semblent infantiles ou mesquins, et je dois les dépasser même s'ils m'obstruaient totalement. A échéance, c'est ma voie qui restera, de toute façon. Puisque j'ai le plan complet, c'est à dire qu'au fur et à mesure que j'avance tout se met en place et mes actes passés s'en voient tout ramifiés. La lumière qui me guide fait que je sais très exactement ce que je fais, pourquoi, et qu'il paraît donc n'être ni un acte intellectuel ni spirituel de cacher le destin tout de même un peu hors du commun (pour le moins !) que je porte. Ce n'est donc que caprice des richesses et hystérie des pouvoirs. Pourtant malgré ces inutiles stationnaires qui encombrant la REPRESENTATION du "Tableau de bord social", mon oeuvre à chaque étape de l'évolution s'encastre parfaitement, resté toujours la pièce manquante qui fait perdurer l'échec social, et le naufrage insupportable (du moins pour moi !) des individus.

Et puis ces étranges personnes qui vont me "découvrir" - pourquoi étais-je enseveli, masqué sous un monceau de mensonges et d'apparences, - qui, par ce bête acte de lecture et de pose d'une étiquette vont acquérir une ANTERIORITE de valeur sur moi. C'est parce qu'ils m'ont découvert que j'aurai de la valeur et non parce que j'ai de la valeur qu'ils me découvrent. Cela fait pas mal d'années qu'ils le savent. Ayant, en une minute, donc, eu l'automatisme de me découvrir ils seront plus intéressants, plus informés, sachant indiquer le comment du pourquoi, que vingt ans de travail. C'est à dire que sans cette oeuvre leur faculté de découvrir seraient tout aussi puissante. Il n'y a donc pas besoin de pensée pour que la carapace de leur fonction tourne à vide. Quant à moi cela fait longtemps que je me suis découvert. Chapeau bas et tête nue devant, la beauté et la vérité. Aussi puis-je indiquer simplement que sans oeuvre il n'y a pas de découverte, l'oeuvre leur est indispensable pour exercer leur stérile fonction. Mais que l'oeuvre par contre n'a nul besoin de découvreur, puisqu'elle a un auteur qui, lui, agit dans le sens de la publier parce que justement elle est à découvrir. Je ne vise donc personne en écrivant, sachant toutes ces absurdités d'avance. J'écris plutôt pour le suivant - et immanquablement tous les vingt - vingt cinq ans il arrive et les réactions sont monotonement toujours les mêmes : critiques disproportionnées et hallucinées, hystéries et irrationalismes, rejets violents, comme les résultats demeurent semblables : au demi siècle suivant l'exclu devient l'inclu trop fort et l'on emmerde alors tous les nouveaux créateurs avec cette présence que l'on dénigrait, méticuleusement, une cinquantaine avant. Ce scénario reste d'un lassant, vous dis-je. J'écris pour le suivant qu'il

sache au moins, et que par avance, puisqu'il est possible de savoir d'avance le fonctionnement du système tant il est mécanique et non organique, je lui décris ce système, il y a un être qui s'intéresse à son labeur - avant même qu'il soit effectué. N'est-ce pas renversement de la postérité admirable : le suivant y verra nettement mon postérieur. Je n'écris sûrement pas "pour" les éditeurs, ils sont soumis à la pression du tous contre un et rarement savent sentir que le vent se trouve du côté du un qui sait parfaitement le retourner dans le sens de tous - et donc faire confiance à l'écrivain qui sait immanquablement tout mieux que les autres, et avant les autres. L'aménagement du territoire s'avérant un total échec pourquoi persister et saccager d'avance l'aménagement du futur en interdisant l'accès aux parfaits aménageurs que sont penseurs et écrivains. A moins que la guerre contre la logique ait encore triomphée qu'il ne faille pas dire on prépare le futur à l'avance mais on le prépare une fois qu'il est arrivé. Je n'écris pas, non plus, pour un pays quelconque mais pour tous, la France ne peut se dire propriétaire de moi : j'ai des racines bretonnes qui me conviennent parfaitement, par ailleurs, je suis européen puisque je parle plusieurs langues européennes, j'ai même vécu, habité dans quelques pays d'Europe, et enfin, ma hauteur de vue et le goût de mon cœur, m'autorise à me passionner pour l'humanité et à m'en considérer comme un membre sacrament actif. J'écris donc pour tout le monde, au sens fort du mot, pour le futur plein de monde. Il semble donc que j'écrive pour autre chose que pour vendre, si la société est devenue sourde à tout autre mot que celui-là, ce qui fut toujours le but de l'écriture, je n'innove donc pas. Dès que j'écris, d'ailleurs, je ne m'intéresse plus à ce qui pourrait m'arriver. Je n'écris donc jamais sur moi-même, c'est même la dernière chose qui pourrait me passionner. Je retranscris le maëlstrom d'observations et de monstrations des liens entre tous phénomènes, avec les plus beaux et plus précis mots que je puisse trouver. Principe de l'épissure. Soudain, je suis immergé dans le dédain de moi, cerclé d'univers comme si l'air, les arbres ou le pollen suspendu me parlaient. Je sais pertinemment qu'ils ne me parlent pas mais c'est le tracé d'une inspiration qui me dépasse totalement. Je veux dire que ça ne se passerait pas si je perdais mon temps à m'admirer dans un miroir. Sans posture, sans pose, je suis métamorphosé par l'écriture qui se sert donc de moi pour dire ce qui reste de vital à dire pour la continuation de la collectivité. L'écriture demeure bien un des derniers actes où l'écrivain ne s'occupe jamais de lui, vous comprenez. Il y est tout ABSORBE dans cet amour caché, bien qu'infini, pour tous les autres. C'est le dernier des magiciens que cette époque de soi disant fête aura, peut-être, seule, réussi à anéantir. Comme si la fête n'était pas dans la tête, D'ABORD ! Saisi par le flot, de toutes parts à la fois, de tous les sens, interprétations, niveaux, milieux, visions du monde, points de vue et la flèche décochée vers le problème central et avec tous ces traits lignés, l'expérience, sensibilité, couleurs, goûts, parfums, sons, mélodie des phrases ou tempo à scander par des allitérations, contrerimes, effets poupée gigogne, échelles symboliques de sens qui passent de la philosophie à la sociologie psychologie histoire littérature...etc observent biologie, molécule, astronomie, nature...etc, le tout, parfois, réverbéré parfaitement l'un sur l'autre. Un acte total et compact. Je ne pense plus aux risques possibles, dangers évidents, imminents, que j'avais déjà trop frôlé lors de mon activité de parole puisque je ne veux donner raison ni à ce lobby ni à celui-là, ni à telle personne mais désigner le miroitement adéquat où pour tel sujet c'est plus tel point de vue qui sera le plus prolifique, pour tel autre, un autre, sans omettre de mettre chacun en face de ses contradictions, et ruptures dans la linéarité d'une version - si l'on dit ceci puis cela il est impossible d'affirmer ce 3^e terme. Je donne ainsi toutes chances à la naissance des rapports sociaux désintéressés : l'on ne s'intéressera plus aux autres pour les arnaquer...etc mais parce qu'ils ont la part spirituelle qui nous manque. Participant d'une pensée inclusive, d'une sensibilité qui inclut, d'une éthique qui considère que les classes dominantes ont toujours périçité de ne plus savoir à partir d'une étape de leur évolution qu'exclure, qu'exclure. Stade déjà dépassé actuellement. Vision de la myopie égoïste, devant tel problème, j'exclus, j'exclus la solution puisqu'elle présente ceci et cela, la bonne solution au problème devient d'exclure tout désagréablement, cachez ce problème que je ne saurais voir, dans ce mime qui est soit d'un enfant, soit d'un vieillard très déclinant, et qui prévaut aujourd'hui. Les médias arrogants ne se permettent-ils pas d'insinuer sans cesse : pour résoudre un problème il suffit de ne pas y penser, l'ignorance devient la connaissance, l'oubli, l'exclusion, l'écartement de la vue un bon descriptif et une analyse "objective". L'intellectuel demande un effort pour comprendre son maniement de la pensée et se permet, parfois, de trop saturer de concepts et de jeux d'abstraction la description de mécanismes qui mériteraient langage plus clair - ce en quoi il est insupportable mais n'est-ce pas encore plus insupportable cette trahison de

l'esprit, ce reniement de l'intelligence, ce rejet du cerveau, tout ce qui veut faire de la non-pensée l'acte social conforme.

Lorsque j'écris je ne songe plus à moi, mais suis fasciné par la totalité, la globalité, au point d'incandescence que je n'ai jamais rencontré ni en politique, ni en économie, ni en productions de richesses, ni chez les spéculateurs ou les médiatiques, puisque je pratique toutes leurs disciplines, et eux aucune des miennes. De se targuer de classe dirigeante pour disqualifier et évincer tout autre de ce rôle ne justifie pas la non-action et la non-pensée de cette classe. Ils ne dirigent plus rien sinon leur rapt égoïste sur tout ce qui passe à leur portée. Où sont les initiateurs, lanceurs d'idées, inventeurs des nouvelles fonctions, où sont ces hommes aux synthèses claires et qui éclairent bien la nuit où plongent les dirigeants ? Les guides véridiques de la collectivité ont le don de ne se trouver jamais chez les dirigeants. Leur pensée d'exclusion : nous sommes les dirigeants, personne d'autre ne peut l'être, donc nous dirigeons, manque d'une logique à un point tel qu'il fait froid dans le dos de devoir les suivre. En tant qu'écrivain, surgi d'une nouvelle fonction non encore nommée, je suis obligé d'endosser les responsabilités qu'ils ne prennent pas, mes activités guidant de leur mieux la collectivité, selon un jeu compliqué de diffraction, réfraction, si je dis ceci ils vont penser ceci, mais comme je fais ceci et qu'il est dit de moi cela, et utilisant tel bloc d'arguments je déplace ceci, et en faisant tourner ce mot sur cette facette ci, celui-là sur celle là je présente une vue en relief, une perspective qui masque ses lignes de fuite et que seule une réflexion sans préjugé pourra redessiner. Je dis tout mais le rend inutilisable aux ambitieux, égoïstes, corrompus et autres critiqueurs. Chacun de mes ouvrages comporte constructions géométriques, esquisses de perspectives, machines désirantes à la Raymond Roussel, mais en tout cas ne pense jamais à moi. Lorsque j'écris, je suis plein de tout le monde et le lui restitue en entier. Personne ne m'y est indifférent et je me symbiose dans le point de vue doucement déplacé pour trouver le point exact où la connaissance se transformera en reconnaissance. A l'orée de ce chef d'oeuvre du futur, qui laisse présager devant la tragique absence des aventuriers de l'esprit : comme à côté me semble ringard, vieux truc poussiéreux, le golden boy, le show bizz et autres rapaces stériles. Pourquoi donc se permettre d'oser cela ? Mais à cause des buts poursuivis et des moyens utilisés. En illustration, j'offre une de mes méthodes.

Avec mon corps, je me colle à un sysfonctionnement suffisamment global de la collectivité pour comme transvaser cette dysfonction, la sentir vitalemment et la vivre sans fard ni recul possible (je suis pris au corps, je dois trouver l'antipoison), afin que, avec les seuls moyens de mon corps et de mon cerveau, je sois à même de trouver la solution la plus charnellement vivable, la plus adaptée en fait à l'échelle humaine. M'éloignant sans retour, d'un simple tire d'aile, de tous ces échafaudages démesurément blessants que seraient les systèmes de pensée, comme de cette brutalité impardonnable qui se déguise en soi-disant esprit terre à terre, pragmatisme de bon aloi, simplicité ne pouvant qu'avoir la triade beau bien bon alors, qu'en dernière analyse, cet état d'esprit se révèle la plus haute des abstractions, la plus inhumaine des attitudes, le plus hypocrite des déguisements puisqu'il ignore, d'un même coup sa genèse, ses sources, tout ce qu'il provoque, ses faisceaux de futur possible ; bref, parce qu'il reste impossible de se déplacer, mouvoir, bouger, de vivre dans cet espace de pensée au-dessus de l'oxygène et il ose se vêtir de la validité, légalité, certitude alors qu'à part sa démoralisante description des choses (non des êtres) il n'a rien à offrir, le pragmatisme, l'utilitarisme et autre antisens pratiques. Ainsi Gilles de Gennes illustre sa critique de la religion écologiste par une peur du "dogmatisme du pur" (parce qu'il fume - petite chose, grande phrase) alors qu'il ne s'aperçoit pas que l'on est dans ce monde d'exclusion et de "dogmatisme", ainsi qui est beau peut dire n'importe quoi, il a toujours raison, ainsi toujours QUI dit compte et non CE QUI EST dit, excluant même de l'écoute qui n'a pas l'apparence bardée de certificats de dire, la star peut aussi, par sa simple position, avoir des vues lumineuses sur tout et nous en avons en permanence un choix en présentation...etc je ne vois donc pas en quoi une religion écologique pourrait jamais battre en exclusion ce système d'exclusion et de mise à l'ombre des forces vives de la société et il m'étonne que l'observation scientifique en ait échappé à Gilles de Gennes.

Quant à ma méthode, intégrant, ingérant les dysfonctionnements de l'organique vie sociale, je trouve la solution la plus douce, celle qui m'a permis de sortir de l'impasse sans abimer trop mon corps et son fonctionnement interne. Je prends vraiment les choses "à coeur".

Ce qui explique les assauts de pénétration psychologique surprenants (comme si j'y étais !) qui sont comme accessoires à cette démarche d'équilibriste. Toujours le motif même, atteindre en toute délicatesse, sans déranger, ce que d'aucuns en cet esprit antipratique, excluant bien souvent les dites lois sociales, osent appeler "l'ordre des choses", cette illusion

qui ne révèle que le fanatisme extrêmement néfaste, nuisible, dangereux, dont sont atteints nombres d'occidentaux et qui s'épèle "si tu touches à un seul objet, ils deviennent fous furieux". Un être, moins. La reddition sans condition au matérialisme antidialectique est leur gloire. Ce sont les choses qui expliquent la pensée, ce que l'on doit penser d'ailleurs, comment l'on doit utiliser la pensée, et en aucun cas, la pensée qui explique les choses. Les pensées ne sont que des choses, qui, sorties de l'emballage, doivent donner leur jus. Alors qu'évidemment la pensée est un travail, une transformation, un changement qui ne peut se prêter à cette compulsion infantile de la mise en prêt-à-penser, objet à avaler tout cru. Pourtant j'essaie de trouver, en chaque grand problème, le centre du mécanisme et avec de si petits moyens trouver le basculement vers le maximum de résultats. Des monceaux de mots, des tonnes de démonstrations, des floppées d'arguments à ingurgiter, mettre en ordre et faire décanter, puis illuminer, renforcer, pour y tracer une "voie" en français via le grec, une "méthode" chaque problème s'octroie d'une méthode différente. Avec quel matériau, élément, (comme en physique, chimie, biologie moléculaire) sont constitués ces entassements ? Le mot justement. Pourquoi ne pas penser agir sur les mots pour obtenir le maximum d'effets. Ainsi ai-je comme transmuté le mot d'un nouvel éclairage. Le mot, ainsi rendu activé, modifie de l'intérieur les concepts, se répand dans les théories, les sciences si artificiellement séparées les unes des autres : les réunit en une même intelligence active, communiquant en permanence les bienfaits de l'une dans l'autre. Penser c'est plier devant l'infiniment petit, ce qui suggère une attitude sociale plus précautionneuse. Un mot ainsi (cet infiniment petit qui révèle pas moins d'une vue de l'univers) c'est juste qu'il coïncide, mais lorsque toute la langue réagit, résonne de même, je puis dire que les mots m'ont rendu au centuple l'attention vraiment personnalisée, différente pour chacun, que je leur accorde. Le mot lui-même possède une vision de la réalité qui ne correspond, pas, obligatoirement, à celle où on les mêle, les ignorants. Les mots ont même des raisons, qui ne sont pas les mêmes. Ce protocole très scientifique, et vérifiable dans l'oeuvre - la pensée n'est pas autorisée avant que l'analyse de ses matériaux constituants ne soient sévèrement achevée - ne sera même pas agrémenté.

Cette méthode d'inattendue simplicité, mais d'inextricable complexité, avec son échafaudage d'effets, au point que son énergie persuasive peut se résorber en un seul mot selon que la démonstration s'y concentre ou que le mot la recèle. Un exemple ? Un problème qui hante les rapports sociaux et humains. Première réaction, ausculter les mots mêmes avec lesquels le problème est énoncé, la prononciation du problème marque la solution. Un exemple ? La guerre. La guerre est faite par qui ? L'armée. L'armée est armée. C'est à dire que ce mot neutre n'est que descriptif et ne recèle aucune valeur, légitimité et aucune voie de sortie immanente ou transcendante. Il a structure vide qui marque la fonction : porteuse d'armes. L'armée c'est l'armée, être armée, un état donc, mais qui agit ? L'armée ainsi mise à plat ne peut trouver sa solution que dans le sans-armes. Sans armes l'armée ne serait plus l'armée, ce mot s'autoeffacerait et le problème afférent avec. Cette visualisation des mots donne ainsi le cadre dans lequel une réflexion neutre donc soignante pourra avoir lieu. L'origine et le but poursuivi. D'où ça vient, où ça va. Plus jamais le comment, car de l'avoir dit n'explique rien, surtout pas pourquoi l'on doit supporter ad aeternam la présence des problèmes. Ils sont tous solubles et j'affirme qu'ils sont tous résolus intellectuellement. Maintenant il faut le "vivre" dans la collectivité. Ainsi selon la lettre volée d'Edgar Poe où le mystère semble être invisible que de n'être si en vue, nous avons les mots bien visibles pour résoudre les problèmes, ça paraissait trop simple pour être vu. Voir les mots c'est résoudre les problèmes. Ce qui dans l'ouvrage sur la guerre apparaît dans un usage systématique par une pensée guerrière de l'espace, du mouvement...etc et de l'évitement de mots couples de conciliation, arrangement...etc, la guerre c'est un monologue fanatisé dans le choix des mots qui l'arrange et le rejet de ceux qui viennent justement démontrer l'inanité d'une telle attitude systématique. Mais la guerre est un des plus grands hommages, bien qu'oblique, aux mots. Comment sortir du piège guerrier ? Par des mots et pas n'importe lesquels les mots oraux : les pourparlers de paix c'est pour parler et la paix c'est encore et toujours grâce aux mots. Ainsi le rejet par nombres d'êtres de la valeur incommensurable des mots vient du fait qu'ils veulent conserver, par devers eux, la part trop belle aux mots. La paix se prolongeant même dans ce qu'elle est AUSSI de changer la manière d'utiliser les mots. Tandis que la guerre révèle que la politique et l'économie utilisent le même type de mots, placés dans la même syntaxe, la même perspective que la guerre. Qui y perd à ce voisinage intempestif ? Car même esthétique, même topologie de l'inconscient, même positionnement spatial et social pour les prises de positions en tous domaines chez les trois compères, et que donc régler l'impasse où se trouve un, c'est éradiquer les deux autres. Puisque la nouvelle organisation

sociale qui émerge se reconnaît à son appétit à vouloir régler, faire disparaître les problèmes. L'ancienne à vouloir qu'ils ne soient jamais solutionnés puisque son organisation vit sur la présence de ces problèmes. Si ma méthode n'est pas pleinement efficace, en cette optique, et même scientifique, je vous trouve par trop difficiles par les temps qui courent. Pontifiait Clausewitz que la politique serait la guerre par d'autres moyens. Et l'économie ? Mais le riche ne serait plus qu'un pillard, ou au moins l'utilisateur d'une stratégie donc un menteur, un manipulateur qui veut vaincre l'autre c'est à dire lui prendre son butin ; en aucun cas le riche ne peut s'extraire de ce conflit, qu'il crée tout seul, pour se dire neutre socialement et utile à la dynamique de la société. Sa position n'est plus légitime mais disqualifiée. Les trois compères ayant même méthode de pensée ne savaient pas que, dans le même mouvement qu'elle s'énonce, la pensée fait son expérience physique, comme sa monstration langagière - guerre, politique, économie, sont donc trahies, révélées par les mots même qu'elles employaient. D'autres fonctions selon le même modèle sont réhabilitées. L'échelle de valeur de la nouvelle organisation sociale change avec ces analyses. Bon, dans le court terme cela pouvait peut être froisser. Mais de toujours continuer à empêcher de connaître mes ouvrages aux buts normalement positifs : trouver moyen d'éradiquer, la guerre, les inégalités superflues par exemple - me paraît reniement de toutes fonctions intellectuelles. Que tous puissent accéder à ce genre d'expérience, à la fois, de sensualité (mot) et d'intelligence (son point de vue, positionnement, position de la facette...etc) ne peut qu'aider vers un mieux. Nul slogan, nulle démagogie, nul missionnariat, personne n'a à être converti, averti non ? M'interdire ne me semble ni valable, ni légitime, non légal, pas très réfléchi, et aucunement serviable pour celles et ceux qui ne sauront toujours pas, qu'après quelques années d'entraînement, l'on puisse utiliser les mots pour sortir de tous les pièges, résoudre les problèmes. Il suffit d'avoir la méthode qu'illustrent mes livres. Le problème ne doit plus ignorer sa solution : c'est de l'obscurantisme ! Si les postures physiques, musculaires, nerveuses, glandulaires sont révélatrices de la personnalité de l'individu, son utilisation, obligatoirement personnelle des mots - même s'il ne le sait pas - le révèle de même. D'où prendre la pensée par surprise, de court, c'est pour qu'elle ne soit prévenue (d'où stéréotypes, clichés, préjugés, apriori) de l'à pic sur elle même et les mots qui la drappent. La pensée prend la distance comme elle prend les distances d'avec elle même, elle n'adhère plus fanatiquement à ses concrétions, plus possible d'imposer quelque système de pensées que ce soit. Cet usage du mot introduit l'interface indélébile dans la pensée. Pourtant de ce but proprement salubre à la méthode tout de même radicalement novatrice, personne pour débattre du fond. Mais des enfantillages coups bas, illusions, désinfo, irrationalismes, et la collectivité accepte tranquillement.

Est-ce pourquoi je suis si ambitieux pour les autres ? Je voudrais tant qu'ils s'élèvent, qu'ils créent, qu'ils s'épanouissent, qu'ils réussissent leurs vies affectives et spirituelles. Je suis plus ambitieux pour les autres que pour moi. Et c'est bien pour cela qu'un rien me ravit, me surprend, m'étonne, me fait fondre : que je demande tellement peu. Et tant à moi même. Pourquoi suis-je si seul à être comme je suis ? Lorsque je suis au sommet de la pyramide pourquoi s'écroule-t-elle toujours sur moi ? Tous se précipitaient, tous se dandinaient. J'ai été en permanence, jour après jour, assailli par des centaines de milliers d'êtres. Les quelques centaines quotidiens m'abandonnaient à chaque fois complètement épuisé. Juste pour recommencer. Le même éreintant écrasement sur ma personne : tous m'assénaient de faire ce qu'ils veulent et ce qu'ils veulent c'est prendre leur pied. Comme si j'y pouvais quelque chose : bon alors, m'écraser c'est apparemment y accéder, moi seul l'empêche. La saisie de cette vision convulsive illogique, irrationnelle et déraisonnable au possible me laisse encore pantois, c'est pourtant la mieux partagée. D'autant plus qu'elle atteint l'hallucination simple, ce qu'ils veulent c'est faire ce qu'ils veulent, et moi de juste dire vous le voulez, vous le pouvez. Juste les adorer, sans cesse à les aduler, c'est le seul décryptage possible de leurs inconscients. Pour les "libérer", moi seul n'ai pas le droit de faire ce que je veux : un objet, un fétiche, un enjeu, la carte maitresse, entre les mains. D'avoir encaissé tant d'années cette vision atroce de l'égoïsme nu m'a tellement meurtri que je préfère ne plus le voir si souvent. A la liberté de jouir je préfère désormais jouir de la liberté. Je sais même exactement qu'en faire.

Ainsi ai-je pris la liberté de visiter le maximum des disciplines de la vie intellectuelle. S'il faut mettre, dès l'abord, de côté les mathématiques de haut niveau, la chimie et les techniques pointues, ainsi que la médecine spécialisée - de la physique j'ai surgi en astronomie, univers et physique des particules, puis les sciences d'observation de la terre, climatologie, géologie, océanographie mais aussi botanique ou écologie ; en complétant par la géographie physique et humaine, la démographie - en joignant la biologie, neurologie et

pharmacologie et les sciences relationnelles comme l'informatique, les statistiques. Mais tout autant la sociologie (sociologie industrielle, des organisations ou des décisions par exemple) la psychologie, psychologie sociale et individuelle en allant du behaviorisme au freudisme, que l'histoire, l'histoire des mentalités, l'archéologie, mais l'anthropologie et l'ethnologie. En rejoignant la philosophie et les littératures de pays très nombreux (bloc anglosaxon, hispanique, slave, asiatique et africain) et le maximum des voies linguistiques, avec un intérêt approfondi pour tout ce qui concerne les mots, étymologie, tropes - sens - je ne sens pas de séparation entre tous ces domaines qui se rejoignent sans encombre en le plan unifié de l'activité intellectuelle. Pour ne pas me laisser, toutefois, envahir je pratique peinture, musique, danse, sport mais aussi bricolage, jardinage et même fareniente. Rien de la vie ne me trouve indifférent. Le résultat n'exprime pas une ambition - je n'ai jamais décidé cela - mais la seule voie de secours ouverte à l'esprit sincère, pourquoi disjoindre ce qui dans la réalité n'existe pas, la réalité n'est pas composée des cases superposées des divisions intellectuelles, ces séparations conviennent parfaitement pour l'étude mais doivent absolument être abandonnées pour la vie sociale ou les rapports humains. C'est en ce sens qu'aucun tabou de m'a prévenu de ne pas franchir ces frontières. Puisque je me suis aussi nettement avancé en économie, micro et macroéconomie, en politique économique et sciences politiques, finances publiques et autres documents administratifs et législatifs, les droits ne m'ont pas évité, plus un intérêt pour toutes les professions vues de l'intérieur. Même les religions, la publicité, ou les médias m'ont vu prendre mesures du domaine. Il n'est donc pas beaucoup de disciplines, si ce ne sont celles qui exigent une hyperspécialisation, scientifique ou technique que j'ai "ignoré" - ce qui me semble excellente attitude pour la connaissance ! Evidemment je n'ai pu aller aussi loin que les spécialistes de chaque disciplines dans le détail, mais le tout est comme un projecteur un peu omniscient, qui éclaire les recoins d'obscurité, en une seconde.

Je pense avoir quelque peu suggéré que j'aurai comme les qualités pour remplir la nouvelle fonction non encore nommée "d'ensemblier" ou, à tout du moins, pour en dessiner quels pourraient être les bénéfiques nouveautés qu'elles pourraient apporter. Nouvelles actions amenant, parallèlement, un nouveau regard sur la collectivité et son fonctionnement. L'émergence de cette méthode neuve qui allie l'action et la réflexion les rendant indissolubles, et plus cohérentes, deux faces de la même pièce, jouée cette fois-ci jusqu'au bout.

L'ECRIVAIN EST UNE MINORITE ABSOLUE VERITABLE.

Pourquoi personne ne se pose jamais la moindre question : une nuée aussitôt se serait posée, l'on pourrait enfin déambuler avec elles. Style où sont les équivalents des grands écrivains du passé, ces emmerdeurs réussis, ces êtres si dérangeants pour la société rétrécie de leurs contemporains et si bénéfiques pour nous aujourd'hui ? Il ne s'est jamais vu aucune génération avec ses étrangetés, ses hors normes, ses génies qui subsument et assument strictement tout ? Où sont ils ?

Tout est programmé depuis le rond des années 1950 pour que donc ces génies quelqu'ils soient, pas se focaliser sur un seul cas, soient il faut le dire, relativement martyrisés, c'est à dire tous les jours et partout - les médias servant d'indigot d'une des tentacules répressives - tenter de les clouer à l'inactivité, au silence, au vide. Emmerdé, humilié, insulté, n'avez vous jamais remarqué des prénoms comme des cheveux sur la soupe qui fusent des médias. Il est préféré - décret d'inutilité de tous les grands hommes passés - leur mesquinerie stérile à la surprenante personnalité, à la si attachante mentalité, intentions, ambitions plus qu'angéliques. C'est bien programmé puisque l'observation du passé, démontre que la plupart de génies du passé se sont si bien attachés aux pauvres, aux opprimés et se sont toujours dressés contre les puissants, les riches et les manipulateurs des cerveaux. Il n'y a donc rien de bien nouveau, de bien original à ce que ce soit pareil, aujourd'hui. Ce qui l'est, c'est le programme social d'ensemble, d'élimination de tout penseur, de tout génie et de tout

écrivain, affecté d'avance d'un rôle subversif, donc néfaste, alors que, dans certaines situations, dont la notre, la subversion peut être salutaire, bénéfique et hygiénique. A ces êtres prolixes et abondants la fréquentation d'un penseur "change" vraiment l'individuelle vie - est donc préféré une dictature médiatique alliée au show biz, vous savez cette incongruité où un modiste règle les problèmes de la pensée, où un chanteur, même pas auteur-compositeur, décrète les opinions politiques et où un journaliste interdit à tout homme intelligent de tout simplement parler.

Un travers qui semble-t-il, n'appartient qu'à ce siècle, je ne l'ai décelé en aucun autre, un travers qui traverse bien l'air du temps, bien de chez nous en somme, c'est la déresponsabilisation, l'infantilisation de l'écrivain et de l'artiste en général. Il est traité comme le spécimen le plus dangereux de l'humanité. Bien plus que les militaires, et politiques qui dérapèrent Hitler ou Staline, bien plus que les scientifiques qui parachèverent Nagasaki ou Hiroshima, encore plus que les financiers ou économistes qui, fermiers généraux, affamaient, et aujourd'hui, en termes généraux exigent que vous la fermiez devant leurs démonstrations sans argument aucun. Devant le dictateur et ses massacres est soupire il en faut bien, c'est la nature humaine ; devant l'écrivain est hurlé, il n'en faut pas plus. Puisque bien plus dangereux est l'écrivain : bienheureuse cette société qui sait ainsi déceler sa dynamite interne c'est d'ailleurs pour cela que tout va de mieux en mieux. Anihilons donc l'écrivain et rennes sur le cou des autres activités politiques économiques ou techniques. Le créateur n'a strictement rien le droit de dire. Hormis quelques balbutiements sur ses créations. Ces bégaiements inaudibles servent, sur l'heure, de tremplin aux seuls qui savent, les commentateurs. Ce n'est pas de créer qui compte mais de commenter même si cela ne conduisait qu'à l'impasse plus de création, plus de commentaire, le commentaire précède l'oeuvre, c'est même lui qui la crée, le créateur écervelé ne saurait ce qu'il dit, ce qu'il fait, si le commentateur ne lui tenait la main. Sans le commentateur pas d'oeuvre, l'écrivain n'est là que pour remplir un formulaire. Chaque jour, la collectivité ne dénonce pas le rapt, le kidnapping, le détournement, la prise d'otage, le viol d'un des piliers de la République : le refus de reconnaître la propriété privée, qui sont faites sur ce que produit le créateur. Auparavant il était admis, ce qui ne dépassait pas outre mesure les limites du raisonnable, que le créateur PRODUIT quelque chose, qu'il provoque, modifie et change les choses, un feu d'artifice d'effets et de conséquences restait attaché aux basques de son oeuvre. Aujourd'hui, la chute logique, et quand même symptôme dramatique, c'est le commentateur qui PRODUIT l'oeuvre. Pas de commentaire, pas d'oeuvre. Ce qui ne passe pas à la télé n'existe tout simplement pas, ose le clone Régis Debray. Après la figure de l'écrivain maudit c'est celle de l'écrivain dévoré ; le capitalisme qui n'est, après tout, que l'imitation scrupuleuse du livre de Marx, se révélant cannibalisme. Sa fureur à forcer les cerveaux de se détourner du raisonnable, de l'humain réalisable, pour un rêve démentiel que tout médecin de l'âme peut déceler dans l'infantilisme régressif, ce stade anal, de la publicité, puis le prosélytisme de la tentation, de la dissolution des principes et de la morale, deviens riche mais sans rien faire c'est mieux vu que le labeur, la spéculation te permet de kidnapper la plus value du labeur raisonnable et scrupuleux des autres, le tout reposant sur le refus hystérique de toute critique. Ce pourquoi l'écrivain irréductible et incorruptible doit être annihilé - le dévoré doit accepter de l'être, l'hypertrophie du paraître selon c'est parce que l'on est vêtu ainsi que ce que l'on dit à de l'intérêt, si l'on est moche tout ne peut être que bête, et c'est la fonction qui autorise la portée, il fait cela il a obligatoirement raison, dit-on sans même écouter. Normal que ne pliant pas le genou devant ces rêveurs, menteurs démodés, cinglés médiatiques irréels, le penseur soit décrété comme rêveur par ces rêveurs mêmes. Il n'est pas dans la réalité, la preuve il ne la voit pas comme nous, sa phrase trop précise rompt le charme, c'est donc qu'elle n'est pas réaliste, le nombre fait argument n'est-ce pas. C'est exactement parce que l'on est un million à le dire, et un seul courageux (traduit en naïf, inconscient, rêveur, mégal...etc) à se dresser contre, que l'on a raison, et plus parce que l'on a raison que l'on est un million à le dire, tout en signalant l'attitude exemplaire de celui-ci qui n'est toujours pas convaincu. Grâce à ce regard acéré, et puisque je ne veux plus avant voltairiser encore le média, il est clair que l'écrivain sache tout mieux que tous les médias réunis, il analyse bien mieux, art de l'image, passage du syntactique à la stratégie du sens, et sait placer, respectueusement, l'information dans l'immense canevas de son savoir. Puisque l'info n'a pas la même utilité pour le créateur permanent et le commentateur intermittent. Puisque c'est l'écrivain, le penseur, qui mène la barque, conduit les trains, guide les caravanes. Et pas l'inverse. La preuve ? La sécheresse méchante déversée sur sa vie, même si son parcours individuel vu les obstacles insurmontables reste, par rapport à ceux des autres, sans faute, se joignant à ne citer son

nom qu'en dérision, ricannements irrationnels et autres phrases complètement illogiques - se voit toujours inversée, modifiée, changée. Au siècle suivant le penseur est cité en ouverture, en avant garde, en éclaireur, en guetteur, en phare de l'humanité. Reconnaissance, toujours implicite, qu'il soit le membre le plus utile à la tribu ! Ainsi il éclaire : de son vivant vous n'avez fait que l'éteindre. Pourquoi allez vous recommencer même chose demain, qu'est-ce qui vous y oblige, que vous arriverait-il si vous stoppiez ? N'est-ce pas le plus économique, le plus politique : mais le plus scientifique des actes que d'utiliser de son mieux, au maximum, ce que la vie lui a offert pour dépasser l'état de fait, même si le sillage est ballotté, qui n'invente qu'encore plus de liberté pour les autres. Eh bien non, lorsque la vague se retire, ne laisse nu que les participants de cet acte subreptice de dévaliser l'écrivain comme un acte social autorisé, programmé incité même. Que raterait-on d'essentiel pour que je dérangeasse ainsi à risquer une fois de plus ma peau ?

Qui persiste à rester, à la fois, le photographe, le descripteur, le synthétiseur, l'explicateur, le styliste, l'oeil et l'oreille, l'intelligence et l'intuition, la phrase et la citation ? Sinon l'écrivain. Qui peut devenir la plus petite chose, totalement invisible, qui n'influence pas de sa présence péremptoire le cours de l'évènement qui ne devient pas le phénomène qui supplante l'expérience ? L'écrivain, non ! Qui peut, sans le ventilateur dispersant des préjugés, tout enregistrer, et relier à toutes les cultures lointaines ou passées, qui ressource toutes ressources, qui peut trouver la parabole de l'obole farandole ? Encore l'écrivain ! Qui se passionne pour tous les milieux, tous les temps, qui est la totalité et à la fois l'unité irréductible, qui selon le merveilleux mot de Georges Perros est le solitaire - solidaire, solitaire pour assumer la tâche et le pouvoir effroyable de l'écriture, solidaire puisque c'est en ne pensant, sans arrêt, qu'aux autres qu'il écrit ? L'écrivain, bien sûr ! Il reste impossible de trouver plus compétent, plus complet, plus inattendu, plus percutant. Il devient tout le monde, il n'oublie personne ; et subjectivité radicale, défend donc l'individualité minoritaire. Toujours là lorsque c'est important, discret, il juge pas, mais, imbattable psychologue, comprend tout. Tout le sent toujours là, mais rien ne le remarque. Il ne dérange rien, mais arrange tout. Adossé à un mur incontestable de mots, démonstrations et livres, appuyé sur l'arabesque souvent justifiée de ses sentiments, l'écrivain dessine la silhouette complète d'une attitude qui se détache sur le fond indifférencié et flou des postures communes copiées du commerce. A tous, seule publicité non mensongère, il tend des futurs impénétrables et des options de rechange, de nouvelles attitudes et visions. Il invente le mythe mais ne place les légendes que sous les illustrations : pas question d'en faire une star. *From star only for he is, who seems to loose for nobody else never loose again!*

L'écrivain, minorité absolue, position centrale pour dire, peut tout dire à tous. A tous ceux qui se planquent dans des groupes de pressions, s'y agglutinent en espérant qu'il va faire majorité en écrasant tous les autres, comme les autres bandes pensent pareil, ça fait pagaille. Et, évidemment, évite de frôler les problèmes de fond. Mais lorsque ceux-ci remontent à la surface, chacun ligotté dans son groupe ne peut agir, et le toujours dénigré devient la solution. A condition qu'il accepte le danger évident, la méchanceté courante et le fait de savoir que lorsque tâche faite même sort pour lui, en même pire, plutôt que de le remercier, pire que tout on s'acharnera encore sur lui. Il est vraiment des êtres aux responsabilités écrasantes, sans aide, sans support, ni soutien, des êtres sur lesquels l'avenir du monde repose. Ce ne sont pas les présidents, ni les grands manipulateurs économiques. Etrange non ? Pas tellement, puisque ces derniers capotent sur leur vue partielle et partielle. Pour guider les autres, en "vrai", la vision complète reste obligatoire. Mais la situation que doit affronter l'écrivain devient terrifiante, déjà j'ai foutrement envie de cavalier : l'irrationalité complète d'une société qui refuse de vivre en société n'est-ce pas tous les films d'horreur en un ? Des foules qui préfèrent regarder des écrans plutôt que d'avoir des rapports humains. D'êtres qui refusent toutes conversations en tant qu'elles pourraient les impliquer. De soi disant élites qui bradent que moins l'on pense plus les problèmes se résolvent, et n'offrent comme solution que de vivre la vie d'autres, cette aliénation n'étant pas qu'autorisée mais fortement conseillée. De la pensée moyenne à qui on ne la fait pas : tout ce qui est gris, aigre, défaitiste, dépassionné, démoralisateur, antibénévole, non désintéressé se déguise en "la" seule attitude réaliste. Et à l'écrivain de changer ce monceau d'horreurs en phrases fécondes. L'écrivain, tout seul, le plus facile à attaquer, qui l'est donc tout le temps, la minorité la plus absolue qui se puisse imaginer, empêtré, ligotté de tous ces stériles destructeurs, avance en trébuchant. Il ose alors mettre le roi que se dit chacun à nu, le responsabiliser totalement, lui parler comme à un adulte, lui dire qu'il ne peut plus se planquer derrière personne, qu'il doit veiller à tous et à tout, que lui, l'écrivain, est le seul mendiant de la vie mais il harcèlera tous les rois de l'égoïsme, pour qu'il

soit entendu cette merveilleuse joie, un jour. Evidemment, cela fait bizarre lorsque, c'est la première fois, lui est ôté tout alibi, toutes circonstances atténuantes comme exténuantes, il n'a plus comme issue de secours à se rendre actif, donc plus spectateur mais acteur impliqué qui pose son pied sur la première marche du pour faire changer quoi que ce soit à ce société qui n'est pas encore née à elle même, il s'agit de savoir que c'est changer de mentalité et de style de vie. Et ça c'est à chacun de s'y mettre. Il n'y a pas, d'Etat-Providence pour cela. Pas de patrons. D'opinion. De directeur de conscience. L'on est tout seul et faut y aller. Sinon comment voulez vous que quoique ce soit change sans que, miraculeusement, vous ne changiez rien du tout de vous mêmes. Ce n'est pas changer "les choses" dont il s'agit, pratiquer les choses vous transformant ensuite et en quoi ?

En objet manipulable par les choses ? N'est-ce plutôt modifier ses pensées et réactions intérieures qui transforme les rapports humains, puis, par extension, les rapports sociaux ? Modifier ses manières de vivre et de penser reste source féconde et inépuisable du fleuve de transformation. Sans cette petite source (votre petite action, mais la mienne...etc) pas de transformation possible. Et ses premiers pas, fragile enfant que celui qui se nomme "Pour la Première fois la Société va Commencer d'Apprendre à Vivre Ensemble". L'apprentissage durera ce qu'il durera, mais les choses se sont déjà remises à l'endroit. Le but principal persistera à vivre ensemble. Pourquoi n'y avoir songé plus tôt ? Faut-il être tellement minoritaire que toute la Raison se réfugie en vous pour pouvoir l'articuler ? L'écrivain est, somme toute, irremplaçable.

Pourquoi sa forme de parole chaleureuse n'apparaît nulle part, cette façon d'aller à l'essentiel et ne touchant que d'immatérielles figures, d'accepter et incorporer le changement dans le fil même de l'écrit ou de la parole, puisque tout y procède par étapes, par nuances, et non la brutale étiquette sans genèse, sans développement, possibilité de modification ou de nuance en cours de "démonstration", tout est déjà joué à l'avance ; l'existence de l'étiquette implique l'impossibilité d'en mettre une autre. Et ces détails prétentieux se font prendre pour le TOUT et son mode d'emploi réaliste. L'écrivain, tout au contraire, donne à chacun l'éblouissement du Tout, il renoue l'individu au tissu complet. L'écrivain ne cherche pas des torts à la société. Il en fait la critique. A la différence des classes dirigeantes, cette mince frange qui ne cesse jamais de ne trouver que des travers à la majorité, elle ne pense pas bien, pas assez, trop, ne se laisse pas assez exploiter, manipuler, mener par le bout du nez, elle est trop irrespectueuse, superficielle, infantile, bref elle ne les mérite pas. Rien n'est bon dans le peuple et au contraire tout ce qui appartient aux classes dirigeantes pointe du côté du parfait. Sinon pourquoi jamais d'autocritique ? Ces dites élites n'arrêtent pas de critiquer le reste de la société. Qui n'a pour la défendre que des esprits indépendants, si humains et désintéressés, que sont les écrivains. Aussi bien la majorité aide les soi-disant dirigeants à annihiler les derniers penseurs. Et c'est pour cela que l'anarchie grimpe. Puisque seules les classes dirigeantes demeurent, par rapport au reste de la société, anarchistes, ou autres mots dits à dénotation, connotation péjoratives, négatives, répulsives. Elles seules remettent sans arrêt en cause, en culpabilité, en punition, le reste de la société ; elles seules osent pénétrer chez tout un chacun pour y foutre la zone, le désordre, elles seules détruisent toutes les communautés, groupements, solidarités. De cela l'écrivain continue à protéger la société. Il fait résonner plaintes, gémissements, joies, douleurs, extases. Il éclaire les méconnus, les ignorés, les rejetés. Sa voix appartient à tous. Il est l'humanité. En tant que description exhaustive. Les gens, leur vêtue de poussière collée à la peau, marchent de plus en plus gris. Leur corps cendre froide ne recueille plus le moindre reflet. Les êtres sont devenus ternes, éteints, dérobés à eux mêmes. Et partout, même ailleurs, experts politiques ou économiques déversent leurs paroles grises. Seul l'écrivain, au regard de lumière, sait encore rallumer, de l'intérieur, les êtres, réchauffer leurs âmes et les rendre animées. Pluraliste, multiréel, l'écrivain souple, sautant par dessus tout, se profilant partout, se faufilant entre les dangers écorchés, passant à travers les murs de papier des apparences, peut seul être un arbitre. Qui d'autre ? Il peut se glisser partout, poser sa stature, tourner sur lui même, pour trouver ses aises et aiguïser ses dons de récepteur, sans avoir ni honte ni incapacité à se trouver bien en tous les milieux. Il est de tous les milieux, puisqu'il les dépasse tous, il est l'arbitre le plus essentiel que l'on puisse imaginer : depuis qu'il est censuré l'on voit l'état des esprits. Lui seul ouvrait à la confiance dans les conversations, il n'y en a plus. Lui seul pouvait introduire à parler de tout, l'on ne parle plus de rien. Sa mise en forme des "rien vaporeux" de Shakespeare manque terriblement. L'invention qui contamine son prosélytisme séducteur. Le père des repères. Point de départ obligé, comment y arrive-t-il ? En étant incomparable. Donc sujet plus que d'autres aux étiquettes. En n'étant jamais jugé sur le fond, mais pour la forme. Pourtant ce point à

l'horizon qui arrache toute l'énergie de cette carcasse c'est la solution du problème. Et l'on dit que tout le monde marche dans le noir, à l'aveuglette. Alors que marcher dans le noir c'est ne pas voir ; entrevoir les étapes INTERMÉDIAIRES du "changement". Les détours à faire, ce qui est caché mais détectable par déduction, bref la sensualisation de la théorie, l'arbre de la connaissance sans l'arbre de vie reste LA tentation stérile et désespérante. L'écrivain lui, outrageusement, goûte aux deux. La solution se permet donc de vivre à travers lui. Connaisseur du changement, il est à même de le faire connaître, aimer, épouser en douceur. Sans la peur de l'inconnu. Pourquoi d'ailleurs en avoir peur, il me semble que l'inconnu se trouve souvent par des voies inconnues à l'avance. Puisque si l'on connaissait, antérieurement, ces voies, cela signifierait que l'on connaissait aussi cet inconnu vers où se diriger. C'est comme si la langue m'avait tendu la main et, impulsivement, instinctivement, m'ôtant de ma tunique sceptique, glacée, j'ai suivi. Voilà bien une route d'écrivain ! Celle qui fait oublier sa vie quotidienne où tout le réel semble organisé contre lui. Il subit des pressions énormes ; dès le départ, tout le monde, sauf lui, se montre persuadé de l'inutilité de son entreprise, qu'elle prouve simplement que quelque chose serait détraqué en lui. Il va donc lui falloir lutter durement contre la masse de tous, avancer pas à pas dans cette pesanteur écrasante, manier les idées fausses et les préjugés c'est comme retourner, bêcher un champ avec une pelle en plastique, la tornade qui sévit alors chez l'écrivain sera toujours escamotée puisqu'il faut effectivement tout un art, une maîtrise musculaire, glandulaire, la discipline dans le flot des pensées, le balayage pesant de tout le cerveau, restent nécessaires pour des phrases qui soient, à la fois, le chemin et le but, la genèse et la naissance, l'énonciation et sa démonstration courant dans les mots. Prométhée dégradé à l'extrême, l'écrivain gadget jettable d'aujourd'hui, n'est qu'une minorité absolue. Parce que la société le veut. Non lui. Pour un écrivain la tour d'ivoire n'a jamais existé.

Les médias, les élites et les dirigeants doivent tous admettre qu'ils ont voulu chouraver tous les rôles, mais que celui-là ils sont incapables de l'assumer, de l'animer, de le rendre fécond. Et qu'ils arrêtent toute censure devenue inappropriée. Qu'ils acceptent enfin que l'écrivain esquisse, modélise et crée sa nouvelle fonction du citoyen le plus utile à la communauté. Celui qui dit ce que personne d'autre n'est capable de dire est aussi indispensable que l'oxygène. Celui qui le dit dans la forme unique où cela doit être dit pour trouver le chemin de la connaissance reconnaissante de chacun, est vital. Ce qui exclut les écrivains vendus aux modes, à l'opinion ou au Prince. Quels que soient leurs styles d'ailleurs. L'écrivain reste, obligatoirement, insupportable et ce n'est pas de son fait mais de sa position intenable, seul contre tous, toujours au départ, ensuite tout évolue. Ensuite, la majorité ne va-t-elle pas recommencer de brandir les rejetés du passé contre les créateurs présents ?

VERITES PRATIQUES

Il fut un temps où la science existait, elle prônait que, face à la complexité envahissante qui n'expliquait rien, elle allait simplifier, réunir l'incompréhensible dans la flèche de lumière d'un loi.

Aujourd'hui, c'est l'inverse, elle prône qu'il ne puisse y avoir de solution simple, mais simple comme bonjour c'est juste cela : bonjour, plus personne n'est suffisamment simple pour dire bonjour comme ça, à n'importe qui. Les solutions simples existent toujours, mais il n'y a plus de gens assez simples, qui aient subsumé la complexité, pour y parvenir.

Le monde, principalement l'hémisphère Nord mais ça gagne, apparait comme la partie instrumentale de la science. Le développement chronologique (et donc anachronique) de tous les montages techniques dont elle a eu besoin, et qu'elle laisse ensuite derrière, pour penser, des quartiers entiers, des masses énormes, pour n'arriver qu'à une seule phrase.

Admettez que l'humilité artistique ne met pas en branle le monde entier pour parvenir à beaucoup plus de phrases. Et que sa partie instrumentale serait bienvenue dans la société, non ?

Et pour la modélisation physico-mathématique ? Ou bien comment sont, physiquement, explicables la politique et l'économie ? Soit sur un disque, en son centre même nous nous

plaçons. Le cercle de soi même peut se rétracter, se refermer sur lui même, boule hérissée contre tout extérieur, d'abord les autres pays, puis les autres milieux sociaux, puis les autres groupes et puis, pour finir, tout le monde sauf le centrifuge. Le mouvement de repli sur soi, avec son obligatoire et incontournable horreur finale, se nomme protectionnisme et nationalisme. Ces deux vocables semblent monopoliser la prise de vue égoïste : tout pour soi et rien pour les autres. C'est faux, c'est bien plutôt un geste de faible : ce que j'ai personne d'autre ne l'aura. Mais l'égoïsme peut être expansif, ouvert, soi disant moderne : ce que les autres ont je vais le leur prendre. Soi au centre d'un disque et des vecteurs directionnels en tous points cardinaux. Cela se nomme marché mondial et politique antisociale. Le plan horizontal et lisse du large disque permet de visualiser, voire de ressentir physiquement les différences de niveaux. Ainsi le franc est même que l'on aille vers le Nord ou le Sud. Mais sa différence de niveau envers chaque monnaie voisine et lointaine, plus élevée ou plus basse, permet le traçage de ponts phosphorescents entre toutes ces valeurs. Ensuite les monnaies, toujours largement scripturales, se voient mieux en biens et services, et l'on peut combler la dénivellation d'une courbe qui part vers le haut, tandis que l'autre pointe vers le bas par le biais de primes à l'exportation ou de dévaluations. Les deux étiages se retrouvent. L'on peut choisir le taux fixe de change ou le taux flottant, fluctuant, l'ascenseur par paliers ou la sinusoïde. Ainsi toutes les possibilités de dénivellations étant prévues, avec des relations très individualisées ou par gros blocs, comme le marché européen, il s'agit de faire flotter l'ensemble du disque sans s'aller noyer, trop en dessous de l'eau. Le centre du disque possède même processus physiques, au sens de la science du même nom, pour équilibrer, mouvements de remontée des infos de chaque département, région et mouvements descendants des budgets à exécuter, remontées des recettes et liquidités de la caisse unique, descente des autorisations de programme et des crédits de paiement. L'ampleur de cette sensation corporelle capotte si fait irruption le choc de savoir que tout cet édifice n'existerait que pour l'égoïsme brutal de quelques uns, pour leur soif barbare de pouvoir et de richesse (la soif de pouvoir et de richesse resteront, à jamais, comme ce qu'il y a de plus barbare, anticivilisé, antisocial, sûrement pas démocratique, ce qu'il y a de plus ringard, obsolète, dépassé dans l'humanité. Les mots justes, juste les mots !) Savoir que tout se rétrécit à cet égoïsme mesquin, et sa rétention d'info, et sa mise en secret de son effet de position - c'est la position qui rend le point de vue pertinent et pas du tout la personne le ronflant de ses prétentions monologardes, c'est la situation qui offre le point de vue et non le parachutage de qui que ce soit à se croire source de savoir ; c'est-à-dire que le clochard vaut et dépasse le Nobel qui se trouve dans la bonne position, c'est-à-dire que la connaissance, le savoir physique perceptible par tout le corps existe, mais n'est transmissible qu'en le vivant - savoir que la société est plus tyrannisée que l'imagination la plus débridée ne saurait le dire par ces effets de position - juste par ces effets de positions qui médusent, pétrifient toute parole - comme toute pensée.

Ainsi de l'analyse lumineuse de Marx n'est pétrifiant que l'amalgame entrepreneur et capitaliste alors que la fluidité aurait trouvé plus judicieux de placer travail et entreprise dans la même flèche d'action. Ne restons plus médusés. Le capitalisme c'est vraiment le capital de Marx, juste une action sur le temps, une série de décalages symétriques : si le loyer est payé à l'avance le salaire est réglé à postériori, les banques créditent deux jours après mais débitent deux jours avant. Ces incessants mouvements dans le temps tracent une rigidité totale, d'un côté : le salaire tombe, les prélèvements sont automatiques, le débit est agioté, mais le crédit jamais rémunéré ; une souplesse complète dans l'autre : l'échéancier global, social et individuel est dressé par eux et leurs dépenses sont retardées au maximum, fournisseurs ou matières premières, tandis que les entrées, dividendes et spéculations, sont accélérées - la différence couvrant les dépenses bien sûr. Bon, les mécanismes furent parfaitement décrits par Marx et pas du tout décriés par les capitalistes puisqu'en fait ils les appliquent fidèlement. Ne restons plus médusés. Un impôt mondial sur le capital, toutes les fiscalités en même temps contre lui, empêcheraient l'inaction évidente de tous les gouvernants de tous bords par peur de voir les capitaux fuir ailleurs. Un impôt mondial sur le capital. Une taxe sociale sur les machines en contrepartie des salaires qui seraient versés si un travailleur emplissait ce rôle. L'on observe que leur participation à la collectivité n'est pas impossible, si la main leur est un peu forcée, du moins. Le disque permet bien de combler les déficits d'altitude entre le morbide, stérile, infectieux et maléfique capital et le vivant, productif, thérapeutique et bénéfique travail soit du producteur, du créateur ou de l'entrepreneur qui luttent bien contre l'hégémonie illégitime du capital par rapport à la collectivité.

Les seuls perdants qui méritent bien de l'être, ce sont les capitalistes. Et enfin, le meilleur des systèmes peut exister, c'est-à-dire le moins pire : le capitalisme sans les capitalistes.

Pour l'heure, soit l'on se laisse bercer par le fait que l'économie n'existe pas puisque de Thomas C. Schelling par exemple, dans "la Tyrannie des petites décisions" qui parle de "l'immense complexité de l'ensemble du système collectif de COMPORTEMENT" où "les gens sont influencés dans leur comportement par celui d'autrui, ou bien ils en sont préoccupés et influencés", jusqu'à le prix Nobel D'ECONOMIE de 1992, Gary Stanley Becker, qui fait de l'économie une "science des comportements" (Human capital contre matériel capital sans doute). Ce qui ne laisse aucun substantialisme, aucun essentialisme à l'économie, ce n'est pas un phénomène physique, chimique ou électrique, il n'y a pas non plus de mécanismes, mais l'économie reste des comportements face à des activités, une psychologie complète que "la main invisible", mal comprise, d'Adam Smith a séquestré, pour le moment, en behaviorisme, mais que les nouvelles fonctions qui émergent, actuellement, laissent prévoir d'étonnants développements. Pour ma part, à la façon poétique qui soit la seule universelle rappelons nous, la science n'est que locale, j'ai nommé ces "comportements" mentalité et style de vie, l'interface de la réflexion et de l'action, les deux faces qui se révèlent l'une l'autre, se répercutent l'une sur l'autre. Le changement quasi héliocentrique de l'intérêt pour l'intérêt justement va saisir que l'avenir n'est plus dans cette économie n'existant pas trop, ou l'on ne sait pas très bien, comment avoir tous les paramètres, l'on ne peut agir que sur un à la fois...etc - mais dans une science des comportements à diagramme non encore nommé sinon une entrée : "l'ensémblier"! Ce basculement de vision va tendre à ce que la collectivité ne soit plus bloquée, figée de peur, à l'idée d'effaroucher le spéculateur et qu'il déséquilibre la richesse simplement écrite mais si friable, et donc la société n'est vue, qu'en biais, servant en pointe à enrichir ces spéculateurs. La globalité nous en sort : l'impôt mondial loin de supprimer leur activité la rendrait plus laborieuse puisque ne pouvant entamer aucun des grand équilibres désormais. Reste celui de l'environnement qui nous environne de partout, on en est encerclé : l'irresponsabilité pourtant vient de ce que personne n'y soit indissolublement connecté sur ses deniers - pollueurs - payeurs pas plus ! Mais un salaire constitué de bons énergétiques négociables (pétrole, électricité, gaz, nourriture) obligerait bien à faire attention, par pur intérêt égoïste et individuel - ce petit doigt de la "main invisible" - au gaspillage de ces énergies. Cet argent ne donnerait plus beaucoup de droits mais des devoirs. Et qui utiliserait moins d'énergie que l'autre gagnerait sur les deux tableaux : l'estime qui va revenir à qui se sent responsable de tout et de tout le monde, c'est en cours, et plus d'argent pour la société de l'Intelligence qui ne peut qu'émerger, l'aimant de l'amour l'attirant très fort.

Soit deuxième alternative (le nouveau point de vue de l'économie n'existant pas ne fut pas une sirène pour les Ulysses que nous sommes) - quel concept tentateur présenter à l'économie pour qu'elle lâche sa proie ?

Trop court, l'annulation de la dette du Tiers Monde où leur est refusé au maximum le remboursement du capital, les intérêts sont plus rentables. Parité et disparité : le marché des 3/4 de l'humanité, mais quels seraient les comportements ? Le colloque de la social-Démocratie du 15 janvier 1993 avait bien trouvé lui, dans la bouche de John Smith, chef du parti travailliste anglais "Si ce sont ces marchés financiers qui commandent, à quoi sert le pouvoir politique?" A décommander le festin ? Le concept tentateur doit avoir taille du petit détail qui change tout sans apparement, changer beaucoup. Aux valeurs de la bourse c'est alors rajouter une "valeur Intelligence", d'Ensemblé, et toutes les autres fonctions non encore nommées qui sont déjà en train de tirer les solutions en plein jour. Action ou obligation Intelligence, mais tel groupe ou individu qui se vendrait ainsi ferait ce qu'il voudrait de ses gains, favorisant tel projet ou l'autre. La part alors grandissante de l'intelligence désintéressée annihilera les effets désastreux (puisqu'à courte vue) de l'intérêt égoïste. L'entrisme, il n'y a que ça de vrai ! C'est l'introduction d'une société de réalisation affichant l'interface, le moteur double, l'intelligence désintéressée légitimée à résoudre les problèmes et l'intérêt le plus forcené qui n'existera plus que parce que la nature humaine est ainsi faite, n'est-ce pas. L'équilibre des deux tirant énergiquement la société vers le dynamisme, deux centres c'est l'ellipse, l'énergie ramassée, la formule percutante et l'Univers est aussi un interface, le pouvoir comprend soudain qu'il a tout intérêt à légitimer l'anti-pouvoir. Les bureaux d'études pour l'intelligence, les bureaux de placement d'intelligence sortent du sol. L'export-import, tel ciblage pour tel problème, d'intelligence se développe. Vivre en bonne intelligence est même devenu affaire très sérieuse. Une société qui commence à vivre en société entame aussi bien de développer ses activités inédites. Le commerce c'est aussi les rapports humains : quel type de magasin leur sied le mieux ?

La société qui ne voulait pas vivre ensemble restait stratifiée autour de la Production. La Production elle-même stratifiée par la notion de productivité. La productivité se rétrécit à n'être plus que créer la maximum d'objets avec toujours moins de personnels et d'heures de travail. En lieu d'une productivité vue comme la "meilleure", la plus "bonne" lorsqu'elle apporte satisfaction au maximum de personnes. C'est à dire que la productivité n'est pas pour la majorité mais pour une minorité, que son progrès ne peut être que de la restreindre de plus en plus cette minorité. La Production est bien un système d'exclusion. Il paraît donc tout à fait étrange que ce système soit la référence globale, totale, contenante, englobante, de toute la société. Alors que la Production ne peut conduire qu'à plus de chômage. La rationalité d'un productiviste c'est d'avoir toujours moins de personnes pour le même volume d'activités. Donc toujours plus de licenciements, d'expulsions, d'exclusions. C'est bien un système se rétrécissant, se rabaissant, se restreignant, et l'entière société palpète au rythme de ce petit nombre.

Il s'agit donc de s'extraire de cette voie sans issue pour trouver la vraie taille du problème du chômage, en prendre les mesures et en trouver la solution bien adaptée. La productivité est destructrice d'emploi, la Production appelle à toujours plus de chômage. Mais la société n'est absolument pas obligée de fonctionner avec cette logique qui ne sert bien qu'un petit groupe. Elle doit sortir de cette mentalité qui joue à la fatalité inéluctable. Par paliers.

1) L'emploi reste terme lié à la productivité, ce qui compte le plus c'est l'occupation, l'activité, non la possession, la propriété de son petit segment de travail que l'on nomme emploi - mot appelé à disparaître. L'important devient que l'on reconnaisse sincèrement que l'essentiel est non plus l'emploi mais l'activité globale sociale. Non le point de vue individuel, autocentré, l'équivalent de l'anthropocentrisme pour l'astronomie, point de vue fermé sur lui-même et déchargeant son activité sur tous les autres. Mais du point de vue global, comme l'univers astronomique où la Terre n'est poussière banlieusarde, de l'utilité de chacun pour tous. Le chômeur a une rationalité collective, sa non-activité devient utile à l'équilibre global du totalitarisme productif, il doit être rétribué pour cela. Non une aumône, mais une rétribution. Non un don, mais un droit.

2) Le regard commence de s'élargir totalement à la société vue sous l'angle du fonctionnement complet, et les solutions ne se disent plus exclusives, expulsives, restreignantes, mais bien inclusives, celles d'une société qui apprend à vivre ensemble. Les solutions se multiplient géométriquement et ne s'additionnent plus.

3) Dans une étape intermédiaire, en subdivisant en trois parties le chiffre du chômage, la vision devient claire. Les 3 millions de chômeurs en France correspondent à 3 partages de 1 million chacun.

- L'Etat ne peut prendre en charge, concrètement, sincèrement, réalistement, qu'un million puisque son action ne peut être qu'administration : formation, c'est à dire stages, contrats, recherche et développement, communes...etc L'Etat ne prend en charge le chômage que par manipulation administrative. Il ne change pas la société. Ni les mentalités. Ni les styles de vie. Bien au contraire, son attitude conforte dans ces mauvaises habitudes. Tout le monde se décharge de ses responsabilités sur lui. Lui seul peut faire quelque chose donc personne d'autre ne s'occupe. L'Etat reste, en fin de compte, limité dans ses possibilités d'actions législatives ou administratives.

- D'où la prise de conscience que tout le monde est responsable du chômage. Non pas tant dans ses causes, d'ailleurs, que dans ses prises de solutions. Tout le monde est partie prenante pour résoudre ce problème. Tout le monde peut participer à sa résolution par sa ferme résolution. La participation de chacun devient l'acte indispensable pour le bien de tous. La solidarité peut même porter ses fruits. Tout le monde connaît l'intitulé : le partage du travail qui est le renversement exact d'un travail du partage. Partager son temps de travail avec perte de salaire acceptée. Ou autre solution. Chacun peut agir à son niveau, à sa place. Il n'y a nulle fatalité. Le versement des mensualités du chômage (l'enveloppe assedic, unedic et cotisations salariés) pourrait être utilisé pour rétribuer ces anciens chômeurs partageant le travail. "Tous nos réflexes sont à chaque instant conditionnés par des idées reçues que nous ne mettons plus en cause tant elles nous ont été présentées comme de nécessaires évidences : il faut consommer, consommer plus encore, plus surtout que le voisin, accepter la compétition, y participer, être un gagnant : le bonheur est au bout". (Albert Jacquard - Voici venir le temps du monde fini). Lorsque le but affirmé de la société change, apprendre à vivre ensemble, l'ensemble commence à se débloquer. La société c'est d'y vivre. Un mince regard lancé sur les stratégies du XX^e siècle montre, jusqu'à plus soif, que tous les problèmes en sont issus. Racismes, exclusions, génocides, exterminations sont les déraillements des rapports humains. Faits de sociétés qui n'apprennent pas à vivre

ensemble ; et faut bien commencer un jour, de préférence par le début, par le plus simple, par les bases. L'essentiel reste d'élargir au maximum sa conscience, c'est la seule possibilité concrète, réaliste, raisonnable, atteignable de comprendre les vrais problèmes. D'aucuns prétendent que c'est rêver, bien au contraire, seule leur attitude restera, bien rêveuse. Élargir la conscience c'est l'attitude la plus scientifique, la plus rationnelle, pour élargir sa perception, réception de la réalité. Et donc pour le chômage que tous sentent que leur action peut avoir un impact, une conséquence bénéfique enlève toute fatalité au chômage, le gigantisme n'a plus bonne mine et la minuscule action individuelle brille comme une étoile. Mentalité contre fatalité. En prenant la solution à portée de main, à portée de formulation, à portée d'élucidation, à portée de réalisation de toute chose, au lieu d'attendre, abstrait de son entourage, la solution d'un pouvoir central qui ne peut savoir voir ce qui se passe sur place. Au seuil de l'image, c'est après la société de Production qui produit, la société de l'Intelligence où tout SE produit, verbe réfléchi comme il se doit. Ce qui ouvre au 3° volet de la résorption du problème du chômage.

- Après le 2° volet où toutes les personnes en activité proposent même les meilleurs partages de leur travail suite à études ou audits - le tout financé par les indemnités normalement versées à ce million de chômeur ainsi en cours d'intégration - le volet de la création pure, donc de l'inconnu, que l'on ne sait pas encore, du jamais vu, jamais dit, jamais fait, du vraiment à découvrir. Aujourd'hui un monde vide et silencieux. Demain un monde bourdonnant et actif. Aujourd'hui des rues désactivées, demain des rues animées. Les premiers pas furent franchis par les 2 premiers volets et les étapes psychiques - leur doublons - à franchir : la fin de la Production comme principe organisateur totalitaire de la Société, et l'irruption de tout le monde comme partie prenante et indispensable à la résolution du problème du chômage. Maintenant il suffit de prolonger le changement de mentalité et de style de vie.

- 1) Observer c'est toujours se poser des questions. Poser des questions c'est faire observer. Il semble pertinent d'arriver alors dans une ville inconnue et voir et vivre tout ce qui manque alors. Pas de relateurs humains. Qui mettent en rapport avec la réalité de la ville : où trouver ceci ou cela, comment y effectuer ceci, où sont les lieux où sont les gens ? Qui serait friands de rapports humains, pourrait monter association pour drainer chaque nouvel arrivant vers sa curiosité vive. Où la commune aurait ses relateurs humains. Jour et nuit.
- 2) Les intermédiaires de répartition des richesses. La méconnaissance des besoins réels empêche souvent d'amener des surplus là où ils seraient bien utiles ; de veiller au meilleur rendement possible de l'utilité pourrait voir des recenseurs de besoins de toutes sortes, puis des aiguilleurs des surplus, enfin des répartiteurs.
- 3) La réactivation des petits métiers, ancienne synergie d'une vie sociale forte.
- 4) Multiplication des services non encore nommés. Qui ne s'est dit si cela existait cela me rendrait bien service. S'il vous plaît, plus haut, nous n'avons pas entendu. L'appellation vient d'être trouvée.
- 5) Les coalitions intellectuelles généralisées (apprendre à devenir écrivain, lecteur, réseau de frappe, discussions, perfectionnement des manuscrits, regroupements permanents pour ouvrages collectifs, mémoires de données et autres diffusions)
- 6) Loisirs (ce qui m'a fait prendre mon pied doit être accessible à tous. Chiche !)
- 7) Réseaux d'amélioration permanente du plus minuscules détails de l'environnement. Les qualitatifs repèrent les manques de signalisations, de poubelles urbaines, tout ce qui, par l'observation, se reproduit plusieurs fois doit bien être pénible à beaucoup...etc
- 8) Les réseaux d'antipouvoir, diffusion, d'infos libres non soumises aux annonceurs, d'analyses insolentes, de grilles de déchiffrement, de cribles pour les décisions...etc
- 9) Collationner tout ce qui réussit. Qui est porteur de pensée positive, qui tente d'aider vraiment les autres, qui invente, qui innove, quels sont les inconnus intéressants...etc
- 10) Et pour cela, tout cela, transformer la télévision et la radio qui se disent service public, sans l'être puisque le public n'y a accès que comme spectateur. Tandis que lorsque la télé et la radio appartiennent à tous les groupes d'opinions, selon leurs pourcentages, il y aura juxtaposition du plus grand nombre de points de vue, illustrés d'ailleurs par une façon neuve de montrer, montrer, expliquer. Le panel complet déboucherait sur une vie sociale bien plus active efficace et passionnante. Beaucoup de solutions, de sincères microsolutions, à tous les problèmes massifs ainsi rongés de toutes parts. La mise en place selon les plages horaires les plus attractives à tour de rôle et au sort réglé par le CSA et les pourcentages établis, puis remis en question, en évolution par un organisme double face : justice et observatoires régionaux de l'INSEE. A force d'avoir une idée par jour, je veux bien admettre que cela doit arriver aussi aux autres. Que je serais gourmand de les entendre.

La pratique des travaux devrait rendre tous les travaux bien pratiques. D'avoir désocié la Production comme valeur aspirante, et donc masquante des autres, comme valeur prédominante de la collectivité, nous a déjà fait remarquer le dynamisme immédiat qui en résulte. Les solutions n'y sont pas glorieuses, pas gigantesques, pourtant elles devraient remplir la majorité de plus de joie, d'y avoir participé. D'avoir arraché la Production du centre de la société fait aussi apercevoir les biens immatériels. Les biens immatériels, c'est tout simplement l'apparition saugrenue de la qualité de la vie, de toute l'externalité de l'économie, du manque de rigueur et de rationalité des comptes de résultat ex-comptes d'exploitation, de tout ce qui n'est pas, à la seconde, vendable ni achetable, mais dont l'inexistence ne permet pas de vendre ou d'acheter. Les biens immatériels c'est le long terme. Soit l'éducation et la formation, la prise en compte de la globalité de la structure des activités plus le fait que des métiers encore inconnus, non encore nommés soient appelés à émerger. Soit les savoirs et toutes leurs instrumentalités et méthodes, l'accès délibéré de tous dans la construction - déconstruction permanente qu'est la pensée. A côté du cursus professoral, l'ouverture de débats permanents sur tous les sujets. Tout nouveau point de vue peut être la lumière qui illumine un nouveau dans une discipline intellectuelle, pourquoi refuser ce don ? La pensée reconnue comme activité sociale vitale, nécessaire, peut trouver le flash inattendu de bien faire comprendre que, comme pour le sport qui a ses lieux d'entraînement, à la pensée de haut niveau. Les "disciplines" intellectuelles nécessitant autant de qualité physiques et morales que les "disciplines" sportives. Pourquoi ne parle-t-on jamais des merveilleux athlètes de la tête : leurs exploits remplissent la mienne, croyez-moi. La pensée, le bien immatériel suprême, sa diffusion une activité en expansion. Une prise en charge collective, comme pour les soins, le Welfare State de Beveridge ou le privé, ou les associations ? Quoiqu'il en soit, ces faisceaux de nouveautés ont bien fait saisir que le chômage ne peut commencer de diminuer qu'à partir du moment où l'ensemble Production et Capital n'est plus reconnu comme constituant la totalité dirigeante de l'activité sociale. Il est, certes, une partie non négligeable de la collectivité, à condition de prendre en compte la totalité de la collectivité. Le chômage c'est le refus de prendre en compte tous les talents. La pensée reconnue comme bien immatériel suprême permet l'ouverture. Puisqu'elle pousse aux questions, les réponses se lèvent de l'obscurantisme. La pensée c'est quoi ? La surprenante réponse paraît, après coup, tellement évidente, la pensée c'est penser aux autres. Sans pensée pas moyen de penser aux autres. C'est pour cela, plus l'hégémonie totalisatrice de la Production sur la collectivité, que les médias furent si fanatisés par la guerre à l'intelligence et que les résultats actuels d'un vide total, d'un inessentiel permanent, d'une rêvasserie ringarde, sautent encore plus aux yeux.

La pensée doit sans arrêt tout faire bouger. En simulation évidemment.

De l'ignorer, l'on aboutit à l'état actuel d'un manque d'instruments intellectuels pour connaître la société. La structure globale de l'activité, du travail a changé sans qu'il en soit tenu compte. La situation où l'agriculture, la transformation des matières premières, l'industrie des produits finis, les productions de masse et leurs circuits de commercialisation, représentaient les deux tiers de la population est close. Il est raisonné tout de même selon ces instruments, comme s'ils étaient la réalité. "Toute civilisation est hypnotisme. Par hypnotisme, j'entends l'orientation de notre sensibilité vers une direction consciemment déterminée(...) Un pullulement de mots en isme nous accable déjà (...) Chacun des îges présente un rêve de l'humanité. Notre tâche n'est pas de détruire ces rêves, ces petites constructions de l'esprit humain minuscules devant l'univers. Les constructions nous abritent contre les intempéries. Mais n'oubliez pas qu'au-dessus des nuages, il y a le ciel bleu." (Itsuo - Tsuda - Le non-faire). La modification de la structure du travail a surgi du développement des services qui, via les procédures de rationalisation des circuits de production, ont tellement augmenté la productivité que les producteurs se sont vus rapidement écartés des circuits. Robotique et informatique commencent de balayer les dits services. Leur course en avant vient des relations, relations entre biens et services, entre chercheurs de services et services...etc. Mais la structure contenant agriculture industrie et commerce est passé grossomodo des 2/3 à moins de la moitié, 1/3 bien gonflé. C'est à dire ce qui est nommé la Production, la production de biens matériels ne représente que la moitié de ce qui est taxé d'activité sociale. Les biens immatériels ne sont donc pas pris en compte selon l'importance qu'ils ont. Le mouvement d'émergence se trouve pourtant en eux : les services vont être dépassés par les relations, les relations, c'est déjà la société qui a appris à vivre ensemble. Les nouvelles activités qui vont surgir de ces activités de relations, de mise en rapport si l'on veut, n'attendent que le changement des mentalités. Le champ scientifique n'a jamais voulu condescendre à admettre que la formule c'est d'abord sa

formulation. Alors que les meilleurs savants ont toujours rejoint les meilleurs poètes. Le haut voltage intellectuel reste totalement impuissant devant la phrase à rendre active : il conçoit bien la formule, mais ne peut offrir la formulation adéquate. La formulation structurée et structurante, qui explique et qui agit, qui dévoile et qui tend la direction, qui éclaire les esprits et enflamme les coeurs. La fin du chômage commencera très exactement lorsque cette Société aura pris la décision de commencer à apprendre à vivre ensemble. D'où effets non additifs mais multiplicateurs. L'effet locomotive de cette décision allume l'imagination de chacun qui, par observation, décèle les activités qui pourraient améliorer les rapports sociaux et humains. Tous les atomes du corps social agissant de même, nombreux sont les résultats (le 1/3 du chômage à traiter par l'apport de tous doit être désormais bien résorbé). Et disparaît ce chômage dit si justement "structurel".

La méconnaissance de la Structure vraie de la Société, liée au préjugé de la fatalité du chômage puisque seule la Production existe et que la productivité détruit...etc, ont fait stagner le non-renouvellement social. Au point qu'il faille se demander mais comment l'homme politique (ou le financier) perçoit-il l'être humain ? Quelle image, parole, cible ? Tout porte à croire que son image est particulièrement floue et roulerait vers le bas. Exactement comme l'image des médiatiques encore plus floue : la nature humaine y est particulièrement dégradée et dégradante, les ressorts des êtres sont obligatoirement mesquins aussi ne faut-il pas réveiller la bête -on se demande pourquoi puisque l'animal cruel ne pourra jamais atteindre la folie froide de la bombe atomique -il s'agit d'amuser cet animal, de ne rien lui laisser à penser. Je suis donc fraîchement désolé, je ne pourrai accrédi-ter que le motif de l'action d'un médiatisé ou d'un politique soit d'aider, bille en tête, les êtres humains dont ils auraient une image aussi opaque. Ils ne cherchent pas, à tout prix, à être utiles pour la tribu. L'écrivain si ! Au niveau de l'efficacité, sans aucun moyen, mais alors rien du tout, même la vie la plus pauvre le permet alors, les résultats miraculeusement substantiels apparaissent. Tandis qu'avec des moyens colossaux, des troupes nombreuses d'aides, ces politiques ou médiatisés n'atteignent que d'infimes, de microscopiques résultats. Il doit bien y avoir une raison, poétique raison, à tout ça. De la comprendre ouvre à la perception de la Société qui émerge.

Moi je dis que l'on y pourra concilier l'esprit de la musique, même du Rock'n' Roll, avec l'esprit scientifique, mais, aussi, la littérature avec le Funk, ou encore avec le langage comme thérapeutique de fond, ou l'orchestre absolument nécessaire pour la découverte de l'inconnu, admettant que Le bruit de soi même empêche d'écouter les autres, la nouvelle littérature portant le changement de ce que l'on nomme économie politique par le ce qui Compte c'est le changement de styles de vie, la mentalité transformée parvient à la résolution simultanée, individuelle et collective, de tous les problèmes, engoncés dans ces mentalités mêmes ! N'ai-je pas vécu, moi qui voulais la Science, porté par la poésie, parce qu'universelle, mais exclu par le fait que n'appartenant à aucun lobby (et pour quoi faire ?), ils me coulèrent tous en ce lieu où toutes les formes d'esprit négatives se rejoignent, volcan incandescent auquel je me suis trouvé surimposé. J'ai donc, douloureusement et durement, longuement et totalement, acquis la connaissance de la géographie, géologie, de l'histoire, de la topologie, de la mécanique fractale, de l'énergétique et de l'homéostasie pour pouvoir non en dresser un système durcifié, figé, coupant, et plus, ensuite dogmatique, source à tyrannie, comme par le passé, mais un système vivable, reproductible, souple, retrouvable et adaptable, partout et pour toute situation, personnalité, déni ou besoin. L'ex-act opposé de ces prétendus bons esprits à qui on ne l'a fait pas, si hyper négatifs que, pour leur unique succès, ils veulent l'échec de tout le monde, gaspillage crétin de la compétition que l'on dit; emplis de leur seul bruit ils ne savent pas le hurlement de la jeunesse abandonnée, bref, à

47/29

part le minuscule îlot de leur égoïsme, ils ne savent Rien du monde actuel. Ne pourront donc jamais guider personne. Esprits si peu sérieux pas du tout fiables, ceux à qui on ne la fait pas: leur unique recette tout en négatif, ne dire que du mal, décrire tout l'humain en sombre, prédire partout l'échec, terroriser sur tout changement, se faire croire indispensables pour empêcher tout Progrès tout en mentant, glauquement, qu'eux seuls n'arrêtent pas le progrès. Bon, vous les avez reconnu? Ceux qui partout tiennent le haut du pavé, les définitifs incompétents qui conduisent la Terre entière à la catastrophe. Porté au centre de leurs négativités, et Contre Eux, j'ai mis en forme une absence de système, une souplesse non accaparable par quiconque, tant je me méfie de ces hypertrophiés de l'égoïsme prétendus réalistes. J'ai donc réussi à envelopper ce qui m'enveloppe. A me voir en train de faire et à agir

quand même, mais avec le rire à la pointe du combat: A être mon point de vue et à la fois plein d'autres points de vue, scrutant, critiquant, améliorant mon point de vue. A être moi et les autres. A voir un problème, le nez à l'intérieur sur les détails, mais aussi de l'extérieur, d'où il vient où il va. A mettre sans arrêt tout ce que l'on dit son "intérieur", c'est-à-dire sensibilité, affectivité, intuition, intelligence sur le tapis, pour la moindre minuscule décision, la plus petite action. Tout a de l'importance, qui s'agenouille devant le brin d'herbe en le sachant acquiert la royauté de pensée. Si je respecte infiniment les êtres, je ne peux m'oublier, me laisser aller, une seconde, jamais je ne dois profiter des autres. Si l'écrasante majorité pratiquait l'exact inverse, ce n'est pas une raison, un alibi pour que suive ce mouvement non raisonnable, non sain, non humain. "Vers l'écologie de l'esprit" de Gregory Bateson devient définitivement l'incontournable base de l'esprit scientifique qui ne va plus jamais, physiquement, sensiblement, vérifier dans les rues, les conséquences sociales de leurs découvertes, et l'utilisation technique unidimensionnelle; c'est ceci qui leur fut reproché et non leur recherche "pure". Bien joli de penser, mais sans penser aux conséquences, ce n'est plus penser. Les scientifiques furent ainsi infiniment plus légers que les poètes. Un peu de pensée politique, ou beaucoup de sensibilité sociale ne font pas de mal tout de même. "L'économie politique libérale a été un des meilleurs exemples d'Utopie que l'on puisse citer. On avait imaginé une société où tout serait ramené à des types commerciaux sous la loi de plus parfaite concurrence; on reconnaît aujourd'hui que cette société idéale serait aussi difficile à réaliser que celle de Platon" (Georges Sorel - Reflexions sur la violence). D'avoir su qu'il y a des penseurs aurait alors aidé ces scientifiques à saisir que l'utopie, toute l'utopie, est rêveusement au pouvoir et que, selon Jacques Derrida "la marge est au centre", les marginaux ou supposés tels ont toujours été au centre de la société, sous tous les feux roulants de tous les combats, qu'ils furent les protecteurs vigilants de la collectivité, son support indéfectible. Sinon pourquoi voyons nous cette incongruité de scientifiques, ne sachant plus quelle POSITION ils occupent, de quelle SITUATION il s'agit, toujours méconnaître et "ignorer" (un comble pour un savant!) leurs frères de pensée? "L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés". poursuit Georges Sorel, mais pourquoi les savants ne croient plus que le monde puisse être changé? "La révolution mondiale est déjà commencée" signale le Club de Rome en 1991. Mais, comme dit le proverbe russe, ce n'est pas le champ qui nourrit c'est la culture; les technologies ne paraissent avoir apporté aucun progrès dans les rapports humains, il semblerait même qu'il y ait régression. Alors de prôner un développement insatiable de nouvelles nouvelles techniques pour pallier aux brutaux blocages sociaux peut paraître pas très raisonnable ou, pour le moins, incohérent. Tout passionné de recherche scientifique se plaint qu'il n'y ait que des recherches "verticales" et non "longitudinales" (sur de nombreuses années) à cause du fait que les décideurs sont pressés d'avoir matière à décision. Un tel passionné ne suit pas la trajectoire de sa pensée concrétisée, toute science, toute technologie, ne peuvent se terminer, se terminent en rapports sociaux, et, plus finement en rapports humains. Se voiler la face devant ce concret plus que concret n'est pas assumer la Raison, ni trouver toutes les raisons de la Raison. La science ne nécessite pas un urgent développement. Les rapports humains, oui. Les rapports sociaux encore mieux. Faute de progrès en ce domaine, la science ne pourra que bafouiller dans le vide interstellaire. Pourquoi donc des esprits aussi épris d'inconnu ne sont

part le minuscule ilôt de leur égoïsme, ils ne savent Rien du monde actuel. Ne pourront donc jamais guider personne. Esprits si peu sérieux pas du tout fiables, ceux à qui on ne la fait pas: leur unique recette tout en négatif, ne dire que du mal, décrire tout l'humain en sombre, prédire partout l'échec, terroriser sur tout changement, se faire croire indispensables pour empêcher tout Progrès tout en mentant, glauquement, qu'eux seuls n'arrêtent pas le progrès. Bon, vous les avez reconnu? Ceux qui partout tiennent le haut du pavé, les définitifs incompetents qui conduisent la Terre entière à la catastrophe. Porté au centre de leurs négativités, et Contre Eux, j'ai mis en forme une absence de système, une souplesse non accaparable par quiconque, tant je me méfie de ces hypertrophiés de l'égoïsme prétendus réalistes. J'ai donc réussi à envelopper ce qui m'enveloppe. A me voir en train de faire et à agir

il quand même, mais avec le rire à la pointe du combat : A être mon point de vue et à la fois plein d'autres points de vue, scrutant, critiquant, améliorant mon point de vue. A être moi et les autres. A voir un problème, le nez à l'intérieur sur les détails, mais aussi de l'extérieur, d'où il vient où il va. A mettre sans arrêt tout ce que l'on dit son "intérieur", c'est-à-dire sensibilité, affectivité, intuition, intelligence sur le tapis, pour la moindre minuscule décision, la plus petite action. Tout a de l'importance, qui s'agenouille devant le brin d'herbe en le sachant acquiert la royauté de pensée. Si je respecte infiniment les êtres, je ne peux m'oublier, me laisser aller, une seconde, jamais je ne dois profiter des autres. Si l'écrasante majorité pratiquait l'exact inverse, ce n'est pas une raison, un alibi pour que suive ce mouvement non raisonnable, non sain, non humain. "Vers l'écologie de l'esprit" de Gregory Bateson devient définitivement l'incontournable base de l'esprit scientifique qui ne va plus jamais, physiquement, sensiblement, vérifier dans les rues, les conséquences sociales de leurs découvertes, et l'utilisation technique unidimensionnelle ; c'est ceci qui leur fut reproché et non leur recherche "pure". Bien joli de penser, mais sans penser aux conséquences, ce n'est plus penser. Les scientifiques furent ainsi infiniment plus légers que les poètes. Un peu de pensée politique, ou beaucoup de sensibilité sociale ne font pas de mal tout de même. "L'économie politique libérale a été un des meilleurs exemples d'Utopie que l'on puisse citer. On avait imaginé une société où tout serait ramené à des types commerciaux sous la loi de plus parfaite concurrence ; on reconnaît aujourd'hui que cette société idéale serait aussi difficile à réaliser que celle de Platon" (Georges Sorel - Reflexions sur la violence). D'avoir su qu'il y a des penseurs aurait alors aidé ces scientifiques à saisir que l'utopie, toute l'utopie, est rêveusement au pouvoir et que, selon Jacques Derrida " la marge est au centre", les marginaux ou supposés tels ont toujours été au centre de la société, sous tous les feux roulants de tous les combats, qu'ils furent les protecteurs vigilants de la collectivité, son support indéfectible. Sinon pourquoi voyons nous cette incongruité de scientifiques, ne sachant plus quelle POSITION ils occupent, de quelle SITUATION il s'agit, toujours méconnaître et "ignorer" (un comble pour un savant !) leurs frères de pensée? "L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés". poursuit Georges Sorel, mais pourquoi les savants ne croient plus que le monde puisse être changé ? "La révolution mondiale est déjà commencée" signale le Club de Rome en 1991. Mais, comme dit le proverbe russe, ce n'est pas le champ qui nourrit c'est la culture ; les technologies ne paraissent avoir apporté aucun progrès dans les rapports humains, il semblerait même qu'il y ait régression. Alors de prôner un développement insatiable de nouvelles nouvelles techniques pour pallier aux brutaux blocages sociaux peut paraître pas très raisonnable ou, pour le moins, incohérent. Tout passionné de recherche scientifique se plaint qu'il n'y ait que des recherches "verticales" et non "longitudinales" (sur de nombreuses années) à cause du fait que les décideurs sont pressés d'avoir matière à décision. Un tel passionné ne suit pas la trajectoire de sa pensée concrétisée, toute science, toute technologie, ne peuvent se terminer, se terminent en rapports sociaux, et, plus finement en rapports humains. Se voiler la face devant ce concret plus que concret n'est pas assumer la Raison, ni trouver toutes les raisons de la Raison. La science ne nécessite pas un urgent. Les rapports humains, oui. Les rapports sociaux développant encore mieux. Faute de progrès en ce domaine, la science ne pourra que bafouiller dans le vide interstellaire. Pourquoi donc des esprits aussi épris d'inconnu ne sont

grand nombre à toujours pour rôle de maintenir le présent immédiat, de le faire valoir et d'amener de cette manière l'issue fatale dont l'esprit créateur qui la présentait, avait déjà cherché la solution". (C.G. Jung - Types Psychologiques p 259). Lorsqu'il n'y a plus personne pour s'occuper du futur à long et moyen terme la civilisation est en danger. Lorsque tous les débats de fond - un comble pour une société hypercomplexe - restent interdits l'issue en est accélérés. "C'est d'âme qu'il faut changer, non de climat" (Pétrone - Satyricon). Les demi mesures ne nous mesurent qu'à demi, nous rendent donc trop petits. Le conformisme ne peut trouver d'issue lorsque "nous sommes en train de créer une race d'homme d'une tournure d'esprit trop modeste pour croire à la table de multiplication" (Orthodoxie - G.K. Chesterton) Une fois pour toute, tout existe ; ce n'est donc pas en mettant le réel dans des casiers, en posant des étiquettes, en osant que l'esprit critique serait juste l'acte d'exclure que la conscience apprend à être au niveau de ce tout. C'est sur ce tout qu'il faut changer le regard puisque, miraculeusement, tel le regard de l'astronaute lunaire sur la Terre, c'est le Tout qui nous changera. Sur ce Tout mais sur les parties pour être de la partie, dans le moindre détail et n'en oublier aucun. Selon la sagesse indépassable d'Héraclite "L'alternance des changements est perpétuelle". Le rêve - puisque, malgré les apparences, moi qui NE SUIS PAS un rêveur me force à y trouver utilité, la majorité le recherchant - le rêve, donc, n'est pas une fuite de la réalité, sûrement pas, parce que le rêve est un réveil. Le réveil au rêve. Le rêve veille et réveille en tant qu'il est appel du futur. Bien arrimé à tous les possibles, il devient donc un moteur, une énergie irremplaçable. Ce qui fut perçu négativement ne le méritait pas. D'où inversement. L'écrivain, un rêveur ? Seul lui peut enclencher, déclencher, à lui Tout seul, une émission tous azimuts puisqu'il est dans la marche du siècle. La réalité l'a recruté et ne peut plus s'en passer. Il amène au jour, exactement, tout ce dont elle a besoin pour ne point devenir figuier desséché et stérile. Elle ne veut donc absolument plus qu'il rêve d'autre chose qu'elle. Puisque ça m'est arrivé. Cela recommence, tout escalade mon corps, une énergie continue et calme, comme reposée telle la question, mais, cette fois-ci, je n'ai plus de dégoût, recul, blocage au moindre passage du réel. Comme s'il était sâlissant, entâchait l'idéal puisque l'on doit "collaborer" avec lui, comme si le fait d'entrer dans une banque vous faisait banquier. Ce dernier avatar de ma génération se garder en dehors de tout pour ne pas en être touché, donc blousé, meurtri, rendu blette ; ce qui, en dernière analyse, interdit toute action. Puisque j'en voulais à la réalité, la réalité se met à vouloir de moi. Evidemment, puisque c'était vraiment une histoire de désir. Et cette maîtresse femme parvient ainsi à ce que je la désire sans cesse : qu'importe que je me fasse des bleus, que le fruit de ma pensée ait des marques, que l'on prétende que je "collabore" avec quoi que ce soit - tout cela est strictement faux, je désire simplement la Réalité, comme d'autres leurs rêves. Je suis tout entier réconcilié, la partie n'oubliant plus le tout, à l'aventure du corps incarné. La vie jubile et voit qui est qui et qui ne l'aimait pas. Et lorsque l'oeuvre est achevée je ne la retiendrai pas à moi. Je ne la fixerai pas sous l'épingle de mon nom. Elle est à qui l'aime autant que je l'ai aimé. La marée de l'attendrissement emporte tout devant le bébé, quelqu'il soit, la conception de la chair. Moi je ressens même émotion devant les conceptions de l'esprit. Leurs genèses sont encore plus mystérieuses, plus inconnues. De qui que ce soit vienne la création je suis infiniment ravi que la vie cautionne autant de prodiges. Ayant supprimé mon gros égo pré-oriental je peux, à l'article de ce sujet sans intérêt, signaler que c'est en titillant, par exemple, le Tao, la philosophie des indiens d'Amérique ou les Ntu et Nommo Africains, que je suis parvenu à m'en débarrasser. Pas moins de trois civilisations sont nécessaires pour évacuer l'égo occidental. Mais quel soulagement lorsqu'il n'est plus là. Comment étendre ce prodige en tous domaines ? Par le changement de regard et la mise à plat sincère des faits. Ainsi les Etats Unis "reçoivent" quarante fois plus que leurs "dons" aux pays pauvres. C'est-à-dire que le flux entre pays pauvres et riches reste toujours en défaveur des pauvres. Le flux va toujours dans le même sens, comme le montre le rapport de la PNUD de 1992. Ce sont donc les pays riches qui sont "aidés". Pourquoi faire ? Le développement de la photo donne quoi ? Qu'est toujours jeté le négatif c'est à dire les trois-quarts de l'humanité ? Un changement de regard remet la photo dans son cadre. "Dans les pays démocratiques, la science de l'association est la science mère ; le progrès de toutes les autres dépend des progrès de celle-là", visionnait Tocqueville y décelant, en autre, l'antidote antiexclusion. Mais, deux cent ans après, l'association en reste toujours à l'état artisanal, même pas un art, alors à quand la "science" dont le progrès ou non empêche toute autre d'évoluer ? "L'histoire intellectuelle montre qu'une science qui est controversial, enjeu de discussions, pleine de conflits authentiques c'est-à-dire scientifiques, est plus avancée qu'une science où règne un consensus fondé sur des concepts élastiques, des programmes vagues et des volumes

collectifs" (J.P. Changeux et Alain Connes - Matière à pensée). Tout le monde marche dans le noir paraît-il. D'abord pourquoi marcher lorsqu'il fait noir, mais si le noir devient universel ce ne sera pas faute de lumière. Les villes sont suréclairées, et les spectacles pleins de paillettes, l'intelligence pour briller et puis l'on s'en va : tout cela semble très lumineux ! La fissure commence pourtant de béer qu'à prendre la vie pour un spectacle, à force de se croire irresponsable DEVANT ce film, à force de se désolidariser de la pensée cela donne bien l'étrange symptôme, déjà perçu, de l'éradication de l'intelligence qui devient la bêtise la mieux pourchassée. Ce n'est donc pas faute de "lumières" que l'on marche dans le noir. Mais faute de "flamme," cette chaleur qui solidarise avec le monde et la pensée ; ce point chaud dans le futur qui arrache l'énergie de la carcasse et y transporte déjà. Ce qui change le regard. Ou selon les conseils du mouvement de Palo Alto sort du cadre, insoluble de l'intérieur. Et fasse que, puisque l'on marche justement, l'on soit sorti du noir. "Nul oiseau ne vole trop haut, tant qu'il vole de ses propres ailes". (William Blake). Il s'agit donc, plus précisément, de sortir de ces visions inconsolables qui croient savoir que la partie ne peut convaincre le Tout. Puisque la différence n'est plus d'être jeune ou vieux, d'écouter du rock'n'roll ou du classique, de se prétendre tolérant ou d'avoir tel autre opinion politique ...etc non, la vraie différence éclot dans la réponse à cette bête question : de quoi suis-je prêt à me priver pour les autres ? La réponse qui ne peut être que concrète est le point aveugle, le centre des lignes de fuite, la mise en perspective de tout ce que peut dire ou faire d'autre cette personne. Est-ce pourquoi certains croient marcher dans le noir ? Comment vois-je tout cela ? En le rêvant ? Non puisque je le vois ; c'est, en le réexpliquant sans cesse parce que je suis une âme qui retient son souffle. Je suis sur cette Terre un des peu nombreux qui soit définitivement rongé par la peur de déranger les autres. Je suis celui qui croit n'avoir pas sa place de droit. Aussi devint-il clair que tout mon environnement, où que je sois, m'écrabouillât. De peur de le déranger, par ma souffrance, je retins mon souffle. Débouchant ainsi sur une nouvelle technique où, effectivement l'on voit. "Je crois que la médiocrité, si nous la cultivons volontairement, peut devenir une forme d'orgueil intellectuel" (Charles Morgan - Défi à Vénus) et donc toujours "ils se trompent ceux qui disent qu'un artiste dans son oeuvre n'a qu'une perception hautement organisée de Vérités déjà accessibles sous une forme différente, qu'il n'est pas porteur d'une vérité nouvelle, mais seulement l'interprète du fonds commun. L'art est un message de réalité qui ne peut être exprimé en d'autres termes. Dans ce sens, un artiste est un envoyé des dieux, et, pour cette raison, ne saurait transmettre leur mandat qu'en sa propre langue." (Charles Morgan - Portrait dans un miroir). Alors, dans la collectivité, à qui faut-il faire le plus attention - à tous les sens du terme ? C'est à ... et plus encore un changement de regard !

Toute civilisation ne survit que par des changements profonds en son sein. La Renaissance, ainsi, fut une conjonction rare de renversements multiples, de mutations et de transformations dans tous les domaines. Sans ces changements il n'y aurait pas eu de Renaissance. Ce n'est pas la Renaissance qui a fait ces changements, mais ces changements qui ont fait la Renaissance. Et nous a amené où nous en sommes. Aujourd'hui si tout va décidément vers le blocage, le grippage des mécanismes, c'est fondamentalement par peur, mal perçue, des changements ; de minimes oui, mais pas de grandioses. Or la résistance à ces renversements de fond demeurent archaïques. Ces mutations se feront de toute façon : manières d'émerger de tout l'organique. De les précéder ou savoir les comprendre ne peut apporter que du bien. De nos jours, la culture, seule, guide. Pourtant, aux rivages des découvertes, des pionniers restent aussi méconnus, ridiculisés que lors de l'entrée en Renaissance, justement. A ce point de vue, pas la moindre parcelle d'évolution. Entre nous, d'ailleurs, ce n'est pas à eux de changer, mais bien à nous. Le changement de vision qui permit la décision difficile (opposition de la quasi majorité, mythologies puissantes) voire terrifiante (l'enfer, la chute dans le vide) de partir dans l'inconnu par le voyage - un aspect très mémorisé de la Renaissance - se rencontre, aujourd'hui, mais ce genre de décision est encore plus cachée, masquée, ensevelie sous un vocabulaire unilatéral qui ne révèle tout son impact qu'en le renversant justement. Mais cet épisode prenait place dans tout un ensemble qui a nécessité rien de moins qu'un changement de style de vie et de mentalité. De moyens d'appréhender, d'accéder aux choses et aux autres hommes. Il a fallu pour cela changer son rapport à tout l'univers, à la Terre, à la globale Société, sa vision de l'espace et du temps, son approche du savoir et ses moyens de communication ainsi qu'aux hiérarchies des valeurs, et à la valeur de ces hiérarchies. Ces transformations radicales se firent dans un mouvement social auquel de nombreuses oppositions se durcirent, mais qui ne fut jamais empêché. Aujourd'hui, il l'est ! Ce ne fut pourtant pas l'appât du gain, ni l'appétit de puissance qui a fait la Renaissance mais toute une conjonction de renversements de

vision : par rapport aux habitudes scolastiques, tout un bouleversement des mentalités à travers, grâce aux grilles décryptantes des sens. Le ciel peut être étudié de même qu'on y peut observer les luminaires tels qu'ils sont, et non vérifier à chaque fois, dans la Bible, ce qui est. Comme, de nos jours, trop de mentalités vont chercher dans le connu, le banal, la source du total inconnu, de la nouveauté. Le mouvement de refus de penser reste même. C'est que l'individu fut désoclé de son figement métaphysique : le monde n'est pas fixe, tout ne tourne pas autour de lui, immobile, mais c'est la Terre qui tourne et autour d'autre chose, en plus, le soleil. Cette explosion dans l'oeil qui empêcha tout anthropocentrisme, nous ne sommes plus le centre de l'univers, et n'avons pas à rester figés de peur d'en troubler l'ordre. L'action est possible, permise, c'est le voyage, la modification de la nature qui conduit aux pensées de Descartes ou Bacon, la représentation (perspective) le raisonnement (le retour des grecs). Tout est désoclé du figement : ce n'est plus le passé qui tourne autour de nous mais nous tournons autour d'autre chose. Toutes les méthodes d'appréhension du réel donnèrent l'invention de nouveaux instruments qui permirent donc le voyage (cartographie, terrestre et stellaire, "faire le point" c'est à dire nommer l'inconnu, c'est à soi de se guider non à Dieu). L'oeil se libérait du carcan des visions intérieures imposées par un lourd passé. C'est donc lui qui explora, s'explora lui même et en même pas deux cent ans, donna la vue vers l'infini (le télescope) et vers l'infiniment petit (le microscope de Hooke et Leeuwenhoek). Il explora le temps aussi avec l'horloge "mère des machines. Elle décloisonnait les divers champs de la connaissance, les divers types de savoir faire. C'est précisément parce que l'horloge ne fut pas d'emblée un outil destiné à un seul usage qu'elle devint la mère de toutes les machines." (Daniel Boorstin - Les Découvreurs). Bon, on mesure l'espace et le temps, la banalité de ce fait ne doit pas cacher que c'est l'observation qui change la mesure. La démarche qui tend à ressentir le manque d'un instrument d'observation, de le chercher et ensuite, de l'utiliser marque une modification radicale du rapport avec le voyage. Nous ne sommes plus points fixes, d'où déplacements et en toutes choses : des idées nouvelles qui déplacent les dominantes, les anciennes venant même à la rescousse, le savoir n'est plus un péché, à cacher dans les monastères, il est ouverture vers la connaissance et les rapports humains, les points de vue sur "l'utilité" des différentes fonctions sociales se déplacent, comme apparaissent les bases de l'économie et de la politique. L'observation va s'insinuer partout : dans un nouveau rapport au corps et à ses soins à partir d'André Vésale et William Harvey (la circulation du sang), dans la découverte du monde vivant et l'exploration du préexistant. La quête de l'oeil ne s'arrêtera plus. Et, j'insiste, c'est même elle qui va nous mener vers la société qui émerge. D'un changement du regard. C'est le paradigme d'interface, le retournement de la question, voir de l'intérieur et de l'extérieur, le double face définitif des mots, un côté réflexion, l'autre action. Ce changement "d'observations" se retransmet partout, en le moindre détail. Le "voyage", par exemple, aurait quel inconnu à "découvrir" ? Sinon les rapports sociaux et humains à l'aide de l'épiphanie des mots qui concrétisent ce qu'ils disent tout en servant de cartographie précise, les instruments de "mise au point" sont tellement désirés que d'autres pourront les nommer, n'est ce pas. Le savoir s'est entièrement redistribué et, comme par hasard, certains s'y retrouvent toujours mieux, ces chers méconnus. Les rapports avec la politique et l'économie sont dans une telle mutation que nous n'allions tout de même pas les laisser "naviguer à vue". La solution, concept tentateur à pointer vers l'économie, sont les concepts réflecteurs (réfraction et diffraction), miroirs renversés. La technique pour capter les nouvelles hiérarchies des valeurs comme des valeurs des hiérarchies. C'est-à-dire que les consciences savent de plus en plus qu'elles ne peuvent être heureuses sans que tous atteignent un niveau de conscience ou d'action suffisant. Que donc briller dans leur art ne sert à rien d'utile - ma carrière se brise donc - c'est changer les faits (pas leurs perception et observation) qui prouve l'art désormais. C'est à dire que le nouveau système est tel qu'il lui est absolument indispensable l'action la plus individuelle, si minime se croit-elle. Le projecteur est sur tout le monde, tout le monde devient absolument indispensable. Qu'un seul ne fasse rien et, tout le système en pâtit. Cette indissolubilité nouvelle dévoile que tout le monde est devenu responsable de tout et de tous, qu'il lui est permis de souffrir ou d'être heureux de l'échec ou du succès des autres, que l'esprit devient collectif et, qu'en ce sens, il va nous produire une beauté à couper le souffle. Les "observations" fourmillent mais elles convergent toutes dans l'analyse qu'une explosion a vraiment eu lieu. La civilisation a explosé (non implorée), donc le plus dangereux est passé, toute inquiétude démesurée est bien à écarter, le plus dur est fait, et personne s'en est aperçu. Sauf bien sûr les athlètes du cerveau, qui s'entraînent sans arrêt (comme tous les sportifs non, rien d'extraordinaire !), et signalaient, tout le temps, que la pensée est le plus "utile" des biens sociaux, mais aussi celui auquel il faut prêter le plus

d'attentions. En anglais : MIND YOUR MIND ! Tant pis, votre maniaquerie du spectacle (j'ai bien vérifié la nosologie c'est de maniaque dont il s'agit) vous aura fait rater la beauté gratuite d'un dépliement spatial grandiose. Quel aura été l'arrachement anthropocentrique qui fit, à la Renaissance, que le changement de regard vit la Terre tourner sans que le monde ne s'écroulât autour de toutes les têtes terrifiées ? C'est le rapport à tout l'univers, ce vertige à chiffres astronomiques qui nous enlève, petit à petit, les prothèses télescopiques et microscopiques, et nous fait passer d'un anthropocentrisme à un héliocentrisme sans que le monde ne s'écroulât pour nos têtes. Si vous croyez que le gigantesque univers va se mobiliser pour autoriser au grain de poussière que nous sommes une "fin du monde" - cette notion pré-Renaissance donc ultra périmée - vous vous mettez le doigt dans l'oeil, justement. Donc le passage existe mais dans le fait qu'il faille vivre sensuellement et intellectuellement, moralement et pratiquement, (tous les mots sont "reconnus" double face désormais !) le fait que le Temps n'existe pas. En tant que loi physique de l'univers, s'entend. Pourquoi ? Puisque le DEBUT de l'univers est toujours là, à 15 Milliards d'années lumières, l'année lumière n'est pas une mesure de temps mais d'espace et même, de vitesse, si l'on prend le compteur "kilométrique" comme image. Le début de l'univers est toujours là il n'est pas DANS le temps, il est encore présent. Le passé de l'univers n'existe pas et son futur n'annulera pas non plus le DEBUT. Le DEBUT semble d'ailleurs unimaginable, pour le moment, (et avant ?) parce qu'il ne se trouve que DANS l'espace : pour nous à 15 Milliards d'années lumière. Ce que l'on nomme le temps se trouve donc dans l'espace, étagé dans l'espace. Le temps, c'est au loin, mais non dans une substance, disparaissant au fur et à mesure d'un battement régulier, d'un métronome effaceur pour se décréter passé, présent ou futur. Depuis l'espace - temps d'Einstein la connaissance physique oblige à admettre que le temps ce n'est que de l'Espace, que cette notion n'a d'autre réalité que psychologique même s'il ne paraît guère utile, ni même indiqué, d'abandonner cette grille de décryptement pour notre vie quotidienne, sur notre bonne vieille bonne boule terrestre, où le temps y a sa réalité et qu'il la garde pour le meilleur. Simplement, tombe tout l'inconscient qui cernait le temps comme réalité enveloppante et détenant nombre de sécrétions et concrétions comme l'espace. Le temps c'est un instrument de mesure plutôt génial pour la vie en collectivité. Mais rien d'autre. Ce qui pourrait obnubilier par trop n'attire que moyennement l'athlète de l'esprit, une fois la démonstration faite, plus passionnantes les conséquences pratiques. C'est que seul l'Espace devient réel, l'on peut passer d'une juxtaposition spatiale à une autre, sauter d'un proche à un plus lointain, se dégager de tous ces rêts stériles, la fatalité de cette impasse est locale ne participe pas à tout l'univers, n'est pas de la substance de la nécessité, des lois universelles. L'on peut s'en sortir par l'exact acte de sortir spatialement de l'impossibilité d'aller, tout simplement, plus loin là où ça ne passe pas. Comme au Moyen Age l'être était figé par un univers à vérifier dans le livre, interdit de toutes "observations" nous sommes ligottés par une très mauvaise perception de l'Espace - obstrué sans doute par une hypertrophie inconsciente du temps. Ainsi la compréhension de tout ce que peut apporter, socialement et individuellement, la notion de JUXTAPOSITION en tant que solution à tous les problèmes de conflits, me paraît totalement mésestimée. L'espace sue de réalité, lui ?

Ceci, si nous nous tournons vers notre planète, mais si nous nous ouvrons à l'univers ? Là il s'agit bien de vivre, sur tous les plans, que le temps n'existe pas. Sait-on, l'univers cet interface matière-esprit, ne nous "conscientise-t-il pas vers une certaine modalité" ? Palp. tée la distorsion entre un infiniment grand aux chiffres immangeables de 10 Milliards de galaxies et la nôtre possède déjà 10 Milliards, avec des distances inreprésentables et une vision d'une substance et d'une "étendue" selon le terme de Descartes. Le Temps comme catégorie psychologique participerait ainsi à la substance de l'Espace. La philosophie doit de nouveau transcender ses concepts. Quant au rapport avec l'infiniment petit c'est à ce changement de la stratégie du penseur qu'il appelle, tant dans l'épistémologie que dans l'herméneutique, l'histoire comme plusieurs géologies inédites, une topologie encore difficilement schématisable, l'histoire surtout subit le renversement le plus bouleversant, elle ne peut plus être histoire du passé mais histoire du futur, le renversement de perspective implique que l'inconnu devient infiniment plus passionnant que le connu, l'histoire réorganise la stratégie et la hiérarchie des autres sciences et y intègre d'autres activités mentales désormais légitimées et validées. C'est que l'humble, "l'ignoré", le dédaigné, le méprisé viennent d'acquérir une valeur heuristique très puissante. Le changement de vision à haute résolution, c'est-à-dire dont l'enchevêtrement de complexité, à effet d'efficacité intellectuelle et sensuelle, permet la résolution d'infiniment de choses. Soit un changement radical d'attitudes, de motivations et d'ambitions sociales - le moteur étant la fonction sociale qui

exclut va rapidement se révéler, obsolète. Il paraît difficile de suggérer l'ampleur des conséquences d'un changement de regard sinon qu'elles semblent bien tendre vers une amélioration générale : en tout cas "ça fait du bien aux yeux". Les problèmes étant enserrés dans une maille d'ensembles plus vastes de paramètres, la chance pour que la meilleure solution, la plus humaine, la plus adéquate s'impose, grandit. La sociologie qui a participé au changement de vision, vu qu'elle était déjà un changement de vision à son origine, a son mot à dire puisqu'avec la psychologie, elles se sont conduites en anti-poison efficaces face aux totalisantes politique et économie. La pensée de tous les jours de même laissant, opiniâtrement, de côté tous les stéréotypes et préjugés, tous ces aveuglements volontaires, ces régressions infantilisantes qui osent contaminer la majorité, pour trouver l'image conservée de la Renaissance c'est à dire une vie sociale RICHE. La richesse des rapports humains peut les supplanter toutes. C'est très exactement pourquoi les donneurs de leçons n'ont jamais rien compris à l' inexplicable influence de l'écrivain puisque c'est son attitude, son style, sa sensibilité, son affectivité (tout ce qui lui fait "rater" sa vie sociale) qui restent dans les siècles et non la stratégie de sa pensée qui vaincrait et excluerait. Il faut toujours que la solution soit photogénique, médiatique. Que la solution soit modeste, terne, humble m'indiffère. Elle a toujours été pour moi des milliers de microscopiques actions et non la fanfare de fanfaronnades. Là fut le mystère, pourtant. Et l'écrivain, minorité absolue, qui traverse les siècles dans l'ombre et se révèle en avoir décrit, et donc vécu évidemment toute la lumière, la gloire et la richesse humaine et sociale, a été, est et sera, toujours, un pionnier de l'inconnu, un astronaute du savoir futur, un synthétiste désormais incontournable, inventeur, découvreur, explorateur, bref un savant réussi. Par un simple changement de regard !

OEUVRES COMPLETES

Une oeuvre pleine à craquer, qui déborde de partout semble née dans l'indifférence quasi générale. Sinon une inflation incohérente des médias qui ne correspondait encore à rien de connu, et en tout cas pas à l'oeuvre en question. Tout occupé que l'on soit à bâtir une oeuvre, il est tout de même permis de rester simple et discret (ce mot appartient à la même famille que concret !) sans que cela n'indiquât autre chose que l'immensité d'une oeuvre. J'ai donc été choisi par une oeuvre et comme un compagnon d'art, comme un artisan, un laborieux de tous les jours je l'ai construite, étayée jour après jour en une profusion de joies dont je n'ai rien caché aux yeux de qui voulait. Qui puis-je de l'état du monde, il n'y est certainement pour rien dans cet édifice. Je ne suis responsable que de ce que j'écris, pas du tout de ces flots contradictoires, illogiques et totalement irrationnels qui peuvent courir au sujet de qui se permet de tels ouvrages. Ce n'est pas moi qui ME permets, je ne me permets rien, je LES permets, c'est autre chose. Par ma ténacité et mon courage exemplaires, ça c'est un fait, j'ai mis à jour une oeuvre qui était LATENTE dans l'époque. Mon style m'appartient mais le fond de cette oeuvre revient à l'humanité toute entière. Pas à la France, ni à l'Europe, mais à TOUS. Elle part juste du constat que l'on ne peut régler que GLOBALEMENT les problèmes globaux. Et rien d'un pays local. Ce pays fut-il parfait qu'il ne modifierait pas en cela la globalité. Et l'écrivain reste poussière dans ce pays qui pourrait être parfait et l'idée de plus en plus incarnée de cette globalité et des solutions alors adéquates s'édifient : il faudra bien se DECIDER un jour, ce constat demeure inévitable. En attendant, à qui s'adresser : éditeurs mondiaux, existez-vous ? L'écrivain pense alors, est-ce étrange, à ceux dont il croit qu'ils soient aptes à saisir le grand écart et la valeur presque transcendante de son expérience : des éditeurs français, ou de langue française. Il faut bien commencer par un bout. Apparemment, ce n'est pas très logique d'avoir agi en ce sens : je n'ai essuyé que des refus, mais pas parce que les oeuvres étaient inintéressantes vu le nombre de réactions qu'elles ont, trainées de poudre, allumées - parce qu'elles n'avaient pas la bonne TAILLE. Pour la dernière fois, je recommence même démarche mais en détaillant, qu'en ce domaine, comme en tout autre j'ai lucidité complète - comment fais-je ? Faute d'éditeurs mondiaux je m'adresse à du local, puisque si je peux écrire en anglais ou espagnol ce n'aura jamais la fluidité, la souplesse, le brillant que j'ai acquis en français. Sans doute cela va-t-il être mal pris de nouveau. Moi je sais que j'ai BIEN fait ma part, ma tâche

d'élément le plus utile à la collectivité, je laisse donc, à partir là, l'âme collective à qui voudra en prendre soin.

Mon oeuvre maudite ? Point n'est possible de la servir d'un coup ici. Je vais donc détailler les MOTIFS qui m'ont conduit à chaque oeuvre, sans en faire le moindre descriptif. L'ampleur des ambitions premières n'aura jamais été démeritée par les résultats - à mon immense joie qui me fut, apparemment, pas partagée. Les questions posées étaient, et restent, les seules vraies. Leurs réponses appelaient à leur diversification infinie : chacun pouvant y adopter son propre style de vie. J'ai retenu neuf ouvrages pour neuf questions.

1° question : Qu'est ce que la décision ? La décision doit se prendre à un MOMENT donné. Mais le moment n'est pas donné par une puissance transcendante, il se voit exigé par la prise de décision immanente. Décider c'est SE décider sinon le quand ne sera jamais résolu. Au double sens interface d'avoir solution et d'adopter la ferme résolution de l'appliquer ensuite. Alors quand ? Le tragique constat devient que c'est toujours trop tôt ou trop tard. Jamais pile. Depuis des siècles n'est-ce, tout de même, pas étrange ? Mon ouvrage répondant à ce sac de noeud séculaire portait prémisse de solution. Où la décision se prend-elle ? Dans tel lieu local. A une époque plus qu'une autre retransmise par ondes hertziennes touchant aux fils d'un pays. Mais les fleuves ne s'arrêtent pas à scruter les cartes. Dans la ville centrale d'une nation ? Ca ne vaut rien, tout ne va être qu'opposition. Et d'ailleurs, les frontières ne poussent pas comme des fleurs de la Terre. Sur un continent ? Mais ni pollutions, ni tout autre phénomène, global ne s'arrêtent nulle part, à nulle considération bien abstraite que l'on affuble du nom de pays. A exténuer tous les raisonnements, la décision doit être planétaire. Elle demande son humanité. Seule instance logique, raisonnable, acceptable. Les comment, qu'est-ce, pourquoi...etc furent aussi soigneusement examinés. Il paraît très possible de se décider. Soit pour soi même soit pour plus que soi même. Tout un chacun y a accès à accepter ou refuser : mais en toute connaissance de cause. La décision à travers le général pointe toute l'ampleur du particulier. Scrutant en tous détails l'inquiétante étrangeté qu'une partie de la collectivité, à travers les siècles, refuse qu'une solution (et donc des moyens pratiques pour y accéder) soit décidée UNE FOIS POUR TOUTE pour toute une série de problèmes. La décision n'existe donc pas lorsque même la question ne peut être posée ? D'où vient ce refus séculaire ? De "l'ignorance" comme d'habitude ! Mais l'interface de ce mot révèle l'obscurité du ne pas savoir et la mauvaise volonté de se détourner pour ne pas savoir. Qu'est-ce qui se voit dédaigné, ainsi ignoré, ne fait-il pas partie de la connaissance ? Le simple constat, qu'au niveau du grand univers du moins, le temps n'existe pas et le faisceau de phénomènes qui émergent alors, principalement, que toutes les métaphores du Temps soient spatiales, le temps n'a pas de substance pour trouver ses propres mots, que l'on ne retrouve pas la catégorie temps dans toutes les civilisations et que le temps reste comme la vision occidentale des choses. Comment ? Pour que le passé nous oblige. Toute décision s'étiolle alors si l'on ne se décide jamais que dans l'arbitraire et le provisoire. Ce qui, comme pour Gödel, pour la proposition mathématique, renvoie à l'indécidabilité pour la proposition sociale. Le temps c'est qu'il n'y a rien de plus inaccessible que ce qui est situé dans le passé, l'on ne peut faire que ça ait été autrement. Tout ce qui réussit à se fonder socialement sur le "temps" révolu sera donc assuré de marquer une différence absolue, pérenne, au delà de la contestation et de la concurrence. La légitimité "pouvoir social sur le temps" ne s'acquiert qu'avec le temps, du temps, contre le temps, l'héritage et l'ancienneté. Temps irréversible trompeur de la légitimité. Donc plus de temps plus d'irréversible. Nul ne peut plus penser que les autres peuvent penser qu'il y a du contenu, ou du mérite à être plus ancien qu'un autre. Le temps, catégorie psychologique occidentale, recouvrait cela. Mais empêche toute la fécondité de l'Espace retrouvé ; et particulièrement le paradigme de JUXTAPOSITION, cette loi universelle, qui ouvre, en plus, à la paix. Tandis que l'affrontement, le conflit sont difficiles, il faut aller les chercher ; la juxtaposition est paix éternelle, si tout le monde est juxtaposé, côte à côte, il n'y a pas positionnement (purement mental d'ailleurs) qui induit à l'opposition. Un pré ne réclame pas si un autre est plus loin, ou plus à gauche, non ? Discuter ne sera plus désobéir, ni contredire lorsque l'Espace entrera dans les mots. Discuter est le contraire de persécuter, de percuter - c'est séparer le vrai du faux en vivant à deux, ou plus, l'aventure de l'interface des mots dont les affinités spatiales sont proprement sidérantes. L'espace s'espace, en cela il porte une vision encore inaccessible. Le temps sert de paravent, il masque l'existence, cache la vision essentielle de cet espace vibré de toutes ses juxtapositions, en tous sens, de cet espace s'espaçant sans cesse, manié de ses proximités toujours plus lointaines. Ausculter toutes les conséquences dans tous les domaines intellectuels comme de la vie quotidienne permet de mieux dévoiler la béance de l'impossibilité de plus en plus grande de

prendre des décisions, au niveau individuel comme collectif, alors que la tyrannie des petites décisions pèse de plus en plus sur la subjectivité radicale, la décision macro-sociale, repose bien plus que l'on ne croit sur des préjugés et un point de vue voilé par rapport à la réalité. Faute de revoir les "universaux" ! Comment apprendre à cerner les "bonnes" décisions ? La vision du temps distord toute adéquation avec la réalité.

Le présent est un mot intrigant à l'extrême. Nous avons bien un point de vue sur l'univers. Le mot "présent" indique comme un point de vue de l'univers. La non-compréhension des résonances de ce mot entraîne le blocage de toutes décisions. Le Présent permet, tout d'abord, que l'on se présente. Même plus, nous ne nous présentons que comme présent (si effectivement pas sur le site géographique, néanmoins dans le site mental). Toutes décisions ne peuvent se finaliser qu'à partir de personnes réellement présentes autour de la décision. Le présent c'est ce qui rend tout présent, effectif, massif, dense, concret... etc. Aussi n'est-ce qu'absents que nous nous absorbons dans le passé ou le futur. Seule la présence permet de présenter, c'est-à-dire de montrer présent. Sans présenter pouvez-vous certifier que tout puisse être "présentable" ? Sans présence d'esprit pouvez-vous affirmer avoir une prise sur la réalité ? Bref, le concret du concret c'est le présent. De fuir ce fait produit une perte sèche dans le fonctionnement global du cerveau. Que j'ai amplement pu vérifier et que je dois signaler reste bien plus grave chez les riches que chez les pauvres.

Autre facette du mot "présent" c'est tout ce que masque la réification. Pour prendre une décision, y participer de plein pied, il faut être présent et se présenter. Mais, lorsque nous sommes représentés ? La représentation qui est tout de même de vivre comme plus présent que le présent l'absence, qui est que le virtuel peut détruire le réel, empêche toutes les présentations. Plus rien n'est vécu en direct malgré l'arrogance d'user de ces mots comme les "organes" de représentation. Soit vos organes sont présents soit ils ne sont pas : la bilocation spatiale ou temporelle demeure encore inaccessible. La représentation recouvre le présent, l'ensevelit sous elle, ferme tout accès au concret, à la réalité pour ne se vivre que dans l'imaginaire autoréférentiel. Avec la représentation, plus de concret, de vie, de lieu où des prises réelles peuvent être empoignées pour participer au réel. Ce qui n'est pas là envahit ce qui est là et empêche de le vivre, empêche d'épanouir complètement le présent, c'est-à-dire le comble de tout ce qui est là, la plénitude de la totalité.

Parti de la décision, nous attinmes le regard de l'univers sur nous. Le Présent de la vie luit comme lumineux cadeau. Puisque le présent c'est ce présent présent (qui déborde de densité concrète, de présence). Et ce cadeau qui ou quoi ou qu'est-ce qui nous le tend, nous l'offre ? De cheminer "dans" la réponse à cette question permet de vibrer à une facette quasi inconnue de la vie, d'accéder à de nouvelles sphères inabordées du cerveau, de coupler un regard entièrement neuf à une activité mentale traditionnelle, ce qui ne manque pas d'offrir de radicales nouveautés.

De retrouver alors la sagesse permet de vérifier que le présent il n'y a rien de plus présent, à tel point qu'il n'y a même que le présent que l'on présente. Le présent est une présentation et une présence. Sur le mode de l'offrande pour garantir sa supériorité, en plus: La décision sera validée en temps que présentation, présence et offrande, légitimée de se prendre ici et maintenant, le terme de "temps" maintenant maintenant, justement, l'espace qu'il enserre. Plus d'éboulements d'autres notions venant s'entremêler, plus d'accumulations de directions incompatibles, plus de peurs fantasmées. La décision paraît apaisante lorsque l'on a élucidé TOUS ses rapports avec le temps qui n'existe pas comme loi de l'univers. Tandis que l'espace reste le trésor qui ouvre l'interface du mot sens : le sens aurait bien une direction. L'ambition de cet ouvrage, presque prométhéenne, ne fut pas en écho avec l'époque. Tant d'années après il n'a pas pris une ride. Son titre "Le présent", le cadeau d'un premier livre, reçut, entre autre, dans un journal soi-disant moderne et jeune ce sec verdict "Le présent c'est pas un cadeau" !

2° question : Est-ce que la guerre ou les conflits sont une fatalité, une nécessité comme les lois de l'univers ? Ce n'est pas un écrit qui annulerait magiquement toute guerre. Mais une posture mentale qui la mimerait, tactiques et stratégies, une démarche implacablement logique, dangereusement concrète, pourrait y contribuer. Mes conclusions furent, après avoir parcouru toutes les thèses polémologistes, des exemples et des faits, que rien ni dans la logique, la raison, la morale, la langue ou même quelques institutions que ce soit ne la valide, la légitime ni ne la permette. La guerre n'a aucun alibi elle est une folie jamais décrite c'est-à-dire qu'elle détruit plusieurs générations, faire la guerre c'est donc en quelque sorte assassiner ses propres enfants, devenir leurs cruels ennemis. Les conséquences de 39 . 45

sont toujours visibles, par exemple en Yougoslavie, mais même celles de 14-18 ne sont pas effacées : il faut bien 3 générations. Il n'y a donc que laideur absurde dans cette folie ET RIEN D'AUTRE. Puisque la guerre PROUVE juste que le plus fort ne connaît d'autres raisons (celui qui déclenche la guerre croit être le plus fort) que la destruction des autres, qu'il n'a d'autre logique que l'élimination de tout raisonnement par élimination du raisonneur. M'affrontant à cette terreur pure, j'avais tenté une méthode par étapes. Ausculter les constituants propres, en l'occurrence l'armée, et examiner ce constituant exactement comme un entomologiste. Ce qui me permit de détecter, et de faire comparaître ce détecteur, que l'armée est construite sous une forme religieuse pour laquelle officient les officiers justement. Et les savants d'Heisenberg, si pointilleux sur la mystique écologiste, n'ont jamais rien trouvé à redire à la religion de l'armée qui me paraît autrement dangereuse. Ensuite, je m'étais penché sur les mots. Et là, 1ère surprise, la guerre c'est principalement autour des mots ; et donc par les mots même, utilisés par la guerre je tentais de démontrer que la guerre ne respecte jamais le vrai sens des mots. Le surprenant restant que le voile de la confusion demeure aussi en temps de paix. Les honnêtes gens, comme on dit, arment les fusils simplement en disant ce ne sont QUE des mots, leur fonction de Ponce Pilate ne laissant, lors du retrait de la vague, que quelques résistants pour qui les mots sont plus importants que la

tout .., pour qui les mots sont vitaux, et pour qui l'insinuation ce ne sont que des mots demeure un coup lâche dans le dos. Bref, la guerre c'est mainbasse sur les mots et les pourparlers ce n'est pour en parler. Puisque, 2ème surprise, la guerre a contaminé ; avec sa syntaxe et sa grammaire, tout le discours économique et politique. D'où leur situation en porte à faux, depuis deux siècles au moins. D'où les critiques justifiées à leur égard même si leurs positions dominantes leur permet de les traiter de haut. Autant le siècle des lumières a lutté contre l'obscurantisme, les superstitions, les faux cultes, autant le nombre semble avoir baissé les bras devant le sortissant inévitable, le fatal culte de la guerre. Comment apparaît-il ? Extérieurement, moniste et réducteur, un seul doit rester sur le tapis et supprimer jusqu'à même la conscience visuelle de l'ancien ennemi. Intérieurement, tout le filet des mots décèle la réduction à une pantomime toute extérieure. Toute intériorité évacuée, le théâtre de la guerre transforme le monde en vaste mise en scène. L'étude sociologique, s'appuyant uniquement sur des ouvrages internes à l'institution armée, mettait à jour son moteur véridique : évacuer toute personnalité et couler la chair dans un moule religieux.

L'armée est "armée", illustrant, par cela même, qu'elle ne dirige rien, ne mène rien, ne participe du réel qu'en tant qu'objet, objet passif, objet passif seulement manipulé, inertie qui subit. Puisque sans armes l'armée ne serait plus "l'armée", chargée d'armes. c'est que l'armée répond très précisément à la question l'armée, par qui donc ? Oui par qui, par qui devient-elle "armée" (ce qui est armé). Par les industries de l'armement qui monopolisent toutes les manipulations sur l'Armée? . Ce sont les industries de l'armement qui mènent le monde. Ceci sans le moindre droit juridique, scientifique, moral, politique...etc, sans que personne ne les contrôle vraiment, sans que ses dirigeants soient, le moins du monde, élus. Faisant ainsi partie de ces secteurs dominants absolument illégaux, illégitimes, de postures dictatoriales, que jamais aucun des quatre pouvoirs (les médias ayant, d'ailleurs, même structure dictatoriale que les industries de l'armement !) ne remette en cause ce réel "despotisme oriental". Pour chuter dans la bassesse de ne s'attaquer qu'à des personnes sans défense (donc sans pouvoir) dans des délires d'impossibilités (par exemple, pour avoir un "impact" il faut larges moyens de diffusion - d'où plus vous avez un "impact" médiatique plus possédez la "situation" la plus nocive, criminogène, mafieuse, porteuse de troubles, extrêmement nocive au collectif. Que croyez qu'il arrive : les médias osent que ce sont les personnes isolées, hors médias, sans droit de réponse, qui seraient à l'origine de tous les troubles. Ce qui reste, scientifiquement, impossible lorsque semer des troubles exigent de gigantesques moyens. Que ces personnes n'aient jamais). D'ainsi, traverser le scandale de la guerre "armée" par l'industrie non affiliée à la démocratie, abat, toujours mieux les masques hypocrites.

élargit tout de même le contexte de tous les débats (dissuasion, pacifisme...etc). De tout cela je ne reçus que l'insulte de pacifiste et l'allusion à une "trahison" comme si j'en voulais à l'armée française elle-même. Il faut donc devenir extra-terrestre pour pouvoir parler

SERIEUSEMENT de certaines réalités. Mon 1^{er} livre fut décrété de naïf celui-ci, sans motif logique, de ne plus l'être. Depuis je suis "repéré" par des personnes dont la moralité, et donc la légitimité à le dire, reste bien en-dessous de la mienne. Mon "pacifisme" devient alors hypermoderne, hyperconstruit et hyperrationnel, un must ! et use de toute la réalité, sans s'en masquer un des pans, pour établir la paix adulte trempée dans la volonté et la raison.

3° question : A quoi le Droit donne-t-il exactement droit ? Partant du droit naturel, du droit coutumier, en passant par les différentes constitutions, codes et jurisprudences - la conclusion, la légalité de l'égalité (le titre de l'ouvrage) par là la légitimité de l'égalité, sa validité et, par raisonnement inverse, l'illégitimité, voire même l'illégalité de toutes les inégalités. En droit, de jure. Et de facto, il s'agit de commencer de le vivre. Or ces inégalités (donc pour les fondements de notre civilisation illégaux et illégitimes) n'arrêtent plus d'augmenter. Reste que la base de la Société de Droit c'est la légalité de l'égalité, cette société de Droit qui permet justement la décision démocratique et préfère, somme toute, la paix à la guerre. Cet ouvrage ne m'a pas réussi non plus, c'est évident me fut-il assommé. Il s'agit donc d'une "évidence" jamais mise en pratique. Pourtant, avec Tocqueville, je persiste à penser que la démocratie et l'égalité restent indissolubles et, malgré le soi disant "Regain démocratique", je me sens soudain bien seul en tant que démocrate. *En acte dans la vie de tous les jours.*

La méconnaissance des fondations du Droit peut avoir toutes sortes d'effets destructeurs. Comme, par exemple, de rater ce en quoi le décryptage mondial de génome remet en question le fondement philosophique, politique, social, économique...etc de la civilisation occidentale. Par rapport au génome elle a tout faux. Ainsi n'ai-je entendu ou lu personne pointant les changements massifs que devrait entraîner, dans tous les rapports humains, l'état actuel du décryptage mondial du génome. Le génome est "l'autoroute de l'égalité", toutes les probabilités le disent. D' autant plus que le mot "probabilité" lui-même est tout issu du mot "probe". La certitude absolue sur toutes les probabilités est donc qu'elles ne peuvent que tendre vers le probe. Le probe c'est l'honnête. la probabilité reste la marque incontournable de l'honnêteté. tout probable court vers le probe. Toujours plus probe et donc probant. D'immenses retournements de situations de soi-disant problèmes sont bien en gestation dans les mots. Et se produisent sous les yeux de toute personne vigilante. Pour le génome, le mot "race" n'existe pas et tout racisme perd, à l'instant, toute base d'existence. De plus, la vision occidentalofonctionnaliste capote dans l'absurdité la plus irrationnelle : l'aveuglement créé par les chiffres, surtout dans un monde rendu sourd par l'individualisme privé de tout collectif, aboutit à ce que chacun(e) "possède" 2 parents, 4 arrière grands parents, et, en remontant à la 33^{ème} génération, vous butez devant le strident fait qu'il n'y pas assez de la population actuelle ainsi que de la population qui s'est succédée sur Terre, pour comptabiliser vos ancêtres. Votre voisin a le droit à cette impossibilité. Votre autre voisin multiplie l'irrationnel occidental. Les 6 milliards d'humains en font ressortir l'absurdité qui siège dans tout unilatéralisme. Parce que le génome inverse cette vision de beaucoup beaucoup d'ancêtres en très peu d'ancêtres d'où nous sommes tous issus. Donc pas de "races" mais une seule espèce et, dans cette espèce nous sommes tous, génétiquement (et non religieusement) frères et sœurs. Le monde occidental et ses délires inégalitaires a donc tout faux. Croyez-vous qu'il se remette en question ? Que non point ! En tout cas, plus le moindre lambeau de Raison ne lui appartient plus.

Bon je sais comment prendre toutes mes décisions, désormais, je suis en paix avec tout et tout le monde, ce qui, vous devriez l'admettre, agrandit nettement les possibles de la vie, désormais, il n'y a pas un pays au monde qui ne résonne en mon corps, mais, aussi, il n'y pas un secteur de la Société qui ne résonne en moi. Je suis relié à tout et à tout le monde, en permanent usage du potentiel d'Humanité qui, vous l'avouerez, ne peut s'épanouir que sur l'aire humaine complète et en englobant l'entièreté de tout. Ce en quoi la "nature humaine" n'existe toujours pas puisqu'il est dans la "nature" de l'humain de devenir toujours plus humain, ce qu'il ne pourra réaliser que lorsque l'Humanité sera créé, ou se reconnaîtra elle-même. Tant que l'humanité n'existe pas, pas de "nature humaine" que des idéologies prétendues "élitistes" caricaturent, dénaturent en en faisant un cloaque (qui, entre parenthèses, n'est que le résultat logique des seules turpitudes de

ces soi-disant êtres supérieurs. Un truc sûr : qui dit du mal de la "nature humaine" ne peut, à l'évidence, être supérieur de rien du tout). Albert Einstein affirmait que nous n'utilisons que le dixième de notre cerveau : par ce multiple élargissement de moi-même vous vérifierez que je sois en voie d'en utiliser bien plus .

4° question : Le corps social existe-t-il et si oui à quelles lois obéit-il : physiques, organiques ou mentales ? Et pourquoi ça ne marche pas ? Selon toujours, à nouvelle question, nouvelle méthode, et nouveau style, je passais des rapports entre la Terre et ses paysages et le corps pour parvenir aux rapports entre le fonctionnement de ce corps, celui de la planète et celui de toutes les institutions de la société. Le rapport fonctionne-t-il à l'image physique ou plus métaphysique, comme d'abstraites entités sans aucune connexion avec le fonctionnement naturel du métabolisme humain ou planétaire ? Les descriptions abondaient. Les sciences étaient nombreuses à être contactées pour augmenter les points de vue, à tel point que le tableau de "bord" de tout décideur, ou même d'un ministre, devenait presque accessible à tous. Tout le monde pouvait prendre la mesure des circuits décisionnels, vivre plus de l'intérieur comme ça se passe. On ne voit que du bien à élargir toujours plus sa conscience, en même temps que celle des autres, à rendre la société plus transparente à elle-même donc plus solidaire. Ce ne fut pas perçu ainsi, et plus de 20 ans après, je me demande encore pourquoi cet écrit à la prose somptueuse, a été refusé aux regards de tous. Une réaction ? "Cet ouvrage au projet flou et fou (et comment pourrait-on le savoir s'il était flou ?)...etc."

5° question : A partir d'où, de quoi, le sens devient accessible ? Le 5° écrit prenait la mesure du langage, de sa matérialité, en même temps que de son immatérialité. Du son autant que du sens. Et montrait qu'un angle de vue n'avait jamais été tenté. Toujours pas plus de bibliographie, que pour les écrits précédents, d'ailleurs. *La solution proposée dans le titre se voyait confortée, et réconfortée même, puisque je découvrais que le mot est interface et qu'il possède d'autres qualités aussi surprenantes. Le langage mène-t-il quelque part ? Pour le savoir il faut de toute façon y aller, le bouquin en était le voyage, pour ma part je répondais oui, après l'accumulation de troublantes coïncidences. Pas d'enthousiasme soulevé et pourtant... La littérature n'est pas un jeu de mot, me notait la porte close. Et bien si justement la littérature c'est de mettre du jeu dans les mots. Pour qu'ils soient libres. Et nous avec. Contre tous les discours qui, dès le départ, n'aiment pas les mots qu'ils emploient. Donc les gens!*

6° question : Ensuite, ayant aplani les plus grandes difficultés qui me semblaient obstruer la conscience, et par suite toute prise de conscience possible des VRAIS problèmes à résoudre, je me disais mais qui a compris, qui a suivi d'ailleurs, même si j'en parlais beaucoup, quel paroleur je fais ; c'est-à-dire comment décider et de quoi décider ? Ne plus se voir rivé à ses rivalités et ainsi tourner le dos à l'arbre de la connaissance, dirait Michel Serres. Montrer que tout conflit reste évitable puisque ne reposant fondamentalement pas sur quelque chose d'essentiel. Qu'il reste possible de trouver partout et toujours des espaces pacifiés où discuter à fond puisse se pratiquer. A partir d'un usage plus "désarmé" donc désarmant des mots. La question aurait osé qui peut y participer ? La réponse "Nul n'est nul" (le titre de l'écrit) ne permettait pas d'exclure qui que ce soit. Mais appelait, par contre, toute l'attention sur le fait même provoqué par ce nouveau point de vue sur la globalité : tout le monde devient responsable de tout et de tous. Mon credo social : nul n'est nul, se vérifiait en ce que dans chacune et chacun je trouvais un trésor, d'où ma passion - si peu partagée -

pour la "conversation pure". Quels sont, en cette optique, les projets encore possibles ? Chacun étant "autorisé" à sortir le meilleur de lui-même, tous seraient multipliés de chacun. Une culture orale reprend ses lettres de noblesse. Une nouvelle forme de culture peut émerger de tous les divertissements, les englober et les dépasser totalement pour devenir autre chose. Le livre déroulait l'entier pari de nul n'est nul. Qu'y-a-t-il de mal à proposer un tel pari ? Apparemment quelques uns se mirent à penser : Tout. Il semble donc interdit d'aimer les gens au point de les réconforter, consoler avec un nul n'est nul fraternel. Si dans mes écrits je choisis un timbre de langue chaleureux c'est que je trouve que c'est ce qui peut être de plus puissant à notre époque froide.

J'ai quitté toutes les oppositions empoisonnées, j'ai su sortir de toutes les formes de conflits "imposées" et, à titre personnel, je goûte, depuis toujours, à la succulence de l'égalité dans la diversité la plus accomplie. Et ne comprends toujours pas pourquoi la majorité s'en prive pour de stérile et ternes inégalités. A titre personnel, je suis devenu comme un centre "d'envie" (car comment expliquez-vous l'injustifiable censure auxquels les livres sont soumis ? oui les livres, la censure c'est priver les gens, non l'auteur, de ce qui peut aider les gens, non l'auteur : vous ressentez la portée paternaliste, coloniale, voire impérialiste de cette bassesse ?) - j'ai donc, pour le moins, une vie très dense et dois y prendre plus de décisions, dans le vrai sens du terme (qui détermine bien un avant et un après), que tant de prétendus "décideurs". Ayant eu la chance véritable de retrouver "le sens physique" des mots, outre de résonner franchement à la vie, je puis, par exemple, à partir de trois mots utilisés par une personne, recevoir une grande connaissance sur elle. Simplement, selon l'angle (unique) selon lequel elle aborde la sphère du mot, ma longue pratique de la diction du dictionnaire, me fait éprouver ce que cette personne a d'irremplaçable. C'est en cela que de *vivre* que nul n'est nul, que tout le monde est réellement un trésor, vous offre infiniment plus de nectars de sentiments et sensations que l'amère, sèche et nauséuse supériorité. Les arrogants dictateurs des medias ont donc une vie infiniment moins succulente que de bien plus discrets et humbles créateurs. Pour mon cas personnel, vous aurez mis le temps à ressentir que chacun des livres représente une traversée (initiatique si vous insistez, bien que ce mot ne rajoute rien à la traversée) qui, à chaque fois, me rend plus libre, plus grand, plus ouvert, plus réceptif, plus sensible, plus sensé, plus sensuel, plus serein et plus amoureux des gens (sans connotations religieuses mais le tout très laïc). La logique permet de penser que si cela a été aussi radicalement efficace pour moi, cela risque bien de l'être pour tout le monde. Ou presque ! Qui est le plus "bizarre", qui se prive d'un immense potentiel humain ou qui prend le risque (en fait, seulement pour le ridicule amour propre et le non moins crétin orgueil) d'oser devenir un "être humain".?

7° question : Toujours la forme essai-roman pour faire accéder au maximum de points de vue, confronter les opinions diverses, entrevoir les problèmes sous les maximums d'aspects, jouer des hypothèses, prendre l'exacte mesure du sujet abordé. Le sujet se voulut triple, USA, Pays de l'Est, et Europe vu à travers la vie de 3 couples, aux USA: l'homme est mieux que la femme, dans les pays de l'Est : c'est la femme qui est mieux que lui. En Europe, tout se noue : nous accédons au pourquoi des confrontations. La question : le couple révèle-t-il mieux l'état de la société ? passe en une quête touffue dans le passé de quelques siècles de cette confrontation. Les 3 conclusions suivent la logique de chaque ensemble observé des 3 romans en un. Le dernier paragraphe ouvre un nouveau paradigme, "l'ellipse" à 2 centres, où l'on ne se fait plus face à face à s'affronter mais côte à côte à se compléter. Il reste très possible en ce domaine qui quitte le cercle à "un seul centre", comme en d'autres, de changer sa propre mentalité. Ce tendre oeuvre ne passa pas est-ce le titre "Remue-ménage" qui remua autre choses que ses ménages ? Les réactions s'entrechoquèrent cette fois-ci : le bouquin était trop littéraire, mais il ne l'était pas assez pour une autre voix. Quelle est la bonne ?

8° question : Qui trouva sa forme, à chaque fois originale faut-il le rappeler, en une pièce de théâtre en alexandrins, je tentai de répondre au double défi opposé désormais à tout écrivain digne de ce nom et qui se formule :

Il doit tout changer mais sans rien changer

et

Tout le monde est d'accord pour que ça change à condition que personne ne se permette de le percuter et pour qui se prend-il ? La catharsis de la scène prône de décrire et expliquer les choses non de les provoquer, les personnages représentaient chacun un sentiment et montraient la dialectique, plus forte que jamais aujourd'hui, du tous contre un qui veut se faire croire Un contre Tous. Cette pièce, bonne pour l'époque, peut être même plus, ne reçut nous ne publions que des pièces jouées, ah oui mais c'est trop nouveau il reste préférable de jouer du passé, ce en quoi nous préparons le futur, n'est-ce pas. Qui se considère ?

Ce droit fil qui m'a apporté des extases à répétition, de grandioses émotions, des sentiments brûlants, des moments d'harmonie parfaite, m'a, aussi, fait savoir ceci : il faut être bien entamé, bien amoindri dans sa Raison pour croire que la "gloire" ce soit de "passer à la télé". Justement la

gloire (joie complète, nous offre le sens étymologique) c'est de ne pas y passer. La seule et unique "gloire" c'est de savoir toucher les esprits et les cœurs. Quoi de plus suicidaire que d'user d'un instrument qui vous "sépare" des gens. La télé ne peut qu'être le commentaire des autres sur vous : vouloir y exposer vos analyses et raisonnements reste un acte déraisonnable. La télé n'a aucun "recul" et l'image stupide (elle ne sert que si vous avez un savoir déjà "construit") ne permet aucun des "détours" (pour démontrer il faut, souvent, commencer par poser ceci, puis cela, bref faire des "détours") absolument nécessaire à la pensée. Vous n'y récolterez que de massifs malentendus.

9° question : Comment faire pour convaincre et à partir de quoi ? Convaincre n'échoue-t-il pas de vouloir convaincre ? D'avoir raison ! Et ainsi s'explique le titre taoïste du bouquin "Je ne parle pas à qui à raison" le sage endossant la faiblesse de l'autre, puisqu'il ne me parle pas c'est que... Mais les mathématiques viennent encore au cœur de la philosophie et la philosophie retourne dans les mathématiques puisque je ne fais rien d'autre qu'élargir "le Paradoxe du menteur" parce que si je lui parle c'est qu'il a tort donc je ne trouverai aucun point d'intérêt à lui parler, j'aurai tort aussi, mais si j'avais raison je lui parlerai parce qu'il a raison et je ne pourrais alors lui parler. Je ne peux lui parler qu'en ayant tort et lui aussi. Quelles sont les conditions pour que les deux aient raison ? ou encore, si je ne parle pas comment puis je savoir qu'il a raison, ce sera donc quelqu'un d'autre qui me le dira, mais si cette dernière personne a raison je ne peux lui parler, et je me dois de réargumenter avec la première. Mais comme celle-ci refuse de parler à qui à raison je ne peux lui parler. Ce en quoi j'ai tort et je peux alors lui parler. Et ainsi de suite. Ou, selon la méthode de je suis un menteur, mais je dis vrai je ne le suis plus, j'ai raison mais comme je ne peux parler alors je ne pourrai jamais affirmer que j'ai raison. Et autres possibilités. Ce roman-essai où des personnages vivent tout, en accéléré, en 15 chapitres, tous les problèmes de la conscience. La base de la conscience occidentale est que cette civilisation, oeuf autarctique au niveau culturel, carapace autistique, méconnaît par trop les 3 autres grandes civilisations. Ce qui est perte plus grande que l'on croit tant du point de vue de la perception de la réalité, que de la vérité ou du jugement au sens de "prendre la mesure exacte des phénomènes", de peser le pour et le contre, de discerner et utiliser son entendement, que de juger, comme l'archer avec sa flèche. D'où la Raison est mise mal en point : elle ne donne plus toutes ses raisons.

L'on n'a jamais été aussi loin des Lumières : l'abandon de tout esprit critique et la chasse à l'intelligence en sont les résultats. La Raison se renverse alors en son contraire - vouloir avoir raison, qui, en dernière analyse, ne sert vraiment pas à grand chose. Sinon à obscurcir la conscience qui, en interface, est aussi lucidité, sensation, attention à vivre. C'est-à-dire plus on augmente sa conscience, au sens moral et d'attentions aux autres et au monde, et plus on vit totalement. Juste revanche de la vraie éthique en fin de compte. La conscience actuelle ne voit plus ou refuse de voir la matérialité, toute la matérialité de la Société : l'automobile et ses dangers pire que le tabagisme et ce qu'elle implique pour les rapports sociaux ; la société de consommation - sans la mise en valeur la plus "utile" de l'esprit, de l'intelligence qui se trouve être aussi très solidaire, très attachée aux sentiments et aux rapports humains, ne peut sécréter que de la pensée en objets, et ce sont les idées toutes faites, les préjugés et leurs formes dangereuses comme le racisme, l'idéologie des médias qui est exactement l'inverse d'une société de Communication, d'une démocratie active et partagée ; plus l'idéologie pragmatique sociale des anglo-saxons et quelques autres poisons néfastes que je tente d'annihiler. Puisque ce n'est pas tant l'irrationnel qui menace cette civilisation que le refus d'observer sa matérialité et la somme de préjugés, idées toutes faites, idéologies, si, si, il en reste, qui obstruent la conscience et empêchent tout rapport social ou humain normal. Plus le corollaire d'un rapport carrément idéologique avec les 3/4 de l'humanité (ex Tiers Monde) ou l'écologie. L'impossible clarté en ce domaine ne vient pas tant de la difficulté à exprimer les phrases qui sont simples, que de la difficulté à les faire entendre. Tel le si brave J.Y. Cousteau qui, à la recherche de ses millions de pétitionnaires, bredouille "Bien sûr, il faudra changer quelques unes de nos habitudes". Tout le monde n'a rien entendu. Alors qu'il fallait brandir : Il va falloir changer nombre de nos habitudes. Et donc nos mentalités. Nous ne pouvons plus, par respect pour les 3/4 de l'humanité de la planète, persister en nos styles de vie. Le côté ultra positif de cette mutation devenant bien l'enrichissement sans fin des rapports humains, il y aurait comme un véritable saut à ce niveau. Le déclic c'est l'illumination sur la saisie que ce sont nos mentalités et nos styles de vie qui secrètent la misère, et que de les changer soulage immédiatement la misère. S'il y a tant de misères c'est qu'il y a tant de mentalités et de styles de vie. Et en cela chacune et chacun reste indispensable, nécessaire, incontournable, légitime, ce pourquoi je ressens que nul n'est nul. Si, pour son propre compte, quelqu'un persiste sans motifs, cette fois-ci, hâtivement et avec action, un impact. Ce beau roman fut refusé sans motifs, cette fois-ci, hâtivement et avec incroyable soulagement. Mais alors qu'est-ce qu'il a pu en être parlé en ville, plein de télévisions, sur un style mirobolant et incohérent. Je ne vois toujours pas en quoi, plus que les autres, il méritait tel accueil. Le tragique devint lorsque ce sont un modiste, un amuseur télé, un autre présentateur, des femmes et hommes politiques, des paroliers qui font de la critique de fond. Pourtant l'oeuvre reste encore plus valable aujourd'hui qu'il y a dix ans.

Parti d'un milieu très modeste avec une formation qui aurait pu être très conformiste - la seule exigence de vérité, d'authenticité, de sincérité et de naturel (de cela seulement, oui !) m'a conduit à prendre un chemin que la Société ne semble, c'est le moins qu'on puisse dire, favoriser, encourager, soutenir. Et dont les résultats sont éblouissants :

1 - bonheur intérieur permanent (avec joies intenses mais passages de tristesse de voir le potentiel humain sali par de si mesquines ambitions)

2 - ouverture maximum de la conscience avec cette loi scientifique, absurdemment méconnue, - plus vous acceptez votre conscience (morale) et plus vous la vie avec une conscience intense et gigantesque. La conscience, sous son versant moral n'a strictement rien à voir avec "l'ordre moral" la vraie conscience est joyeuse, tout ce qui est répressif signe là un effondrement moral. Car pas de plus grande morale que de vouloir que tout le monde ait les conditions objectives pour vivre, à son idée, le fait d'être heureux.

3 - développement de tous rapports humains et sociaux toujours plus riches : la traversée que vous faites à travers ces livres, vous habitue à des techniques mentales qui vous ouvre toujours mieux, dans le grouillement immense des possibilités, la meilleure façon de partager son Humanité ou sa Société. Couplé avec l'invention de nombreuses grilles de déchiffrement et de lecture qui vont jusqu'à "se méfier de moi-même", but pour lequel j'avais ajusté quelques techniques "d'incrustation" afin de me contredire s'il arrivait que je me trompasse. Ces grilles très diverses conduisent à l'émergence de connaissances dans de nombreux domaines. L'interdisciplinarité la plus étendue possible permet, en effet, une richesse de savoirs bien plus prolifique que d'enfoncer toujours le même clou de l'hyperspécialisation. ceci d'autant plus si vous savez coupler éprouver avec prouver, les deux aspects de vos indivis-dualités d'individualités. le monde du savoir ne vous donne plus le vertige devant son supposé gigantisme, puisque vous savez, désormais, l'aborder, il vous offre nombres de prises. La recherche de la vérité aboutit, aussi, mais pas comme un diktat imposé, comme l'inversion du péremptoire. D'abord, vérifier et de tout ce qui est vérifié en faire émerger la vérité. Puisque la définition de la vérité reste "ce qui peut être vérifié". Tandis le mensonge qui n'existe que dans les apparences et jamais dans la réalité, détient la définition "le mensonge n'existant pas (une invention) il est ce qui ne peut pas être vérifié". La sortie de la pesante civilisation du mensonge ainsi toute trouvée

4 - "Résoudre" l'économie apporte une incroyable faculté à l'écoute qui remplace ce à quoi vous ne participez plus : l'Économie, bien entendu. Comme ils n'ont pas besoin de nous, partons, oui oui, partons. Vous verrez bien qu'à eux seuls ils ne créeront pas un centime de richesse et qu'ils vont fondre. Tout ce qu'ils nous ont démontré dans leurs agitations frénétiques de grands délirants c'est qu'ils ne peuvent se passer de nous mais que nous nous pouvons très bien nous passer d'eux, le maître ne peut se passer de l'esclave sinon à ne plus être esclave, l'esclave peut se passer de maître tout en étant plus esclave. Bref, lorsque vous ne participez pas à l'économie (si, si c'est possible : mes deux livres en sont la patiente démonstration) cela vous apporte une incroyable faculté à l'écoute des autres. Ce que ne gaspillez à pourchasser des objets vous le gagner à tisser, toujours mieux, des liens avec les autres humains. Débordé d'activités, je parviens à une densité d'écoute telle que des êtres infiniment moins débordés que moi, me semblent bien peu crédibles avec leur sempiternel "je n'ai pas le temps". Vivre en direct le "nul n'est nul" demeure une aventure prodigieuse, vous découvrez le nouveau monde de la "nature humaine" (la vraie), vous surpassez toute la mécanique simpliste des conflits et guerres, vous nagez avec délices dans l'égalité en toute diversité (la plus grande variété comme loi scientifique de la poursuite de la vie, selon le si méconnu Darwin).

5 - Une vraie "alternative" politique, tant nationale que mondiale, au monde politique sclérosé, incapable de la moindre décision décisive, qui ne dirige plus rien sinon expliquez-nous comment est-il possible de mener, de guider, de diriger lorsque l'on fait que suivre l'opinion ? Comment être devant lorsque l'on est toujours derrière ? Vrai alternative aussi aux socialistes tous anti gauche : à telle enseigne qu'où pensez-vous qu'ils vont voler les quelques idées moins pires, en se payant la bassesse de les défigurer en plus, qu'ils ont ? CE qui est très mal vu pour un écrivain - montrer que, non seulement, nous pouvons nous passer des socialistes fanatiques, mais, qu'en plus, nous avons tout intérêt à la le faire. Ne les voyez-vous pas sombrer dans la mesquinerie et

prouver qu'ils n'ont absolument pas le sens de l'intérêt général. N'ont-ils pas imposé le diktat antiscientifique de la "rigueur", oui mais rigueur pour qui ? Pas pour tout le monde, en tout cas, sont exempts de la "rigueur" tous les riches exagérés, dont les exagérément trop hauts salaires expliquent, à eux seuls, tout le chômage et la précarité. Attitude sauvagement antisociale que celle de ces riches fanatisés, tant encouragés par les antisociaux socialistes.

6 - L'accès à tous les sentiments, sensations et émotions que le "Présent" de la vie vous offre sans cesse. Débarrassés des obstacles à la jouissance pure de la vie qui sont : toutes les formes de conflits individuels ou sociaux, tous les sentiments (donc non scientifiques) de supériorité/infériorité, inégalités, égoïsmes... etc, tous les mépris et nihilismes qui font "ignorer" tant de choses, toutes les phraséologies anti conversation qui creusent le seul lit des monologues de sourds, tout le manque d'exigence allié à un manque d'humilité (où sont tes œuvres ?), toute acceptation conditionnelle et conditionnée des autres et de tous les autres. Et j'en oublie évidemment, mais je ne manquerai pas de les offrir à toute personne qui en fera la demande. Ces obstacles "dépassés", vous accédez, de plein pied, au présent de la vie. Le cadeau que vous fait la vie d'elle-même. Vous pouvez vivre cette vie intensément, de toutes vos forces, vous ne serez pas perdant. Tant que vous suivez les biorythmes de l'univers, les microrhythmes de la Terre et les cyberrythmes des autres êtres humains, vous ne fatiguerez pas trop votre corps. Et vous pourrez le conserver suffisamment disponible donc dispos (mais non c'est dispos donc disponible. Et vous qu'en pensez-vous ? Si, si, vous pouvez écrire et il vous sera répondu) afin de vivre la vie comme une gigantesque rose, à vous offerte en permanence. Aimer de cette façon c'est être purifié (au sens physique, biologique du terme, qu'il n'y ait pas de malentendu) de respirer, aspirer, transpirer, se mouvoir dans cette aura sous-jacente. C'est-à-dire que derrière les fatras de papier il y a la vie éternellement offerte. Pour la vie l'éternité existe, elle peut donc nous offrir ce qu'elle vit. Nous, nous vivons l'éternité seulement à travers la vie. Avoir vécu cette plénitude une fois, eh bien, vous a rempli de cette plénitude. Il n'y a nul besoin d'une seconde fois, sinon cette seconde fois c'est de savourer cette plénitude déjà là.

7 - et j'en oublie, évidemment, mais je ne manquerai pas de vous en faire part à toute personne qui en fera la demande.

Juste un trajet qui ne nécessite aucun moyen matériel grandiloquent, seulement un investissement complet de la personne (où comment éjecter l'ego (sans issue) et parvenir au collectif (avec toutes issues)). Alors vous voyez bien que nous pouvons changer radicalement de mentalité par exemple, le résultat d'une éducation franco-française super limitée et très rétrograde - se voient pulvérisés par une simple tension vers l'universel) et de style de vie. Que votre peur irrationnelle du changement devienne impossible à excuser, lorsque le principal acte qui vous soit réclamé soit de changer de mentalité donc de style de vie. Et tout de suite. Et que si un pauvre con, comme moi, la entièrement réussit, comment des êtres aussi supérieurs que vous (censeurs, inquisiteurs, gardiens de camps, flics, juges, donneurs de leçons, ringards corrompus, gangrenés du bulbe... etc) s'en montrent incapables ? Que vous vous déguisiez en moderne, rap, tendance, glamour, rock ou n'importe quoi, c'est ainsi que vous vous révélez au regard de l'écrivain et cela seul compte. D'autant plus "supérieur" vous vous auto suggestionnez que vous vous mettez (conformisme imbuvable) à des millions contre un sans prendre le temps respectueux de vous posez quelques questions : pourquoi des personnes persistent, sans cesse, à nous "renseigner" sur x ? Quels excès d'amabilité, de serviabilité ! Pourquoi gobons-nous toutes ces impossibilités

logiques (un être sans moyens matériels ne peut "agiter" la planète, un petit employé censuré ne peut animer une "alternative politique" ou pratiquer des actes aussi impossibles et délirants que de "créer une religion", et autre impossibilité) sans jamais rien vérifier ? Pourquoi adoptons-nous l'attitude la plus répugnante du mensonge, de la délation, de l'inquisition et de la répression ? Comment acceptons-nous d'être manipulés comme des moins que rien ? Pourquoi ne nous retournons-nous jamais contre ces diffameurs et plus du tout contre la cible désarmée de leur diffamation. Donc nulle excuse au non changement de mentalité et de style de vie. Vous êtes coincés : refusant ce changement vous reniez toute l'Humanité en vous, vous vous rabaissez à l'état bestial, vous vous rencoignez dans le recoin moisi et malodorant de votre égoïsme (toujours plus "financier", n'est-ce pas). Au lieu de grandir en participant toujours plus à l'Humanité (l'exact contraire de la mondialisation-américanisation dictatoriale des pays).

- 10^{ème} question : *Pourquoi nous nous passer de l'économie et comment ?*

. Pour mon propre compte, j'ai "résolu" l'économie. j'ai été le premier, en francophonie, à saisir la portée balistique du livre de Robert Reich "L'économie mondialisée" qui a été, ensuite, outrageusement simplifié en "mondialisation". Fort de cela, tous les délires autour de la "mondialisation" (de l'illuminé béat Alain Minc jusqu'à Pierre Lévy qui y déniche une "world philosophie" (tiens donc ! la logique grammaticale y eût placé "world philosophy") m'ont trouvé de marbre. Gain de temps, d'énergie et d'émotions. La "mondialisation", tels que ces "grands délirants" l'hallucine n'est que l'américanisation du monde. Nombres de lapsus révèlent, sans cesse, le pot aux roses : un seul exemple, un quotidien très connu et très arrogant nous propose un "bilan de l'économie mondiale", premier mot de ce bilan "l'économie américaine", l'article ne faisant que conforter cette grave incohérence informative (deux lignes pour l'Europe et 0 ligne pour le reste du monde) qui aurait dû conduire au titre plus précis "bilan de l'économie américaine". Toute extension de l'american way of death met en danger écologique la planète et en danger économique les 3/4 de l'Humanité : la "mondialisation" est vraiment très, très marginale, réservée à une infime minorité. Croyez-vous que cette minorité veuille "aller vers le monde", c'est-à-dire métiliser *toutes* les cultures ? Pas du tout ! ils sont pour la dictature d'une seule culture (faut-il dire une non-culture lorsqu'il s'agit des U.S.A.?) et il n'y pas plus "antimondialistes" que ces adeptes de la "mondialisation". Par contre, les prétendus "antimondialistes" semblent sacrament opter pour le mondialisme. Les grands délirants, au regard de la durée historique, ont tout faux. Fanatiques et barbares, il n'y arien de plus ringards qu'eux. J'aurais pu présenter les analyses que j'ai fait en deux ouvrages (dans le premier en cherchant une loi "scientifique" à l'économie j'y ai trouvé que "rien de plus solidaire", le second se penche plus sur la microéconomie) comme un "Précis de la débrouillardise en économie". Mais, comme dans toute analyse, dans tout raisonnement, il faut un "détour" (soit par un artefact, soit par la logique qui structure le raisonnement, soit par la sémiologie... etc), que vous n'avez pas de pensée dans le simplisme, que le résultat n'est pas immédiat...etc, comme vous pouvez remarquer que ces "techniques" ou ces qualités humaines, non seulement n'existent pas, mais sont détruites par la télévision (comme rapport social) "l'utilité" n'en eu pas été, au premier regard, perçue. Pourtant, ce sont bien toutes ces analyses qui m'ont permis de quitter l'orbe des soi-disant "lois d'airain de l'économie" et de vivre vraiment en dehors. Pour ma part, j'ai "résolu" l'économie et je sais que, dans la réalité non idéologique, la "richesse" ce sont les rapports humains et les liens sociaux, et beaucoup moins les objets. Est-ce pour cela que je suis particulièrement fier que les zapatistes aient repris mon (du moins par ordre chronologique) "Tout pour les autres et rien pour nous" (formule qui représente l'exact contraire anthropologique du capitalisme).

Ayant, de cette façon, en traversant avec l'aiguillon insistant de la vérité et de l'authenticité, évité tous les pièges de l'époque, ses illusions, irrationalités et irréalismes (et ce qui en découle de soi-disant impasses, impossibles, vraiment impossibles, soi-disant oui puisque, vues sous un autre angle, ces "impasses" se font voir comme de minuscules accidents, si facilement contournables, sur notre route !) et - par suite- tous les abandons, lâchetés, hypocrisies, alibis subséquents à ces graves erreurs de perception. Qui n'aboutissent qu'à vivre un vie bien "empêchée" pour de l'inexistant. A rester engoncés dans du virtuel toute son existence; à ne plus s'élargir, s'agrandir, s'améliorer, se perfectionner - le tout remplacé par s'étriquer toujours plus dans des rôles sans avenir. Puisqu'il n'existe pas un classe, sociale, une tribu ou un groupe, en Occident, qui ne repose sur un monceau de préjugés : incomplétude maxima. Bref, une vie rendue malade par des artifices superflus. Bref, une soi-disant vie de luxe nous privant de toute vie luxueuse... etc

Autre questionnement : le défi reste de trouver un système plus vaste, inclusif, attentif, concret, plus à l'écoute...etc que le système existant, qui englobe en entier ce système actuel, ce qui souligne, sans ambiguïté, l'affirmation que de réelles alternatives existent et que, face à cette Société figée, auto-bloquée, oui une puissante Alternative demeure toujours plus présente. Tout en évitant que ce système, justement, puisse être "systématisé", dogmatisé, c'est-à-dire retourné contre les gens, utilisé contre eux, à eux imposé, c'est-à-dire que ces alternatives soient utilisées d'une manière dénaturée. Bref, des ambitions d'une autre trempe que la bassesse nauséuse de la maniaquerie financière des soi-disant maîtres de ce monde. A partir de ces deux attitudes fondamentales, je puis affirmer que je vis bien une des vies les plus réussies, passionnantes, denses, succulentes, qui se puisse vivre aujourd'hui. Je le rappelle en cultivant tout ce qu'il y a de bien en moi. C'est-à-dire en étant un "con" (sous-entendant de ne pas "profiter" de mes talents sur le dos des gens : minable ambition, n'est-ce pas ?) pour tous les cyniques impuissants. Je rappelle que "con" demeure un compliment puisqu'il exclut toute possibilité d'être un salaud.

Aussi - afin de compléter ce travail de reprise en main de la totalité de ma vie - trois textes qui se peuvent dire des "écrits-actions", tournés vers l'action. En effet, m'étant tôt aperçu que, pour l'essentiel, la civilisation ne s'occupe de rien d'essentiel, que, pour protéger ce qu'il y a de plus précieux en nous (l'humain) nous ne pouvons sûrement pas lui faire confiance, vu qu'elle s'y révèle tout à fait incompétente, ou bien, dans le but de répondre aux grandes questions, que nous n'avons trouvé que sournoiserie, mauvaise volonté, censure, diffamation, mauvais penchant, dans cette Société qui pratique, de plus en plus, ce qu'il faut bien nommer "une pensée gangster", tournant, étourdiment, le dos à tout ce qui fonde les civilisations. Ce sont les 12 ème, 13 ème et 14 ème questions bien éclaircies par les actions enclenchées.

Les titres des livres correspondant à chacune des questions, sont:

première question - Le Présent de la vie

seconde question - Assentiments aux sentiments - Premiers pas vers une paix mondiale

troisième question - Légalité de l'Egalité - Une approche du Droit aux yeux droits

quatrième question - Les mamelles du repos

cinquième question - La diction du dictionnaire - Les mots comme guides de nos corps

sixième question - Nul n'est nul - Besoin urgent d'une civilisation orale

septième question - Remue-ménage

huitième question - L'Athéâtre

neuvième question - Je ne parle plus à qui a raison

dixième question - Rien de plus solide que le solidaire

et

La quête de questions - ou comment "résoudre" le Roman de l'Économie
douzième question - Comment devenir un(e) athée du capitalisme
treizième question - La démagogie n'est utile et utilisée que par qui est déjà au pouvoir
quatorzième question - Municipales 2001 : inverser les inversions

A ce stade de notre cheminement il devient sidérant de devoir admettre ceci:

Je remarque que l'intelligence, la vraie, est devenue plus scandaleuse que le marquis de Sade.

L'intelligence, de inter legere, lire entre, est le scandale strident qui provoque tous les délires de toutes les catégories sociales mais, aussi, des réactions disproportionnées, centrées autour d'impossibilités matérielles, logiques, de bon sens...etc L'intelligence devient LE scandale puisqu'elle est seule à pouvoir "remettre" en question la civilisation. Et plus du tout les mœurs. Et, encore moins les médias, et encore moins des styles de vie autoproclamés modernes. Tous les tenants d'une de ces voies se sont, lourdement, trompés eh bien, sur la réalité. A telle enseigne que, non seulement, ils ne scandalisent plus personnes, mais que (surprenant retournement) ils se montrent les plus rétrogrades, bourrés de préjugés, et les plus scandalisés devant l'intelligence, qui soit. Sans aucun motif valable autre que leur étriquement mental, affectif et émotionnel. De vrais contres emplois !

Ces incroyables péripéties ne manquent pas, en filigrane, d'être extrêmement par la fonction d'écrivain, d'écrivain d'aujourd'hui.

La fonction d'écrivain aujourd'hui. Pour beaucoup d'esprits superficiels l'écrivain n'existe plus. Il faut dire que le "lieu" de son travail a été martelé, sans cesse et partout, depuis un siècle. Il n'est pas une activité sociale qui subisse plus de pressions, de dénaturations, de mensonges des puissants et de censures. Les résultats sont là : plus de "grands écrivains" et des écrivains toujours plus "formatés" (donc "inutiles" car le seul écrivain qui vaille e reste le créateur d'un style unique - donc non "formable"). Ce qui représente une perte sociale catastrophique : une des principales fonctions qui tendent vers l'universel ainsi, stupidement, *sacrifiée* pour d'étroites mentalités plus que rétrogrades, pour de plus que mesquins petits intérêts égoïstes : ce qui est socialement des plus utiles sacrifiée pour le moins utile socialement (l'enrichissement d'un seul au détriment de tous, selon Michel Montaigne). La civilisation entière s'obstrue, ainsi, tout chemin de sortie, se prive de toute alternative de secours. Et pilonne, sans interruption toute liberté d'expression (ce qu'elle laisse passer n'ayant, de préférence, aucun impact). Aussi, dans ces conditions, il faut, tout de même, être héroïque pour persister à se dire écrivain. Pour mon propre compte, j'y vois la seule aventure adulte de ce siècle lorsque les autres secteurs sociaux semblent sombrer, de plus en plus, dans l'adolescence prolongée. Ma vie exsude de succulences et densités savoureuses, pourquoi abandonnerais-je ce trésor permanent pour toute activité frelatée et stérile ? Qu'ai-je à faire des puissants de ce monde de plus en plus incapables de toucher mon cœur et mon esprit ? J'ai le trésor "dont personne ne veut", je le garde avec gratitude. Par ce choix, toutes chances pour que ce trésor si délaissé, si diffamé, fasse, soudain, envie, risquent de se multiplier. Mais comme c'est de "l'immatériel", tous les grands voleurs institutionnels ne pourront vaquer à leurs saletés, fussent-elles "couvertes" par la loi. Fonction irremplaçable que celle d'écrivain, en plus que de rester source des plus hauts délices possibles.

1.° question : Pourquoi ces refus massifs ? L'objet de ce livre qui je pense aura été entièrement convaincant. Sinon il ne me reste qu'à penser que l'oeuvre n'est même pas considérée mais que la personne. La personne est ce qu'elle est mais à ce niveau-là l'oeuvre passe bien avant toutes ces considérations. Elle suit une ligne parfaite et possède une unité de pensée dont il est loisible de vérifier la cohérence comme la légitimité. Je suis fier de cette oeuvre et ne comprend strictement rien, fondamentalement, aux soi-disant critiques, qui lui sont faites. Si c'était par jalousie sachez qu'il ne vaut mieux pas se charger d'une oeuvre, tout autre fardeau semble léger à côté. Mais lorsque le pinceau de lumière a touché votre lucidité vous ne pouvez plus jamais faire comme si ça ne s'était pas passé. Pour me méfier de moi-même, j'ai utilisé nombres de méthodes et grilles de déchiffrement. Aucune trace de distorsion venant de ma personne n'apparaît donc dans l'oeuvre. L'oeuvre reste pure de moi. Et si donc on ne m'aime pas il reste tout à fait possible d'aimer l'oeuvre. Je n'ai jamais demandé plus.

Bon, la seule chose que je veuille admettre c'est que pour une telle oeuvre il faille un sacré bonhomme. Une fois ceci dit, je peux tout de même signaler que je n'ai quasiment pas d'ego, la flatterie ne me touche pas, je ne m'intéresse d'ailleurs que très peu à moi-même. Nous

Pourquoi suis-je donc "remarqué" ? Je suis tout le temps aux sources de cette civilisation pour préserver ce qui semble bien conservable. Mais pour tenter tout de même de prémunir les autres de ses méfaits. Aussi, au cours des écrits, je me suis révélé réaliste (le temps qui n'existe pas) pacifiste logique, démocrate puisqu'égalitaire, bon diffuseur, sociable, présent, attentif, attentionné, amoureux perpétuel, challenger en alexandrins, défenseur des pauvres et opprimés, des exclus et des humiliés, alors que j'aurai pu utiliser cet esprit incisif et brillant pour mon compte personnel. Mon talent n'ira jamais au service des riches et des puissants. Hou le vilain monsieur, que tout cela est laid. S'agit-il d'être exactement l'inverse ? Je suis bien obligé de le croire puisque l'on ne peut me reprocher que CELA. Si l'on ausculte les médias les plus impudiques, les plus raccoliers à l'heure actuelle, sans doute. Mais plus du tout si l'on vaque à la vie quotidienne. Je préfère donc ce qui est classé comme le terne, l'humble, les tâches aux mains abimées, à toute gloriole en fumée. Hou que c'est pas beau. Les motifs qui me sont "reprochés" (croyez-vous, n'est ce pas cinéma ?) n'auront donc été que les révélateurs des mobiles plus troubles de ceux qui les profèraient. C'est bien un honneur que d'avoir été censuré par ces gens-là.

Ceux-là exactement qui dégradent l'image de l'humain, interdit d'enthousiasme, interdit d'idéal, qui tentent de faire croire qu'il n'y aura plus rien de noble et de généreux en lui, que toutes ses ambitions rampent devant les objets et l'argent, qu'il n'est plus capable de souffrir nombres de privations, ne serait-ce que pour l'art et les autres. Ceux-là même qui passent leur temps à démoraliser l'entière société. Ceux-là.

Puisque me diriez vous pourquoi n'avoir pas persisté, présenté plus souvent vos manuscrits ? A la longue, c'est évident, ça aurait marché ? Mais l'argent. Je suis pauvre. Durant ces presque 20 ans de littérature et autres j'ai donc été un vrai bénévole. Mais la recherche de la documentation, ce qui existe sur les questions, souvent bien peu, mais il faut chercher, acheter pour s'en rendre compte. Ensuite les mois à décanter, et que la structure de l'oeuvre se trouve. Puis la frappe, les photocopies, la mise en dépôt pour garantir la propriété de l'oeuvre, l'expédition, à la longue c'est une bonne mensualité. Qui ne rapporte que des ennuis. Si immérités ! Voilà pourquoi je ne peux faire plus. Et puis, pris sous un autre angle, cela pourra marcher mieux. Peut être.

C'est que j'ai aussi très fort respect des autres. Même si les apparences ne le peuvent montrer. Je préfère persévérer que percer. Puisque je n'abandonnerai jamais la formule de base. Et tel un antidote contre le poison infiltré dans les têtes, j'ai bricolé comme un artisan, ai serti tel un orfèvre, ajusté comme un mécanicien, accordé le piano des ouvrages, afin que l'on entre à l'intérieur, s'en serve à sa guise, comme un tout complet, le tour de la question, dans tous les sens, accessible à toutes les singularités, pour se guérir en fin de compte de ce problème. Thérapeute mental. Cela implique bien que j'ai été asphyxié de tous ces poisons en premier, à l'aveuglette, dans l'inconnu, dureté de la vie, tout assumer, et personne pour aider, le fardeau tellement lourd que mon bras écrivant plie toujours sous l'atroce poids.

Pourquoi tout ÇA contre l'oeuvre si claire, tant illuminée ? Pourquoi ces scories, obscurités, toxicités, rejets sur moi ? Ce n'est vraiment pas juste. Ces livres paraissent tout de même comme l'expression apaisée, touchée de la grâce de beauté, de cette atroce souffrance lançinée par le décalage entre les résultats et la preuve évidente de la place de l'oeuvre parmi les grandes. Et cette vérification SCANDALEUSE : moi je n'existe que pour que l'on parle de moi, pas pour que je parle moi même de moi. Je n'existe que comme les autres ont décidé pas comme je suis en réalité. Je n'existe que comme l'image qu'il plaque sans vérité sur ma vie et non comme je ressens et pense en réalité. Etouffer vivant. Enterrer vivant. Voilà le passe temps nouveau de ces élites. Pas question que j'en parle, je ne sais jamais de quoi je parle, puisque ce n'est pas de moi. Pourtant je signale la conclusion extraordinaire : ils ont besoin de l'image qu'ils se font de moi. Plus fort : ils ont vraiment besoin de moi. Pourquoi ? Les voilà obligés enfin de S'IMPLIQUER dans une réponse.

Ou à cette autre, puisque j'ai dû choisir dans la richesse des ouvrages et n'ai pu qu'effleurer l'ampleur des résolutions. Ces écrits surgissent tels des simulations de voilà la solution à tel problème, voyons comme cela fonctionne. Ce qui parvient à un effet de vérité, de réalité criant. Alors pourquoi la dissimulation de ces simulations ? J'arrive jusqu'à dessiner fermement que tous les problèmes - si ce n'est la médecine - sont intellectuellement résolus. Résolus à condition que nous soyons résolus à vivre les solutions. Leur énigme dévoile leur double versant : la décision individuelle, intérieure et subjective de modifier à la fois sa mentalité et son style de vie et la formulation la plus scientifique possible de cette transformation. Tous les problèmes sont intellectuellement résolus. Les problèmes, dont l'immensité même restait garante de l'irrésolution, n'auraient jamais de solutions. Comme si une partie de la collectivité vivait sur les problèmes, les conflits, les complications, les ennuis, les obstacles, les dérangements - et qu'il ne faille, en aucun cas, que ces problèmes ne trouvent une solution. Même si, transitoirement, il en était ainsi, du moins reste-t-il salutaire de signaler que les problèmes ne semblaient insolubles que par une mauvaise perception des choses, à l'exemple où la catégorie du temps obstruait complètement la "bonne" observation. Et que par des méthodes visibles, identifiables, répétables, tout ce que requiert

le scrupule de vérifier, je parviens à prouver que ces problèmes n'ont plus d'existence désormais, du moins dans ce domaine conceptuel, des idées, de la théorie...etc - cela ne peut qu'infiniment aider chaque subjectivité, et le cheminement de tête à tête se faisant lentement, la collectivité se transformera par ce levain même. Alors pourquoi empêcher, sans motif légitime, valable, cohérent, adulte, de telles simulations d'une pensée qui guérit, d'une pensée qui soigne ? Pourquoi la dissimulation de ces simulations ? Qui cela arrange ? Pour des éruptions d'humeurs, somme toute infantiles, gêner l'essentiel, obstruer l'avenir. Selon les milliers de paramètres que j'ai pu fournir, il appert qu'il ne m'était pas possible de produire de meilleurs ouvrages que ceux que j'ai produit, que je les ai pétri de paix, de justice et d'amour et, qu'alors, l'erreur de la critique reste de ne pas critiquer ses erreurs. Puisqu'en l'occurrence la seule critique acceptable pour une telle oeuvre est sur le fond : est-ce que cela tient, les raisonnements et démonstrations vont-ils jusqu'au bout, quels contre-arguments proposer, où y-a-t-il contradictions ? Puis, si les textes résistaient à ces questions en tirer positives conclusions. Or les réactions ne furent que jeux. Même pas de reconnaissance. J'assume toutes les positions inférieures : province et non Paris, désarmé et non puissant, critiqué et non critiqueur, et de ma vie je n'ai jamais critiqué personne, que les idées qui les portent ces personnes, exclu et non exclueur...etc. N'est juste porté sur mes écrits que ce regard qui toise la position inférieure, ou supposée telle, puisqu'ayant vécu 10 ans de ma vie dans divers pays d'Europe je ne suis jamais provincial, puisque je suis plus fort qu'il ne semble vu le nombre incroyable de personnes qui citent mon nom, que les arabesques de mes livres semblent se réaliser même en étant non publiées, que je suis exclu parce que les démunis utilisateurs de ce procédé ne savent m'aborder autrement. Non, si j'assume toutes ces positions soi disant inférieures c'est que ma reconnaissance exacte par les centralistes aveugles sera signe que le VITAL changement de regard a eu lieu. Il ne semble pas, en effet, sain du tout de ne connaître de la vie que ce rapport : moi je suis surinformé, je sais tout, je sens tout et vis tout mieux que les autres, je monopolise les moyens de diffusions ce qui me semble plus très raisonnable puisque dans tous les autres domaines il y a eu décentralisation vers les régions et les départements, et que la culture appartient sans doute plus à la soi disant province qu'à Paris. Le malheureux placé dans cette inconscience de sa supériorité n'apprend plus jamais rien, ne ressent plus rien de nouveau, ne se remet jamais en question et louppe tous les changements évidents. Pour être dans l'air du temps il vaut mieux s'éloigner des centres. Faute de recul par rapport à leurs fonctions, il faut prendre du recul par rapport à leurs lieux. A la longue qui est perdant ? Le mépris ne trompe que le commettant : qui méprise commet une lourde méprise. Est-ce qu'à chaque seconde je n'en sais pas plus long que vous, m'étant plié à trouver la formulation forte, l'idée qui fasse d'une pierre, 2,3,4,5 coups, qui ait le plus d'effets avec le minimum de moyens : c'est comme si je porte en permanence un labo, un système de simulations, une économie permanente, une stratégie sociale, une culture totale qui me fait atteindre ce qu'on devrait enfin admettre être de la richesse intérieure, l'exubérance c'est à dire la réconciliation du sentiment, de la sensation et de la pensée. Cet ensemble de données ternit à mes yeux beaucoup des prétentions des centralistes. Mais ne me place qu'à tourner trop souvent la question : pourquoi garder inutilisable mon genre de génie, pourquoi mettre de côté, comme au rebut, ce qui recèle tant D'INTERET. Comme le fait que mon nom soit si cité et dans tant de pays, je suis donc l'enjeu économique définitif. La richesse économique ne voulait-elle pas la richesse intérieure, cette paix qui se diffuse avec justesse (donc justement, s'accroissent-ils) partout et en tout. Avant longtemps, c'est très sûr, il n'y aura pas moyen de produire meilleure prestation que la mienne. Alors pourquoi ces dissimulations des simulations ?

Les gigantesques questions que j'ai soulevé, avec le plus de doigté possible, croyez-moi, ne pourront rester interminablement cachées. Elles restent essentielles, fondamentales, puisque, comment concevoir une réponse possible tant que la question n'est pas clairement formulée ? L'ensemble de la collectivité vit en léthargie pour tout ce qui concerne les globales questions. Que l'on s'avise de les réveiller, et ça va mal tourner, tel est l'hypothèse toute subjective des censeurs. Mieux vaut un écrivain maudit qu'une société troublée. Je persiste à croire l'inverse et que ces roman-essais, simulations de ce qui se passe lorsqu'un problème se voit enfin résolu, restent un gigantesque pas dans la construction de l'humanité. Je ne demande nulle récompense, mais que cette oeuvre soit juste à sa place. L'écrivain en saura toujours plus que qui que ce soit. Et d'avoir tant parlé avec tant de nationalités, d'origines géographiques ou sociales, pour parodier l'entomologie statistique, je sais que nombre de personnes attendent ce genre d'ouvrages, évidemment pas facile à manier, à

61

haute valeur utilitaire. "La poésie doit avoir pour but la vérité pratique" sertissait Isidore Ducasse en ses Poésies. Est-ce possible ? Mais sans cesse, sans arrêts ? Le moindre mot, la moindre attitude, la plus petite émotion sont "dignes" de ce point de vue. Prenons "le meilleur" ce n'est sûrement pas le plus âpre à la compétition, le plus brutal, celui qui "écrase" ses adversaires, mais le "meilleur" reste celui qui "a le plus de bonté". Le sport peut donc renverser les mots pour permettre les faux discours politiques, médiatiques ou publicitaires d'être aussi sauvagement belliqueux, le mot "meilleur" ne pourra jamais appartenir à aucune compétition. Pour le meilleur il n'y a ni premier ni dernier. C'est ainsi que je participe à une pensée ultra positive, qui ne rabaisse rien, n'empêche rien, ne dénigre rien, mais replace chaque détail de la vie abîmée par un état d'esprit irrationnel et incohérent dans la lumière de sa justesse et de sa justice. Le meilleur est un très beau mot, il a été sâli par des connotations troubles, la bonté l'a ramené à elle. Par contrecoup, la compétition sans le voile séducteur des mots attractifs, se voit telle qu'elle est, anormale, malsaine et à la limite, inhumaine. Essayer d'être meilleur c'est à dire moins mauvais, désastreux pour les autres, pouvoir avoir la gentillesse moins égratignante pour les autres, me paraît un défi d'une autre volée. Tel le voeu de Lao Tseu: "Il faut changer les choses sans en blesser aucune". Aussi ai-je donné une parfaite leçon de démocratie : il est parfaitement injuste que ma voix pure soit étouffée, aucun argument ne peut permettre de le justifier, aucun intérêt individuel à protéger ; l'oeuvre me dépasse et dépasse donc tout intérêt particulier. Fort de mon bon droit j'aurai pu créer des vagues. J'ai préféré m'en remettre au jugement et à la conscience de tout un chacun. Si j'ai été absurdemment, contradictoirement, illogiquement et si injustement critiqué voire diffamé, je suis connu pour ne critiquer personne, je ne l'ai pas fait, je ne le ferai donc pas. Je ne critique que les systèmes, les mécanismes, les pensées et les attitudes. Vous savez la pensée ultrapositive, critiquer une personne c'est comme une défaite, une chute de l'action, une baisse de l'enthousiasme, c'est aussi simple que cela. S'il y a donc un vrai démocrate c'est bien moi, et croyez moi, si vous voulez, je n'en ai pas rencontré des masses. Je n'accepte donc aucun doute à ce sujet. Mais comme je prépare l'avenir, il m'est tout de même acquis de signaler que bientôt deux décennies de perdues, ça suffit, et qu'il faille stopper les dissimulations des simulations si nécessaires. Si à 20 ans on n'a pas le droit de prendre le destin du monde en main (et pourquoi ?) à quarante on le peut.

EPILOGUE

Je suis arrivé au tiers de mon oeuvre. J'ai le plan en tête. Mais pour qu'elle s'épanouisse, désormais, il faut qu'elle soit complètement socialisée, que j'émerge enfin dans une fonction non encore nommée afin de déployer la radicale nouveauté. C'est comme ça. Un diagramme variable que reconnaît le plan et qu'il place toujours sur la bonne ouverture, le superpositif.

Rendez-vous compte, pour la première fois, ravalant son désespoir, sa colère, sa souffrance sans justification, un maudit se met la tête froide pour analyser, tatoué sur sa peau brûlante du marquage de la domestication, le phénomène qui appartient selon toute évidence à la catégorie "la morale et le nombre", c'est le nombre qui fait la morale et non l'unique. En quoi la radicale démocratie n'a pas encore commencée. Alors si le langage vient tout entier se réfugier chez quelques uns, c'est très exactement que, comme les animaux, il sait qui l'aime, qui croit en lui, qui saura s'oublier et sauver cette espèce indispensable mais en voie de quasi disparition : la parole !

Rendez-vous compte au 1/3 de l'oeuvre, il reste les 2/3 et, au vu du plan, je peux affirmer que les merveilles ne peuvent que s'y multiplier ; c'est tellement incroyable que je ne puis rien trouver de suffisant à dire. De plus je suis là pour ça, disponible à toute bénéfique action, imaginez seulement l'ampleur de la multiplication. C'est que c'est presque inimaginable.

Après les précautions d'usage, s'il en fallait, mais pourquoi ne serait-ce dans les deux sens, il restera clair que je sois un esprit ultra positif, une pensée qui avance sans cesse, que je précède et accompagne les changements de fond avec douceur et tendresse, mon dessin restant ferme. Alors la France, après bientôt 20 ans, n'a plus le droit d'empêcher le reste du monde de consulter cette pensée vraiment efficace. Non plus le droit !

Si une société se reconnaît au sort qu'elle fait à ses minorités, moi écrivain, minorité absolue, j'ai acquis le droit de dire société je t'ai reconnu. Mais le débat se situe au-dessus

de tout cela. S'agit-il de sacrifier l'unité ou de la laisser soigner et guérir le social. Elle est là pour cela. Le transfert fut terrible. Recevoir une société en plein corps reste pour le moins...inattendu. Le contretransfert s'est mis, de son mieux, en ligne. A pied d'oeuvre, désormais, sont tous les guérisseurs du social.

Venez-vous d'achever ce texte ? Il devient plus naturel, alors, que vous sachiez que cet ouvrage est une simulation. La simulation de ce que tout écrivain désire écrire sur le vécu complet qu'implique l'acte d'écrire. Acte d'écrire amplement dénaturé par des personnes qui n'y connaissent rien et dont vous savez, en fait, si peu de chose. D'où il vient (et avec quoi), qu'intègre-t-il, inclut, assemble, amasse, entasse et englobe, qu'implique-t-il comme transformations individuelle ou sociale, quelle immensité l'acte d'écrire permet-il de parcourir, quelles sont les connaissances qu'il fait émerger... etc

Juste une simulation, vous vous décevez Vous pensez bien que la Société (ni d'ailleurs personne), dans ce XXI ème qui s'annonce plus XIXème siècle que le XIXème même, dans le sens où le réel est toujours plus fuit par la foule des ternes conformistes, ne voudrait point permettre de tels écrits. Du moins en direct. En effet, plus il est parlé de censure plus elle est pratiqué, au point que plus il vous serait garanti qu'il n'y a aucune censure et plus vous en rencontrerez un maximum. Ce qui reste de bout en bout scandaleux : avoir l'outrecuidance paternaliste, même colonialiste, en surplomb, du donneur de leçons inquisiteur et flic (le vrai , pas celui en uniforme) qui tente de se rendre sympathique en disant que la censure c'est celle de l'auteur. Or, l'observation montre, amplement, que c'est tout le monde (sauf l'auteur) qui se voit, sans explication ni argument, sans discussion ni débat démocratique, privés d'une œuvre irritante, peut-être, mais libératrice. Vu l'état du monde la censure a encore moins d'alibi que par le passé; elle n'a plus la moindre excuse, les "maîtres de ce monde" se révélant animé par une vision si étroite, si partielle, qu'ils ne peuvent cacher qu'ils "ignorent" (délaissent, dédaignent, évitent, fuient) plus des 3/4 du réel. La censure n'a plus la moindre excuse pourtant elle n'a jamais été aussi massive. Ce monde ne continue que caché derrière une censure de chaque seconde. La survie de l'Humanité est suspendue au seul fait que ces 3/4 de la réalité "exclus" (tout ce qui est censuré) nous soient, tout de même, connus. L'enjeu reste colossal. Et l'époque, en-dessous de tout. La majorité ne se place-t-elle pas, sans cesse, du côté des diffameurs et censeurs, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas que l'Humanité survive, c'est-à-dire ceux qui n'aiment pas.²

Personne ne semble désirer une véritable liberté de pensée.